

Tendres termites

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. J. ARNAUD

Tendres termites



French
PULP
POLICIER

G.-J. ARNAUD

TENDRES TERMITES

French Pulp Éditions
Policier

Lorsque arrivait 5 heures, Valérie avait toujours une sorte de remords de devoir rentrer au village. Elle prolongeait inutilement cet instant tandis que Clotilde Saint-Rémy, installée dans l'ombre du saule, faisait semblant de lire en toute sérénité. Valérie allait chercher son vélomoteur sur le côté de la maison, traversait les hautes herbes dans le feu d'artifice des sauterelles aux ailes rouges, vertes, bleues, s'approchait à regret du fauteuil de l'infirme. Clotilde écoutait le chant de grillon de la chaîne, relevait la tête.

— Vous partez, Valérie ?

— Madame est sûre qu'elle n'aura besoin de rien ? Son plateau est prêt. Tout est dans le réfrigérateur. J'ai coupé le gaz à la bouteille et tout est en ordre.

— Merci, Valérie, ne vous faites pas de souci. La petite comédie quotidienne l'agaçait tout en lui apportant le signal imperceptible du début de sa solitude. Seize heures avant que la femme de ménage ne revienne. Le lendemain, elle tendrait l'oreille pour écouter naître le bourdonnement de son deux-temps. Elle serait heureuse de la revoir, comme elle était heureuse de la voir partir.

Bien, madame. Alors, à demain...

Mais ce n'était pas encore fini. La jeune femme ne pouvait s'en aller ainsi, sans manifester par quelques minutes perdues des sentiments confus qu'elle n'aurait su exprimer à voix haute. Puis elle se décidait et Clotilde la regardait rouler dans le chemin, à travers les pins. En atteignant la haie de cyprès, elle agitait la main sans se retourner, disparaissait enfin sur la petite route, mais longtemps le bruit de son moteur persistait avec des hauts et des bas avant de s'éteindre complètement.

Alors Clotilde se sentait vraiment seule au sein de cette campagne provençale déserte. Elle regardait la vieille maison trapue, allongée dans le soleil, comme engourdie dans l'ocre de son enduit. Autour d'elle, la vie se réduisait à quelques menus bruits, aux jets colorés des insectes, aux frémissements du saule dans le vent. Clotilde fermait les yeux, attendait des heures avant de faire rouler son fauteuil jusqu'à la grande salle fraîche.

Ce jour-là, elle continua de regarder en direction des cyprès. Elle était sûre qu'il en viendrait un. Peut-être Daniel. L'Allemagne est plus

proche que l'Angleterre et Julie voudrait passer par Paris pour y faire des achats vestimentaires d'été. Mais Jérôme était bien capable d'arriver le premier de son collège suisse. L'avion jusqu'à Marseille, le car, un autre car. Serge ? Elle secouait la tête. Un gamin de onze ans ne pouvait voyager seul. L'institution avait promis de le faire accompagner par un grand élève.

Mais ils viendraient tous les quatre. Ses enfants. Ses trois garçons et sa fille. De tous les points de l'horizon. Ils accouraient près de leur mère incapable d'aller vers eux. Une boule d'émotion se forma dans sa gorge. Elle aimait la provoquer, surtout depuis qu'elle avait décidé de revenir pour deux mois dans cette vieille propriété près d'Aix-en-Provence. Dans la clinique, elle se surveillait, se drapait de sérénité.

Elle les verrait courir, les entendrait se disputer tout autour de la maison, comme autrefois. Six ans que la maison avait été fermée. Oui, deux ans avant l'accident. À cette époque, Serge, le dernier, n'était qu'un bambin maladroit. Il vivait auprès d'elle, s'effarouchait d'un rien. Attendrie, elle souriait à de vieux souvenirs, ne voyant ses trois autres enfants que dans un flou déformant.

Émue, elle fit machinalement rouler son fauteuil, ne s'en rendit compte que lorsqu'elle fut en plein soleil. Elle continua avec un sourire, écoutant le crissement de ses roues caoutchoutées sur le chemin. En passant sous un pin elle reçut, sur la couverture qui masquait l'inertie de ses jambes, une cigale engluée de résine. Délicatement elle essaya de dégager les pattes encollées, finit par déposer l'insecte sur une branche basse.

Pourquoi pas Julie ? Elle l'imagina au bout du chemin, blonde, élancée, merveilleuse, lâchant ses bagages pour courir plus vite vers elle. Elle sentit la douceur de ses bras d'adolescente, ses lèvres sur sa joue. Elle y porta la main, craignant que son fond de teint ne se soit décomposé, laissant apercevoir par taches sa vilaine peau de recluse. Aurait-elle ce délicieux accent anglais qu'elle laissait filtrer au travers de ses paroles l'an dernier ? Julie avait passé deux jours auprès d'elle à la clinique. Les autres tout juste le temps d'un repas. Depuis son accident, non seulement leur scolarité mais encore les vacances les dispersaient aux quatre coins. Ou alors ils couraient vers leur père qui les attendait, séparément bien sûr, quelque part en Europe. Dix jours avec Daniel, dans le Sud de l'Espagne, huit avec Julie, au Maroc. Puis Serge et Jérôme ensemble, en Italie. Et puis les séjours payants à la mer, à la montagne. Jérôme, dans ses lettres, ne parlait que de voile. Treize ans et déjà de sérieuses qualités de barreur. Tout petit, il adorait la mer, les voiliers. Pour Serge, les séjours climatiques en montagne apaisaient sa nervosité. Pour les deux grands, des stages de musique, de peinture.

Elle se mit à rire doucement en prononçant à plusieurs reprises :

— Pas cette année, pas cette année. Ils seront bien à moi.

Puisque rien ne s'y opposait. Ni leur père ni son médecin. À l'automne, elle retrouverait sa clinique de Neuilly, ses compagnes, les tentatives illusoires de rééducation.

Le moteur de la voiture invisible fut une sorte d'explosion au sein de ses rêveries. Toute la campagne en parut bouleversée « Du cent vingt à l'heure sur cette route, protesta-t-elle. Ils sont fous. » Puis il y eut le coup de freins, la portière qui claque, le démarrage foudroyant.

Et tout au bout de l'allée et de ce vacarme, une silhouette mal définie. Celle d'un jeune garçon qui traînait une grosse valise avec une rage muette.

— Jérôme !

Plus loin, sa roue entraîna une plante piquante et elle dut s'arrêter pour s'en débarrasser, tandis que son fils remontait l'allée vers elle. Il avait grandi mais maigri. Ses vêtements, choisis avec la volonté de choquer par les formes et les couleurs, attendrissaient Clotilde. « Pauvres enfants laissés à eux-mêmes. Les plus riches institutions ne peuvent pas remplacer les parents... »

— Jérôme !

Cette fois, elle avait crié pour hâter son approche et, au lieu de réussir, elle eut l'impression de l'effaroucher. Il lâcha sa valise, regarda autour de lui avec méfiance comme s'il venait de tomber dans un piège. Elle pencha la tête sur le côté, sachant qu'elle serait plus attendrissante ainsi, plus « l'air abandonnée ».

Il reprit sa valise. Pourquoi ne pas la laisser et revenir la chercher une fois qu'il l'aurait embrassée ? Enfin il était là et elle obtenait quelque chose de lui, le raclement réticent de ses chaussures sur le chemin. Puis tout se multiplia et elle eut droit à son souffle un peu haletant, entrecoupé par la mastication d'un chewing-gum, au léger grincement de la poignée de la valise, au tintement de pièces de monnaie montant d'une de ses poches. Puis ce fut une odeur, sucrée par le chewing-gum, acidulée par la sueur, une ombre beaucoup plus importante que prévue qui lui masqua le ciel et le soleil, des mots grognons qui s'empêtraient dans la mauvaise volonté, la gomme à mâcher et une certaine timidité.

— 'jour, m'man.

Des lèvres sèches, cernées de transpiration, se posèrent sur sa joue.

— Chaud, hein ?

— Viens, il y a des rafraîchissements dans la cuisine.

— Alors c'est ça la Musardière ?

— Tu ne te souvenais pas ?

— Pas comme ça.

Et il repartait avec sa valise qui le tordait sur la gauche tandis qu'elle avait peine à suivre avec son fauteuil, les paumes fébriles

comme s'il s'agissait d'arriver la première pour les honneurs de la vieille propriété.

— Il fait bon ici.

Il laissait des traces sur les tomettes rouges et, venant derrière lui, Clotilde connaissait les émotions d'un astronaute découvrant des empreintes sur la Lune ou encore Robinson Crusoé...

— La cuisine c'est là ?

Guidé par un flair infailible, il arriva devant le frigo, eut bientôt une bouteille de jus de fruit à la main et une tranche de jambon dans l'autre.

— Mais comment es-tu arrivé ici ?

— Auto-stop.

Il vit son sursaut :

— Un brave type. Pas du tout frôleuse si c'est ce que tu penses. Un gars avec une Porsche. Il a fait le détour pour me déposer. Bien chic, non ?

— Mais tu pouvais prendre le car à Marignane...

Jérôme but une gorgée, sourit enfin pour la première fois. Complaisamment puisqu'il s'agissait de lui-même.

— Marignane ? J'ai passé la frontière et puis tout en stop. J'ai économisé au moins quinze billets. Je trouve ça... bête de gaspiller son argent alors que les mecs roulent avec des bagnoles vides. Et les autres ?

Il compléta pour dissiper son effarement :

— Serge, Julie, Daniel.

— Ils ne sont pas encore arrivés.

Nouvelle grimace. Plus d'irritation que de déception.

— Se pressent pas. Même pas le petit ? Pourtant du Puy...

— Son accompagnateur a pu le retarder.

— Ah ! parce qu'il est accompagné.

Il jeta le gras du jambon sur la table, vida sa bouteille. Il parut enfin découvrir sa mère encagée dans son fauteuil. Son regard lissa les feux croisés des chromes, les grandes roues, la couverture légère en mohair, les bras nus qui se crispaient sur les accoudoirs avec des frémissements de tendresse contenue. Peut-être eut-il peur qu'elle les tende vers lui car il demanda :

— Ma chambre ?

— En haut. Au fond du couloir. La chambre bleue, tu te souviens ?

— Non.

Puis inquiet :

— Et toi ?

— En bas. Tout à côté de la salle, dans l'ancien salon. C'est plus commode et je dispose de la salle de bains à côté.

Jérôme se retourna lentement :

— Mais tu ne vis pas seule ?

— Non, Valérie vient tous les jours de 9 à 17 heures. Elle apporte le ravitaillement et fait tout le ménage. Je connaissais sa mère et je lui avais écrit à l'avance. Lorsque j'ai décidé que nous passerions les vacances tous ensemble dans cette brave vieille maison...

— Les vacances ? Toutes les vacances ?

Ce cri de protestation ricochait encore contre les murs épais, revenait chaque fois vers Clotilde pour la crucifier.

— Mais oui, pourquoi ?

— Et mes stages de voile ? Et la mer ? On est trop loin de la mer ici. Moi, j'étouffe déjà. Pourquoi as-tu voulu nous enterrer dans cette campagne déserte ?

Elle le vit si malheureux, si agressif qu'elle fut sur le point de pleurer.

— Jérôme, mon petit.

Cette mièvrerie sauva la situation. Il se redressa, haussa les épaules, grimaça :

— Bon, on verra. Je monte dans la chambre.

— Si tu veux te doucher, il y a une salle d'eau en haut... Au milieu du corridor.

D'un geste cavalier, Jérôme indiqua que c'était le dernier de ses soucis. Il monta en cognant chaque marche avec sa valise qui frappait la rampe de fer comme un xylophone, et Clotilde y trouvait prétexte à s'attendrir. « Un petit animal brutal avec un cœur d'or », pensait-elle.

Mais lorsqu'elle entendit couler de l'eau sur l'autre façade et qu'elle comprit qu'il pissait depuis sa fenêtre sur les herbes folles de derrière, elle se retint pour ne pas l'interpeller. Vieille plaisanterie de ces collègues suisses. Trop de rigorisme provoquait des réactions stupides.

Quand elle rejoignit sa chambre à 10 heures, elle était si fatiguée qu'elle faillit ne pas avoir la force de se hisser dans son lit. Elle accusait l'éducation suisse, le dépaysement, la timidité du garçon en sa présence, sa puberté, l'absence des trois autres pour justifier l'attitude surprenante de Jérôme, sa façon de manger et d'oublier qu'elle se déplaçait difficilement avec son fauteuil. Elle regarda ses mains qui, de s'être trop crispées sur les roues motrices, étaient zébrées de rouge.

Très tôt le lendemain matin, Serge arriva en compagnie d'un couple et d'un camarade. Elle s'habillait et cette opération lui prenait une bonne demi-heure d'ordinaire. Elle dut enfiler une robe de chambre, jeter sa couverture sur ses jambes mortes, tandis qu'ils attendaient dans la salle. En vain avait-elle appelé Jérôme.

Mal coiffée, non maquillée, humiliée, elle surgit devant ces gens figés sur leur siège. Dans son trouble elle ne reconnut pas tout de suite

Serge, le confondit avec l'enfant de ces gens-là. Lequel recula lorsqu'elle lui tendit les bras.

Ils refusèrent tout. Depuis le café jusqu'à des rafraîchissements.

— Notre mission étant remplie, répétait l'homme vêtu d'un costume sombre qui le rendait sinistre... Il ne nous reste plus qu'à prendre congé.

Elle les vit monter dans une longue voiture noire à la portière tenue par un chauffeur. Puis elle haussa les épaules, se retourna :

— Serge, mon petit.

Mais elle était seule. Elle fit rouler son fauteuil dans le couloir.

— Serge ?

— Oui.

En même temps la chasse d'eau libéra son vacarme habituel et le garçonnet apparut, la surprit au comble de sa honte. Il avait utilisé sa salle de bains, avait dû découvrir le désordre, ses affaires intimes qu'elle n'avait pas eu le temps de ranger, surprise par l'arrivée de ces gens-là.

— Tu as vu la Rolls ? C'est Patrick de Lande-neuve. Ils vont dans leur propriété de Cannes.

Il vint vers elle parce qu'elle tendait les bras, présenta sa joue ronde aux taches de son nombreuses surtout vers l'aile du nez, accepta de rester ainsi collé à elle, tandis qu'elle savourait son odeur fraîche. Elle le lâcha lorsqu'elle se rendit compte qu'il traînait une odeur de cuir patiné, celle des fauteuils de la Rolls.

— Serge... Tu vas bien ? Tu veux déjeuner ?

— On a mangé des croissants à Aix. Un truc sensationnel si tu avais vu ! Nous sommes partis de bonne heure du Puy. Eux, ils avaient couché en ville et sont passés au collège...

Puis il se frappa dramatiquement la joue :

— Merde !

— Quoi ? s'affola-t-elle...

— Ce salaud de Patrick a emporté mon harmonica. Il lui plaisait, la vache, et je ne me suis pas méfié. Maintenant, ils sont loin...

— Tu en auras un autre.

— Je me demande où tu iras le chercher dans le coin. Son père disait que c'était vraiment désert comme coin. Dis, tu n'as personne ? Pas de domestique ?

— Elle va arriver, expliqua-t-elle, haletante.

Elle aurait voulu lui dire tant de choses avant l'arrivée de Valérie, le presser encore contre sa poitrine.

— Qui est ici ?

— Jérôme.

Le visage rond se figea :

— Ah ! Lui ?

— Il doit être dans sa chambre. Tu devrais aller le réveiller. Le virer de son lit, comme vous disiez autrefois.

— Oh ! non... Je vais aller faire un tour dans le jardin.

Il ne vit pas le bras qui fusait vers lui, retombait comme une branche morte. Elle revint dans sa chambre pour achever sa toilette, rangea la salle de bains. Elle ne souffrait même pas que Valérie découvre sa misère physique, ses contraintes lamentables.

Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, Valérie était déjà en train de faire le café.

— J'ai vu M. Serge, annonça la fille brune. Qu'est-ce qu'il est mignon !

— Jérôme est là aussi, arrivé hier. Juste après votre départ. Il doit dormir. Mais elle ignorait que c'était un lève-tôt et qu'il battait la campagne depuis l'aube. Il revint, les vêtements déchirés, affamé et avec tout un nid d'oisillons piaillants à la main. Clotilde consternée ne put rien dire mais Serge s'en chargea à sa place.

— Tu es dingue, non ? Ils viennent de naître. Ils vont crever, oui... Il faut les rapporter où tu les as pris.

— Tiens, le crapaud qui verse des larmes de crocodile, ricana Jérôme.

Telle fut leur embrassade : une empoignade féroce qui les fit rouler au sol vibrant de haine. Serge avait pris de la force et du poids et ne se laissait plus malmené comme auparavant. Il fallut que Valérie les sépare pour qu'ils se relèvent. Clotilde, droite dans son fauteuil, essayait de sourire.

— Vous ne changerez jamais, fit-elle avec une indulgence crispée.

Ils se réconcilièrent autour de leur chocolat chaud, se chipant les tartines qu'elle enduisait de beurre, de confiture et de miel. Valérie, concentrée sur sa vaisselle, offrait un dos réprobateur et Jérôme suivait le jeu de ses muscles lorsqu'elle se penchait, découvrant ses cuisses.

— Il faut remettre ces oiseaux, dit Clotilde, sur l'arbre où tu les as pris.

Jérôme, arraché à sa contemplation, haussa les épaules :

— Je peux les élever. Avec du lait et de la mie de pain.

— Il vaut mieux que ce soit leur mère qui s'en occupe.

— Pas besoin d'une mère pour devenir un homme, répondit Jérôme.

Valérie pivota vivement, le visage indigné. Mais Serge lui-même paraissait amusé par la réponse. « Ils seront solidaires dans la rebuffade comme dans leur collège, pensa Clotilde en faisant cette fois un gros effort d'indulgence. Et puis je n'ai que ce que je mérite car bien avant l'accident je les avais abandonnés pour suivre Adrien dans le monde entier. »

— Vous ne mangez plus, s'étonna-t-elle alors qu'ils étaient sur le point d'éclater.

— On va remettre le nid, lança Serge.

Jérôme, lui, ne daignait pas justifier son départ.

Elle sourit comme pour les excuser. Valérie enlevait les bols, l'air soucieux.

— Je vais dehors sous le saule.

— Pour le repas j'ai des côtelettes ?

— Parfait.

— Les deux autres arrivent aujourd'hui ?

— Je l'espère, je l'espère.

Sous le saule, elle retrouva sa campagne paisible, les menus bruits, les sauterelles en folie, son propre calme. Puis des cris lointains percèrent la brume de tranquillité. Des cris violents. Elle saisit ses roues à pleines mains, ressentit les douleurs de sa fatigue de la veille, renonça. Envoyer Valérie voir ce qui se passait au-delà des cyprès ? Combien de fois devrait-elle la faire intervenir ? À quoi bon la transformer en gendarme !

Ils réapparurent, Serge bloquant son mouchoir sous l'hémorragie de son nez, Jérôme claudiquant avec un énorme bleu au genou. Un bon coup de pied de son jeune frère. Ils pénétrèrent dans la cuisine, en ressortirent les mains pleines de pêches. Consternée, Valérie vint prévenir madame. À ce rythme, il ne resterait rien pour le dessert.

Vous ouvrirez une boîte d'ananas.

— Demain je prendrai plus, annonça Valérie avec force.

— Bien sûr, bien sûr.

Puis il y eut une longue trêve. Jusqu'à ce qu'elle voie les hautes herbes onduler autour d'elle. Deux frémissements convergeant vers elle. D'où sourire complice et l'envie de leur demander s'ils jouaient aux Indiens et si elle était le sale visage pâle. Mais elle jugea stupide de gâcher leur jeu.

Un peu plus tard, les deux frémissements s'étaient rapprochés. Elle porta sa main à sa bouche, imita le cri des Apaches sans provoquer la moindre réaction.

— Je désire fumer le calumet de la paix, lança-t-elle d'une voix mal assurée.

Toujours rien. Alors elle comprit qu'ils observaient cette mère qu'ils connaissaient si peu, cette infirme qui appartenait à leur monde affectif et qui devait leur apparaître comme une intruse, voire une importune. Mal à l'aise dans cette quincaillerie de luxe de son fauteuil, elle ferma les yeux pour paralyser ses larmes. Elle les sentait tout près, dévorés d'une curiosité malsaine, croyait saisir l'aura de leurs pensées cruelles. Incapable de le supporter plus longtemps, elle fit pivoter silencieusement son fauteuil pour leur échapper, roula vers le chemin

sans ouvrir les yeux.

Quand elle le fit, elle vit le couple tout au bout de l'allée. Un couple merveilleux, une fille et un garçon, blonds, bronzés, légers malgré la valise que chacun portait à bout de bras. La fille à droite, le garçon à gauche, car ils se tenaient par la main comme de véritables amoureux.

Souvent, elle pouvait imaginer qu'elle était seule dans la propriété et en vain cherchait-elle à dénicher un bruit, une trace qui lui prouverait qu'ils étaient bien tous là, ses quatre enfants. Parfois, elle cédait à la panique. Et s'ils s'étaient enfuis, lassés par la monotonie des jours, le rythme lent et pauvre de la campagne ? Alors elle partait à la recherche d'un indice, surtout au creux du jour, lorsque la chaleur coulait la vie dans un moule uniforme et où ne survivaient que les cigales exaspérées. C'était une foulée dans les hautes herbes, un vague murmure pop venant de la fenêtre de Daniel. Alors elle savait où se trouvaient les deux plus grands, sa fille et son fils, là-haut dans cette forteresse inaccessible pour son fauteuil. Elle s'en retournait sous le saule, juste à temps pour accueillir Valérie d'un sourire et prendre sur le plateau un verre d'orangeade glacée.

— Les deux jeunes..., commençait-elle.

— Depuis le repas, je ne les ai pas revus.

Avide de leurs souvenirs, Clotilde mangeait peu, les questionnait tout au long des repas, les lassait mais elle aurait voulu tout savoir, tout connaître, extraire de leur mutisme tout ce qu'elle soupçonnait de grave, de difficile. Ils ne se confiaient jamais. Parfois un gag imprévu, la caricature d'un professeur, le demi-récit d'un fait marquant la laissaient sur sa faim. Revenue sous le saule, elle essayait alors de reconstituer un tout acceptable, remplissant les vides de son imagination, composant pour les quatre une sorte de légende incertaine.

Quand elle leur posait des questions sur leurs études, ils s'étonnaient, devaient penser que les bulletins de notes et d'appréciations ne servaient pas à grand-chose, ne comprenaient pas qu'elle aurait voulu connaître leurs goûts, leur manque d'enthousiasme pour telle matière. Elle essayait de les entraîner dans des discussions sur l'art, la littérature, la musique, mais ils restaient sur leur réserve, ne se livraient nullement. Du coup, elle s'occupait de Serge qui découpait tout en petits carrés, le pain, la viande, les légumes, le fromage. Il les disposait sur son assiette, les mangeait lentement, attendant que le prochain plat soit servi pour ajouter un étage à ses minuscules édifices. Jérôme s'empiffrait avec des bruits et des regards de fauve harcelé par des hyènes. Du coin de l'œil, elle

observait Julie, voulant que chacun de ses gestes soit un miracle d'élégance, obligeant sa fille à se surveiller jusqu'à la sophistication. L'air grave, absent, de Daniel l'intimidait. « Un romantique, pensait-elle. Malgré ses cheveux longs, il joue les beaux ténébreux. » Julie et lui avaient la même chevelure dorée, très longue et parfois de dos elle ne les différenciait pas, chacun ayant le même corps d'androgyne.

Le rire de Julie ne lui fut révélé qu'un après-midi où elle roulait silencieusement sous les fenêtres de l'étage. Elle s'immobilisa pour en goûter chaque note, émerveillée de cette découverte, mais c'est en vain qu'elle essaya de le provoquer, plus tard autour de la table commune, le seul moment où ils étaient tous réunis.

— Si j'achetais la télévision ? proposa-t-elle un soir.

Leur manque d'enthousiasme la navra. Elle avait espéré les réunir autour de l'écran pour prolonger, même de façon factice, la veillée commune.

— La TV française, merci bien, dit Daniel. On ne veut pas s'intoxiquer.

— Il n'y a plus de westerns, renchérit Jérôme, la bouche pleine.

Parfois Julie se glissait hors de la maison pour la rejoindre sous le saule. Très peu vêtu, son corps donnait l'impression d'échapper à toute tentative de dissimulation. Ses longues cuisses rondes n'en finissaient pas. Elle éblouissait Clotilde de sa chair jeune, dorée. Sous le corsage transparent, les seins menus et drus se voilaient à peine de mystère. « Dois-je lui dire de mettre un soutien-gorge, de dissimuler sa poitrine ? Jérôme tombe si souvent en arrêt... »

Ce Jérôme ! Ses treize ans se dégageaient avec vigueur de la puberté. Un véritable petit mâle à l'affût de la moindre lueur de féminité. Valérie était sa première victime. Il la traquait du regard, fouillait sans se cacher sous sa jupe légère, et son short collant ne cachait rien de son émoi que soudain il emportait loin de la maison, dans la campagne complice. Alors Serge ricanait et lorsque son frère réapparaissait le visage las, il le traitait de « dégueulasse ». Pour Clotilde, le pire était que Valérie soupçonnait ce qu'elle provoquait et s'en montrait gênée. Elle se surveillait lorsque Jérôme s'attardait dans la cuisine. Mais il surgissait aussi lorsqu'elle faisait son lit et elle lui faisait face comme s'il allait oser le pire. Comment expliquer à la brave fille que c'était anodin au fond, qu'elle ne devait pas y prêter attention. À moins que le trouble de Jérôme n'éveille des échos pleins de confusion chez Valérie.

— Veux-tu que je te fasse la lecture ?

Le lendemain de leur arrivée, Julie lui avait fait cette proposition insolite.

— Tu sais, mes yeux et mon cerveau sont intacts. Il n'y a que mes jambes, juste mes jambes...

Elle n'aurait pas dû lui faire cette réponse habilement geignarde. Se sentant repoussée, Julie s'était assise dans l'herbe en face d'elle, cerclant ses genoux de ses bras, découvrant sa culotte à fleurs. « Bien sûr, entre mère et fille, maintenant la pudeur... Mais si Jérôme arrivait... Si elle se tient ainsi dans la chambre de Daniel... Bien sûr, frères et sœur... » Clotilde, faute d'aisance, se réfugiait dans un conformisme nouveau. Découvrant ces étrangers, ses enfants, elle s'obstinait à les fondre dans le même moule familial. Elle insistait lourdement, ne disait jamais Daniel en s'adressant à Julie mais « ton frère » pour rompre avec l'équivoque. Daniel, ce pouvait être un garçon extérieur aux Saint-Rémy.

— Sais-tu si ton frère se plaît en Allemagne ?

— Je crois.

— Lorsqu'il t'écrit...

— Pas souvent. Que veux-tu que nous nous disions ? Nous nous connaissons si peu.

Des étrangers pour elle mais aussi entre eux. Sauf peut-être Jérôme et Serge que la bienveillance paternelle réunissait chaque été et parfois aux vacances d'hiver. Mais les deux aînés ?

— Tu aimes la musique pop ?

— Tu sais, en Angleterre, disait Julie, c'est la patrie du genre.

Valérie apparut avec son vélomoteur à la main. Clotilde faillit dire « Déjà ? ».

— Madame a préparé la liste ?

— Oui, elle est longue. Il vaudra mieux faire livrer.

— Bien, madame. Sinon mon frère aurait pu le faire. Madame n'a plus besoin de rien ?

Oh ! si. Besoin d'aide, de soutien même silencieux durant les seize heures à venir. Clotilde se sentait désarmée, malhabile face à ses quatre enfants. Une présence l'aurait aidée à rester plus digne, peut-être plus ferme. Elle n'osait même pas reprendre Jérôme lorsqu'il grognait comme un cochon en avalant sa nourriture. Et puis tout le reste, ce qui ne pouvait se dire, qui flottait dans la maison en menaces imprécises, des regards étranges, des silences lourds.

— Merci, Valérie. À demain ?

— C'est dimanche, madame. Bon ! Valérie ne viendrait pas.

— Il y a un gros rôti de veau froid. Avec le jus vous pouvez faire des pâtes. Mlle Julie pourra cuisiner un peu ?

— Bien sûr. Il faut bien qu'elle apprenne. Mais Valérie devinait son désarroi, s'attardait en explications sur les réserves en nourriture.

— L'épicier viendra vers 11 heures.

— Attendez. Votre semaine.

Tout son argent se trouvait dans son sac sous la couverture en mohair. Une grosse somme car elle ne pouvait pas aller tout le temps à

la banque. Elle compta les billets, toujours plus que n'annonçait la jeune femme.

— Merci, madame. À lundi.

Le léger vent retroussa sa jupe alors qu'elle roulait vers le portail. Clotilde soupira. Valérie avait de jolies jambes aussi. Elle attendit qu'elle lève le bras avant de disparaître, roula vers la maison jusqu'à la cuisine. Tout était en ordre, parfait. Qu'en serait-il lundi ? Les quatre vivaient comme dans leurs collèges, ne se souciant nullement des besognes obscures nécessaires pour que leurs sous-vêtements soient propres, leur nourriture prête, leur bien-être assuré. Le réfrigérateur béant, elle composa son menu du soir. Faire dresser le couvert, était-ce intervenir maladroitement dans leurs vacances, les faire tomber de haut et les irriter ?

Julie la surprit faisant la navette avec un plateau de vaisselle empilée sur ses genoux.

— Oh ! maman, tu aurais dû m'appeler...

Une liqueur forte, inattendue qui lui fit monter des larmes de bonheur aux yeux. « Oh ! maman... »

— Tu sais, il faut bien que je m'active un peu...

La gaffe. Julie parut moins enthousiaste, oublia les verres, les boissons. Assis depuis longtemps tous les quatre, ils attendaient qu'elle apporte le premier plat. Ce soir-là, son fauteuil émettait un très léger grincement qui l'exaspérait. Trop de poussière quelque part dans les roulements. Un fauteuil fait pour le marbre d'une clinique luxueuse s'habituaient mal aux herbes folles, aux chemins de terre. Elle sourit à Daniel.

— Pourras-tu me mettre une goutte d'huile ?

Il parut effaré, sortit de son rêve intérieur avec l'air d'un noyé.

— Je le ferai, moi, déclara Jérôme. J'ai repéré tout plein d'outils dans le garage. Il y a aussi nos vieux vélos. On pourra les réparer pour se balader. Ça manque de bagnole, ici.

Avant de venir à la Musardièrre, elle s'était demandé si elle n'embaucherait pas un chauffeur avec une voiture de location, mais l'énormité de la somme l'avait fait reculer.

— Dans trois mois, je pourrai passer mon permis, dit Daniel.

Dix-huit ans dans trois mois ? Début octobre, en effet. Mais ils ne seraient plus là, dispersés dans leur couvoir pour gosses de riches et elle dans sa clinique luxueuse. Tout cet argent éparpillé, pourquoi ? Pour qu'un mari qu'elle n'avait pas revu depuis des années se fasse une bonne conscience. Mais si un jour Adrien n'en gagnait pas autant à courir les pays du monde pour une grosse société financière ? Si la Musardièrre devenait le dernier refuge de tous ?

— Je peux goûter au rosé ? Il est bon, lança Jérôme.

— Pas trop, Daniel, ne lui en verse pas autant. Jérôme siffla les

trois doigts d'un coup, fit claquer sa langue.

— Pas sale.

Ensuite ils n'auraient qu'une hâte, s'envoler vers l'étage qui lui était interdit. Leur réserve d'Indiens, l'appartement des « Enfants Terribles ».

— Julie... Valérie ne revient que lundi... D'ici là, cette vaisselle...

— Ne t'inquiète pas, maman, je vais t'aider.

Daniel qui réagissait à point, juste pour l'éliminer de la cuisine pour s'y retrouver avec Julie.

Avec sa sœur, avec sa sœur », répéta-t-elle tandis que tous se mettaient à débarrasser la table sur un simple regard de Julie. Elle s'écarta vers la porte-fenêtre, flairant la nuit qui coulait comme un sirop épais tout autour de la maison avec, noyés dans son sein, des cris, des odeurs, la fatigue de la terre brûlante de fièvre. Une nuit faite pour l'amour haletant, trouble, pour les étreintes ambiguës. Prisonnière de son fauteuil, elle recevait en plein visage la violence sourde et sensuelle de la nature, son corps se mettait à vibrer dangereusement. Fébrilement, elle fit pivoter son fauteuil, découvrit la salle vide.

Lentement elle se rapprocha de la cuisine dans le grand couloir sombre. Ils avaient refermé la porte sur leurs murmures, leurs regards interrogateurs. Elle fit semblant de cogner avec le repose-pieds, tâtonna pour ouvrir.

Daniel portait un tablier et lavait la vaisselle que Julie enfermait, après l'avoir essuyée.

— Tu peux aller te coucher, maman, dit sa fille, nous aurons bientôt terminé.

— Je n'ai pas sommeil... Il fait si chaud... Vous ne trouvez pas qu'il fait très chaud ?

Ils répondaient vaguement, entre le mutisme total et l'approbation sourde. Elle se versa un verre d'eau glacée, le but avidement. Des gouttes roulèrent dans son corsage entre ses seins.

— Pour demain... Le village est à quatre kilomètres... La messe est à 10 heures...

Daniel se retourna vivement :

— Je n'irai pas à la messe.

— Moi non plus, dit Julie... Voudrais-tu que nous y allions ?

Non, elle n'y tenait pas. Simplement elle avait imaginé l'effet qu'ils auraient produit tous les quatre. De beaux enfants. Les réflexions des habitants de Saint-Antonin, une façon de leur rappeler l'existence des Saint-Rémy, sa propre existence à elle. Parfois, elle rêvait de trouver un taxi spécial où son fauteuil trouverait place et dont elle descendrait devant l'église.

Julie lui prit le verre de la main pour le rincer et l'essuyer.

— Vous ne vous ennuyez pas trop ? osa-t-elle demander.

— Non.

Qui l'avait prononcé ce non ? Il était né en même temps de leurs bouches sensuelles. Les mêmes lèvres qu'Adrien, son mari. Qui s'unissaient le temps d'une réponse laconique.

— Veux-tu que je t'aide, le soir ? demanda Julie.

Ses mains frémirent sur ses roues :

— Non. Je me débrouille bien, tu sais. Je prends mon temps.

— Mais pour passer sur ton lit ? demanda Daniel en dénouant son tablier. Comme il n'y parvenait pas, sa sœur passa derrière lui et, sur les tommettes, leurs silhouettes projetées par la lampe de l'évier s'entremêlèrent.

— Tout avec les bras. Le lit est heureusement à la même hauteur.

Ils n'osaient poser d'autres questions mais elle les devinait derrière leurs fronts têtus, se sentait misérable avec ses pauvres petits secrets.

— Ne regrettes-tu pas la clinique ?

— Non, puisque vous êtes ici avec moi... Dans cet été merveilleux... Depuis si longtemps j'attendais une telle occasion... Bien sûr, pour vous, ce n'est peut-être pas des vacances rêvées...

— Nous nous plaisons beaucoup, Daniel et moi.

— Et les deux autres ? fit-elle rapidement.

— Ils peuvent vivre comme des sauvages et ça leur suffit. Nous allons nous coucher. Tu viens, Daniel ?

Elle n'aimait pas cette façon qu'avait Julie d'entraîner son frère. Comme une épouse exclusive l'aurait fait. Elle trouva tout de suite une autre question :

— Nous n'en avons pas parlé... Vous avez certainement besoin d'argent de poche...

— Papa nous en a envoyé avant de quitter nos collèges. Du moins à Daniel et à moi... Pour les deux petits, je ne sais pas... Bonsoir, maman.

Un baiser sur le front chacun et Clotilde se vit en grand-mère avec des cheveux blancs. On se penchait vers elle avec déférence, son infirmité lui donnant un âge indéterminé, une vieillesse précoce. C'est à peine si elle surprit la légèreté de leurs pas dans l'escalier, l'ouverture des portes. La chambre de Serge et la salle de bains les séparaient. Jadis les portes frottaient sur les tommettes inégales. Encore maintenant les portes de Jérôme et de Serge raclaient le sol, faisant vibrer les vitres de la fenêtre du couloir. Seules celles de Daniel et de Julie se manœuvraient dans un silence feutré.

Elle amena son fauteuil tout au bas de l'escalier, examina les marches comme autant d'ennemies. Elles étaient dix-sept avec leurs tommettes cernées de blanc, le butoir en chêne noirâtre. Dix-sept petites falaises qui la narguaient. Jamais elle ne reverrait le premier étage,

devrait faire confiance aux autres. « Valérie, avez-vous nettoyé le carrelage ? Valérie, changez les serviettes dans la salle d'eau. Est-ce que l'eau chaude marche bien là-haut ? » On lui disait oui. Valérie comme les enfants. Mais elle aurait voulu parcourir le corridor du haut. Elle ignorait tout du contenu de la valise de Julie, de ces robes qui pendaient dans le placard, ignorait son livre de chevet, l'odeur de sa chambre depuis qu'elle y couchait. Et pour les garçons, leur linge de corps ? Comment vérifier que tout allait bien de ce côté. Bien sûr, en six ans, elle avait négligé ces soucis-là et maintenant ils se montraient obsédants.

Un dimanche pour eux tout seuls, avait-elle pensé le matin en s'éveillant dans l'aube fraîche toute vibrante de la journée qui s'offrait. Longue toilette difficile. Comment se glisser dans un bain et en ressortir pour une paralysée des deux jambes ? Clotilde gardait jalousement son secret, ne voulant pas exposer aux imaginations des instantanés de postures ridicules.

Puis la bonne odeur du café montant vers le premier. Café pour elle seule. Julie n'aimant que le thé, Daniel le lait et les deux derniers le chocolat chaud. Mais la maison aimait l'odeur du café, elle le savait.

Ce fut un dimanche pour elle toute seule. Des levers jalonnés, Jérôme arrivant d'une course lointaine les vêtements humides, jetant sur la table trois petites truites pêchées Dieu seul savait où, car dans la région les eaux courantes étaient rares. Puis descente dolente de Serge, ventre douloureux à cause de pêches cueillies sur un arbre au fond de la propriété et certainement vertes. Elle l'installa sur le canapé de la salle avec une cuvette à proximité. Enfin Daniel beau comme un dieu, presque nu dans son maillot de bain couleur chair.

— Les autres jours, j'ai peur de choquer Valérie. Je vais me faire bronzer nu au milieu de la pelouse.

Juste son lait chaud et déjà il courait vers les hautes herbes qui l'engloutissaient. Elle vit voler le maillot à plusieurs mètres, se souvint que les nudistes étaient nombreux en Allemagne. Et Julie ? Julie qui n'avait pas encore paru. Dix fois elle roula son fauteuil au pied de l'escalier jusqu'à ce qu'elle surprenne des bruits d'eau. Bon, elle profitait de sa solitude pour une grande toilette dominicale. Ce qui lui fit froncer les sourcils. Elle espérait que la jolie, la fine, la pure Julie se lavait également les autres jours.

Elle parut vers 11 heures dans une robe mousseuse si courte que le slip, moussieux et couleur champagne lui aussi, faisait d'elle une fille impubère.

— Qu'en penses-tu ?

— Très jolie.

— Un cadeau de papa lorsqu'il m'a sortie à Londres en mai. Ces Anglais, tout de même !

— Du thé ?

— Oui, mais sans lait. Aujourd'hui, je me désintoxique. Je ne veux pas fâcher cette brave Valérie, mais sa cuisine provençale m'a fait prendre un kilo.

Décidément les deux aînés considéraient Valérie comme une gêneuse.

— Tu ne vas pas manger ? demanda Clotilde, obligée de choisir entre deux questions, l'une concernant son mari et l'autre plus anodine sur le programme de ce dimanche qui déchantait.

Bien sûr, elle choisissait la moins dangereuse.

— Non. J'irai me faire bronzer dans les herbes.

— Daniel s'y trouve en ce moment. Très ennuyée, elle manœuvra inutilement son fauteuil, ajouta dans un souffle :

— Tout nu.

Le rire de Julie ne la libéra pas pour autant. Ce même rire qu'elle avait entendu s'échapper de la chambre de Daniel un après-midi.

— Bien sûr, tout nu... Moi aussi, je me mettrai nue...

— Mais les deux petits... Jérôme, surtout Jérôme.

— Eh bien ! ce sera très sain pour lui de voir une fille au naturel. Je crois qu'il s'est composé tout un folklore érotique sur les femmes et qu'il est en train de dévier bêtement. T'es-tu rendu compte qu'il s'excite sur Valérie et qu'il se soulage comme un fautif ?

— Julie !

Surprise, sa fille la regardait comme un objet anachronique, puis hochait doucement la tête.

— Mais il ne fait rien de mal... De nos jours, les docteurs estiment que c'est tout à fait naturel. Il est en avance sur son âge et ces collègues suisses, enfin le sien, n'ont pas encore su assainir leur éducation.

— En revanche, je m'aperçois que l'Angleterre est à la pointe du progrès, fit Clotilde avec une aigreur inattendue qu'elle regretta aussitôt.

Ce fut catastrophique. Julie quitta la cuisine et elle ne fit que l'entrevoir au cours de la journée. Le déjeuner fut maussade avec Serge qui gémissait sur le canapé de devoir observer la diète. Jérôme faisait exprès de s'empiffrer pour le faire bisquer et Daniel sans Julie n'avait aucun appétit. Il s'était habillé pour le repas, pantalon de toile et chemise légère ouverte sur son torse imberbe mais tout de suite après il retourna à ses hautes herbes, et Clotilde crut bon de monter la garde sous le saule. Jusqu'au soir, elle eut peur que Julie ne le rejoigne en plein soleil.

La journée s'enfonça dans une atmosphère de plus en plus déprimante avec, pour la terminer, les grondements d'un orage lointain qui harcela le pays jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain matin, l'arrivée de Valérie la soulagea

inexplicablement.

— L'épicier avait sa camionnette en panne. Il viendra aujourd'hui, expliqua la jeune femme.

Madame va bien ?

Elle devait faire une drôle de tête pour que Valérie s'en rende compte.

— Et tout ce veau qui reste ? Je peux le faire en sauce avec des câpres. Personne n'a mangé hier ?

— La chaleur certainement.

Daniel descendit en maillot de bain comme la veille, ne parut pas prendre conscience de la gêne qu'il provoquait. Pourtant Clotilde se rendit compte avec une fierté toute maternelle que son corps élégant ne laissait pas Valérie indifférente. Son mari était un petit râblé et noiraud assez rustre. Revenue sous le saule, elle continua à s'intéresser à la lueur trouble surprise dans le regard de Valérie, fixant les hautes herbes où Daniel étirait sa nudité au soleil. Valérie, pourquoi pas ? Il y avait chez Daniel une attente confuse, un besoin de plaisir mal caché par un comportement discret. Puis elle secoua la tête avec indignation. Elle n'avait pas prévu ces vacances pour leur permettre d'épanouir leurs secrets désirs. Non, elle avait voulu des vacances familiales, gorgées de tendresse, de gaieté et de vie saine. Pas ces heures lourdes, gonflées de soifs avides. Une erreur, une faute grave de réunir quatre êtres qui ne se connaissaient pas, qui ne se considéraient pas comme les membres d'une même famille et pour cause ! Mais comment leur faire admettre qu'ils étaient nés d'elle, qu'ils étaient liés de façon indissoluble ? Qu'ils n'étaient plus assez innocents pour se livrer ensemble au nudisme, et trop jeunes pour lui donner des cours d'éducation sexuelle ?

— Votre orangeade, madame.

À travers le verre, elle lorgna le corps pulpeux de la fille, sa peau brune, se mit à rire doucement :

— Surtout n'allez pas dans les grandes herbes, là-bas. Mon fils y pratique le nudisme.

Valérie rougit sous son hâle, ne répondit pas. Mais, plus tard, elle crut entendre grincer un volet de l'étage, n'osa regarder. Pouvait-on voir les hautes herbes de là-haut ?

Le matin, Jérôme lui avait demandé avec sa brutalité coutumière quand il pourrait disposer du fauteuil pour le graisser.

— Tu ne peux pas le faire lorsque je suis dedans ? J'irai jusqu'au garage s'il le faut.

— Faut démonter les roulements, les nettoyer au pétrole, remettre de la graisse. Ça prendra plusieurs heures.

— Mais je ne peux pas me passer du fauteuil pendant plusieurs heures, protesta-t-elle.

— Un matin, tu restes au lit, le temps que j'aie terminé. Je me lève tôt, je viens le prendre dans ta chambre.

Il lui fallut deux jours pour s'habituer à cette idée et l'accepter. Le grincement s'atténuait d'ailleurs et elle aurait pu attendre mais elle craignait de fâcher Jérôme.

— Demain matin, si tu veux...

Elle avait imaginé qu'il pénétrerait comme un voleur sur la pointe des pieds et depuis l'aube elle attendait. Le soleil était déjà haut lorsqu'il poussa la porte sans ménagement, la vit les yeux ouverts.

— Excuse-moi mais j'ai oublié de me réveiller.

— Si tu veux remettre à demain.

— Non, j'y suis.

C'était la première fois qu'on la privait de son fauteuil. À la clinique, il ne la quittait jamais et aucune infirmière ne l'aurait écarté de son lit. Ce lit où elle se trouvait comme dans une île un naufragé sans bateau. Elle prit un livre, essaya de lire mais au bout de quelques minutes son attention paralysée à la même page elle renonça, regarda les persiennes s'ouvrir de lumière, puis chaque fente flamboya lui donnant une envie furieuse de quitter la chambre, de découvrir le matin radieux, la campagne, le ciel pur. Il lui semblait entendre un bruit régulier dans le chemin. Elle regarda l'heure. Trop tôt pour Valérie qui n'arriverait que dans une heure. C'était un roulement d'abord sourd, puis de plus en plus fort, qui stoppait brusquement durant quelques secondes, reprenait avec la même intensité avant de mourir dans les lointains.

— C'est bien dans l'allée.

Chaque phase durait à peu près trois minutes et Clotilde se crispait de plus en plus, craignant de comprendre. Vers 8 h 30, alors qu'elle

n'en pouvait plus de chaleur dans cette chambre transformée en étuve, un volet claqua et son oreille fine le repéra comment étant celui de Julie.

Et puis il y eut le rire de la jeune fille suivi de « chut ! » impératifs. Prononcés à la fois par Jérôme et Serge. Les deux garnements s'amusaient avec son fauteuil dans l'allée. L'un devait s'installer et l'autre devait pousser. Stupéfaite, elle resta inerte dans son lit, incapable d'une réaction, tandis que son fauteuil poursuivait ses navettes de la maison à la haie des cyprès. Voilà ce que voulait Jérôme. Jamais il n'avait pensé un seul instant à lui rendre service. Il voulait le fauteuil pour s'en amuser avec son frère. Elle imaginait très bien leur complot, les réticences gênées de Serge et la brutalité tranquille de son aîné.

Elle réussit à s'asseoir, essaya de se pencher pour regarder au travers des persiennes. Avec un peu de chance elle aurait pu apercevoir un bout d'allée vers le fond, mais le flamboiement des persiennes l'en empêchait. Chaque fois, elle recevait une brûlure de soleil qui l'éblouissait.

Julie ! cria-t-elle.

Une voix ridiculement faible, pensa-t-elle, qui ne devait même pas sortir de sa chambre. Et puis que ferait sa fille qui riait en voyant ces deux garnements s'amuser avec son fauteuil d'infirme ? N'était-ce pas une partie d'elle-même dont on se moquait ? Pourquoi tant d'inconscience cruelle ?

Puis elle regretta le mot garnements, essaya de trouver le calme pour les excuser, mais son immobilisation dans ce lit lui devint vite intolérable. Valérie n'allait pas tarder. Elle s'inquiéterait de ne pas la voir debout. Serge et Jérôme n'oseraient pas poursuivre leurs jeux devant elle. Pourvu qu'elle n'ait aucun retard, aucun empêchement.

Elle transpirait abondamment et sa chemise de nuit se collait à son corps, à ses jambes mortes. Elle se sentait sale, malodorante, ne pouvait atteindre la salle de bains qu'avec son fauteuil. Brusquement, elle céda à ses nerfs et se mit à sangloter sans qu'une seule larme coule de ses yeux.

Lorsqu'elle s'apaisa un silence merveilleux l'entourait. Plus de roulements sur l'allée, pas un seul bruit dans la maison. D'après son réveil, Valérie devait être arrivée. Elle ne voulait pas l'appeler, lui laisser deviner sa misère. Si elle frappait à sa porte, elle ferait semblant de se réveiller, s'étonnerait de sa grasse matinée, lui demanderait d'aller voir si son fauteuil était prêt. Elle prit un miroir dans le tiroir de son chevet, découvrit son visage décomposé par la chaleur et la contrariété, ses mèches plaquées au pourtour.

Bientôt elle devrait se rendre chez un coiffeur. À Aix ? Mais dans quelles conditions ? Des traînées grises apparaissaient à la racine.

Blonde naturelle, bien sûr, mais légèrement éclaircie. À moins que Julie... Les jeunes filles actuelles se débrouillaient seules, avaient leurs petits secrets de maquillage, de shampoings colorants. Elle aurait aimé discuter de ces futilités avec Julie, mais jamais celle-ci ne consentait à poursuivre une conversation sur un tel sujet.

— Neuf heures dix !

Et elle n'avait pas entendu le vélomoteur de Valérie ! Si elle ne venait pas ? Non, elle aurait fait prévenir. Clotilde préférait penser que déjà prise par son travail, la jeune femme ne se souciait pas d'elle mais que bientôt elle s'étonnerait, ne manquerait pas de venir aux nouvelles.

De plus en plus, elle ne savait quelle position adopter dans ce lit qui la torturait et la hantise des escarres commença à l'effrayer. On l'avait prévenue. Il suffisait d'un rien, d'une immobilisation un peu trop longue pour que tout recommence comme trois ans plus tôt. Pour guérir cette mortification des chairs, il fallait trois fois plus de temps que pour réduire une fracture. Elle avait lu cette définition des escarres dans un hebdomadaire : « Les escarres, cet éclatement des tissus paralysés, notamment aux fesses, qui creusent la chair autant que le moral et infectent l'organisme. » C'était bien ça. L'impression de pourrir sur place. Jadis il avait fallu l'exciser et elle conservait des cicatrices qui crevassaient son corps.

Impossible. 9 h 20 ? Mais que faisait cette fille ? Elle abusait de sa patience, en prenait à son aise. On ne pouvait plus compter sur personne. Et elle la payait bien trop largement, n'était pas assez sévère.

La porte s'ouvrit à la volée et Serge entra poussant le fauteuil, ce merveilleux fauteuil, cette partie d'elle-même. Les larmes, cette fois, n'eurent aucune peine à monter à ses yeux.

— Jérôme a dû y travailler plus longtemps que prévu mais il roule vachement bien.

Au même instant, un couinement horrible s'éleva de l'axe. Serge haussa les épaules :

— On a fait ce qu'on a pu.

Il partit sans fermer la porte, sans entendre la question de sa mère au sujet de Valérie. Impatiente, elle passa du lit à son siège roulant, faillit s'étaler de tout son long sur la descente de lit, se hâta de rejoindre la salle de bains pour une toilette rapide, revint s'habiller.

Elle trouva une cuisine déserte avec la vaisselle sale sur l'évier, deux bols tachés de chocolat sur la table.

Mais Valérie ?

Au même instant, la jeune femme arriva, suante et rouge. Elle avait crevé en venant, avait dû pousser son lourd engin jusqu'à la Musardière.

— Je réparerai tout à l'heure. Mais vous n'avez pas déjeuné, madame ? Ni les deux aînés ? Daniel et Julie descendirent enfin. Semblables, presque épau­le contre épau­le, hanche contre hanche.

— Jérôme a réparé ton fauteuil ? demanda Julie en souriant.

Clotilde baissa les yeux, presque honteuse de cette perversité et de sa propre lâcheté. Elle s'éloigna avec cet horrible couinement qui revenait tous les tours de roues, se demandant s'ils ne souriaient pas dans son dos.

Ce fut dans le courant de l'après-midi qu'elle se demanda si Jérôme n'avait pas mis quelque malice à rendre son fauteuil bruyant. Ainsi ils étaient prévenus de son approche, pouvaient disparaître alors qu'elle les avait entendus parler ou rire et ne découvrait qu'une place vide. Jérôme fumait en cachette. Elle retrouvait des mégots un peu partout. Il risquait de provoquer un incendie catastrophique. Comme si elle lui avait interdit de le faire. Ils la connaissaient mal et persistaient à la considérer comme un adversaire. Un jeu au début, qui devenait insoutenable.

Le lendemain, le facteur apporta une lettre du père, d'Adrien. Adressée aux quatre enfants.

Clotilde la reçut en premier, la déposa sur la table de la salle. Ils la lurent l'un après l'autre en silence, sauf Serge qui n'eut pas la patience d'aller jusqu'au bout. Julie la lut pour lui à voix haute à la fin du déjeuner, et ainsi Clotilde apprit que son mari avait loué un voilier de douze mètres pour trois semaines. Il comptait visiter la Sardaigne et la Sicile, regrettait l'absence de ses enfants niais sans trop insister. Il terminait en joignant le bon souvenir de Paola.

— Tiens, elle est toujours avec lui, fit Jérôme, avouant sans s'en rendre compte que lui aussi n'était pas allé jusqu'au bout de l'écriture nerveuse d'Adrien.

— Elle est chouette, affirma Serge. Moi, je l'aime bien. C'est comme une grande sœur.

Clotilde savait qu'Adrien avait toujours aimé les jolies filles, mais elle apprenait l'existence de cette Paola que les gosses connaissaient. Donc cela faisait au moins un an qu'elle ne quittait plus Adrien. Peut-être l'accompagnait-elle lorsqu'il rendait visite aux enfants ? La dernière fois à Londres où il avait acheté cette robe incroyable à Julie ?

— Ça ne fait rien, un voilier de douze mètres, dit Jérôme, les yeux brillants d'envie, ça doit être quelque chose. Je me demande s'il m'aurait laissé prendre la barre de temps en temps.

— Il doit y avoir un équipage, répondit Daniel.

Seul, il ne peut quand même pas le manœuvrer. Il n'a rien d'un Tabarly.

Elle faillit protester. Adrien avait beaucoup de force physique, une

volonté de gagnear. Elle se souvenait de petites croisières qu'ils avaient faites ensemble, dont une en Corse. L'année avant son accident de voiture.

— Tu crois qu'ils vont se marier ? demanda innocemment Serge en léchant sa cuillerée de crème glacée.

Le silence qui suivit ne l'impressionna nullement.

— Pourquoi pas après tout ? Elle est jolie, jeune. Moi, c'est une femme comme ça que j'aimerais.

L'un après l'autre, les regards des trois venaient picorer son visage furtivement mais revenaient pour découvrir sa pâleur insolite, ses rides d'expression. Aucun n'essaya de faire taire le petit. Au contraire, ils appréciaient l'occasion qui se transformait en test. Que voulaient-ils savoir ? Si elle souffrait ? Si elle aimait encore Adrien, si elle hurlait silencieusement contre l'injustice qui la clouait à son fauteuil pour la vie ?

Elle achevait son dessert, se forçait à avaler cette crème glacée extraite d'une boîte et qui empestait le factice. Elle ramassait la moindre coulée, récurait son assiette comme une enfant trop appliquée.

— S'ils se marient, papa s'installera en Italie.

Il me l'a dit. Il achètera une grande maison. Pour nous tous.

— Moi aussi, il me l'a dit.

Jérôme entrait dans le jeu cruel mais avec beaucoup moins d'innocence que Serge.

— C'est le pays de Paola, affirma ce dernier.

— Non, elle est née en Tunisie.

— Je te dis que ses parents sont italiens, s'obstina Serge.

Clotilde se versa un verre d'eau, le but d'un trait, s'écarta de la table, fit pivoter son fauteuil qui s'éloigna avec son cri stupide d'oiseau blessé. Valérie arrivait avec le café.

— Madame n'en prend pas ?

— Non, pas aujourd'hui.

Elle se réfugia sous son saule où bourdonnaient depuis quelques jours des quantités d'abeilles. Ce qui éloignait les quatre enfants qui les craignaient. Bientôt la chaleur devint si forte qu'elle dut abandonner. Elle pensa que l'ombre derrière la maison devait être fraîche et suivit le petit sentier dans l'herbe, accompagnée du cri de son fauteuil. Elle avait l'impression qu'il s'atténuait un peu depuis le matin. Peut-être qu'en roulant beaucoup, elle finirait par le faire disparaître complètement.

— Merde ! la voilà qui rapplique ici...

Un bruit de course effrénée, des broussailles qui se referment sur les taches claires des vêtements puis un silence douteux. Tout ce qu'elle vit. Maintenant ils devaient l'observer, tapis dans la végétation

épaisse qui venait mourir à moins de cinq mètres de la maison.

Elle continua à faire avancer son fauteuil, aperçut la grosse pierre retournée, s'en approcha. Il y avait une tache humide, des chapelets de perles blanches.

— Des œufs de crapaud.

Et puis elle vit la chose qui se traînait lamentablement sur ses deux pattes avant, effrayée par son arrivée. Le crapaud qui gîtait sous la pierre avec ses œufs et auquel on avait coupé les deux pattes arrière à l'articulation des cuisses. Une nausée qui couvait depuis le repas monta à sa gorge et elle crut qu'elle allait vomir sous le regard des yeux invisibles. Elle fit un effort surhumain. Le crapaud s'éloignait, laissant une bave sanguinolente derrière lui. Bien sûr, un crapaud. Comme dans les poèmes les plus grotesques. Pouvait-elle l'écraser avec sa roue et abrégier son supplice ? Elle n'osa le faire, recula lentement. La même cruauté chez tous les quatre. Plus animale chez les deux derniers, plus subtile chez Julie et Daniel. « Et pour tous les quatre, je suis un crapaud avec lequel on s'amuse avec une parfaite inconscience, sans même penser qu'on est ignoble. »

Revenue dans la cuisine, elle effara Valérie en déclarant qu'à la réflexion, elle prendrait une tasse de café.

— Du frais ? demanda la jeune femme.

— Non, faites réchauffer celui qui reste. En attendant, elle s'enquit de la roue crevée.

— Je vais réparer, madame. M. Jérôme m'a donné une clé et des rustines. Il voulait le faire mais j'ai l'habitude.

Curieux. Jérôme ne la troublait plus ? Que pouvait-elle en déduire ? Que l'équilibre moral de Valérie était meilleur que prévu. D'abord choquée, elle avait recouvré toute sa sérénité. Peut-être s'amusait-elle de l'émoi qu'elle provoquait chez le jeune garçon. Décidément, Clotilde comprenait mal ses proches. Sans trop savoir où aller, elle parcourut le couloir, poursuivie par ce couinement exaspérant qui ôtait toute dignité à son infirmité, se rendit compte qu'elle laissait des traces sur les tomettes luisantes, alla chercher le balai malgré les protestations de Valérie.

Mais où étaient les aînés ? Pas dans les hautes herbes. Dans leurs chambres surchauffées ? Dans une seule chambre ? À écouter de la musique pop, à murmurer des confidences languides, à se chuchoter des espoirs ?

— Valérie, voulez-vous monter dans la chambre de Julie pour lui demander un livre ? N'importe lequel.

Elle la guetta depuis la porte de la cuisine. Valérie revenait les mains vides.

— Mlle Julie ne doit pas être chez elle. J'ai frappé en vain. Il me semble avoir entendu parler chez M. Daniel. Peut-être sont-ils

ensemble ?

Quel curieux ton pour dire une chose aussi simple. Peut-être aurait-elle aimé pénétrer chez Daniel. N'était-ce pas depuis la fenêtre de sa chambre qu'elle l'avait épié l'autre jour, alors qu'il prenait son bain de soleil. À moins que ce ne fût Julie. Elle se défendait mal contre cette insinuation. Pourquoi Julie et non Valérie ?

— Tant pis, dit-elle. Je suis dans la salle.

Derrière les portes-fenêtres jointes, un semblant de fraîcheur rendait la pièce vivable. D'abord, elle se tint dans le coin le plus sombre, comme tapie à l'affût, avant de se rapprocher très doucement des persiennes. Lorsqu'elle roulait lentement, elle étranglait le couinement, l'allongeait dans le temps en un frottement à peine audible. Dehors, l'été crépitait de cigales, si fort que la campagne entière en devenait ivre.

Lancinante, cette vibration noyait la maison de torpeur. Clotilde s'enfonça dans un demi-sommeil résineux durant près d'une heure jusqu'à ce que sa mauvaise conscience la fasse sursauter. Complice ! Elle devenait complice d'une sorte de complot occulte ! « Il faut que je fasse quelque chose, que je réagisse. Cette maison devrait respirer une plus grande santé morale. Est-ce que je les fige tous par mon infirmité ? Ou bien leur sert-elle d'alibi ? »

La cuisine brillait de propreté et par l'absence de Valérie qu'elle découvrit derrière la maison en compagnie de Jérôme. Penchés côte à côte sur une cuvette d'eau où une chambre à air exhalait quelques bulles.

— Ben ! disait le garçon, il y a au moins trois trous.

Clotilde arrivait sans bruit, les yeux fixés sur la croupe de Valérie assise sur ses talons, jupe trop relevée sur ses cuisses pleines. Et Jérôme tout à côté, trop près avec seulement un maillot de bain réduit, son torse déjà rempli de petit homme.

Lorsqu'elle accéléra la marche de son fauteuil, le couinement les fit sursauter comme des fautifs. Valérie se releva la première. Jérôme resta accroupi, secouant la chambre à air pour la faire sécher.

— C'est grave ? demanda Clotilde, la voix rauque.

— Non, madame. Nous allons pouvoir réparer. N'est-ce pas, monsieur Jérôme ?

— M'man, dis-lui de ne pas me dire monsieur. Clotilde eut un petit sourire crispé.

— Bien sûr.

Pourquoi aurait-elle aimé voir Daniel à la place de Jérôme ? « Toujours mes petits calculs sordides. Mon goût pour la bienséance. Ce qui serait acceptable d'un garçon de près de dix-huit ans ne l'est pas d'un gamin de treize ans. Si je l'acceptais... Et puis je refuse de m'avouer que je ne voudrais pas que Julie et Daniel soient ensemble

dans cette chambre à laquelle je n'ai pas accès. Valide, ils n'oseraient pas, comme je n'oserais pas rentrer chez eux. Mais j'en aurais la possibilité. »

— Je vais au garage. Il y a un étau. Je mettrai la chambre entre deux planches pour serrer les rustines.

— Te voilà bien bricoleur, se moqua gentiment sa mère. Où as-tu appris tout ça ?

— En Suisse. J'ai un vélo, là-bas.

Elle s'en souvenait. Ils pouvaient circuler dans le pays, aller jusqu'au village. Combien de choses avait-elle oubliées ? Cela ne l'empêcha pas de remarquer que Jérôme se tournait pour s'éloigner, lui cachant son émoi.

— Madame veut-elle son orangeade ?

— Je vous accompagne à la cuisine. Sous le saule, c'est intenable aujourd'hui.

— Madame devrait essayer les pins, il y a un groupe épais un peu plus loin. Il suffirait de couper les herbes pour le fauteuil de madame.

— Oui, soupira Clotilde. Qui le fera ?

— Mon frère, si vous voulez.

— Et votre mari ?

— Il ne rentre qu'en fin de semaine depuis qu'il travaille à Brignoles à la bauxite.

En fin de semaine. Était-ce la raison pour que cette bécasse oublie qu'elle n'était plus une petite fille ? Durant son heure d'abandon, l'atmosphère trouble de cette maison semblait avoir étendu son emprise.

— Vous n'avez pas à vous plaindre de Jérôme, Valérie ?

— Oh ! non, madame. Pas du tout.

Pourquoi rougissait-elle ? Clotilde avait l'impression que la jeune femme ne trouvait pas déplaisant le manège de Jérôme, y puisait avec une fausse vertu de femme mariée de quoi meubler sensuellement sa longue attente hebdomadaire. Et elle ne supportait pas qu'une étrangère profite ainsi d'un des enfants, même s'il ne s'agissait que d'un jeu de l'esprit.

— Il est en avance pour son âge... Un garçon déjà formé... Vous voyez ce que je veux dire ?

Cramoisie, Valérie inclinait la tête, incapable de répondre, affolée par la tournure que prenait la conversation.

— Ces jeunes gens s'émeuvent d'un rien, laissent facilement dériver leur imagination...

Valérie lui tourna le dos pour préparer son verre d'orangeade avec une brusquerie inhabituelle. Du coup, Clotilde se jugea maladroite, s'inquiéta.

— Je ne vous ai pas fâchée, Valérie ?

— Non, madame.

Puis visiblement elle se bloqua, refusa de continuer sur ce ton. Quelle maladresse ! La seule personne qui lui apportait un réconfort certain, elle s'arrangeait pour la buter, la pousser vers le clan des autres. « Ferais-je de la manie de la persécution en plus ? », se moquait-elle sans entrain. Les autres, c'étaient ses enfants, de bons petits malgré les apparences. Cruels comme on peut l'être à leur âge, trop longtemps livrés à eux-mêmes et empêtrés dans les problèmes de l'adolescence.

Quelle idée eut-elle le soir de vouloir parler de sa clinique, de leur raconter la vie de chaque jour en décrivant sa chambre ? Ils y étaient venus mais ne se souvenaient pas. Elle citait des noms d'infirmières, d'aides-soignantes, celui des hôtesse d'accueil, du rééducateur et ils écoutaient avec une politesse glacée. Les deux derniers se chamaillaient comme toujours, peu intéressés par ce que pouvait dire leur mère.

Clotilde se livrait avec une petite voix nerveuse, irritante certainement, ne trouvant pas le ton juste entre l'ironie et le désir de leur faire comprendre, par allusion, combien elle pouvait être malheureuse dans cet établissement pourtant confortable.

— Sais-tu à combien revient une journée ? demanda soudain Daniel.

Surprise par la question, elle resta la bouche ouverte sur son récit.

— Mais je ne sais pas exactement... Je sais que c'est très cher évidemment...

— À peu près ce que gagne un manœuvre en quinze jours.

— Oui, peut-être...

— Si tu n'avais pas ton mari, tu serais obligée d'aller à Garches ou dans un hôpital. Ce serait bien plus dur pour toi.

Voilà ! Elle l'avait bien mérité. Pourquoi se plaignait-elle alors qu'elle pouvait se faire oublier dans un établissement de luxe ? Et puisque son mari payait sans discuter.

— Je trouve que c'est exagéré, continua Daniel. D'autant plus que pour certains soins, ils recourent à l'équipement public et te le font payer en supplément.

Lassés par cette conversation, Jérôme et Serge en profitèrent pour quitter discrètement la table. Clotilde savait qu'elle aurait mieux fait de les suivre. Ainsi engagée, la conversation ne pouvait que lui faire du mal, mais elle s'entêtait avec une sorte de volupté.

— Que voudrais-tu alors ? Que j'aille à Garches ? Et nous verserions le reste à une œuvre ?

— Ce serait peut-être une occasion de se rapprocher de certaines souffrances similaires, dit Daniel avec un sérieux effrayant. Tu aurais rencontré d'autres gens, des représentants de tous les milieux, et non les épaves de la haute société qui doivent ruminer leurs rancunes à

longueur de journée.

— Merci pour l'épave, siffla-t-elle.

— Mais justement tu n'en es pas une, tu conserves assez de lucidité pour t'intéresser à autre chose. Tu aurais rencontré des êtres passionnants et souvent sans rancœur, qui ne pensent qu'à reconstruire leur vie sur de nouvelles données.

Clotilde l'avait regardé en souriant :

— Tu as dû lire une revue à ce sujet. Moi aussi, mais je n'y crois guère. En fait, nous sommes de véritables épaves, que nous le voulions ou non. Puisque je ne coûte rien à la société, pourquoi m'en vouloir ?

Alors Julie commença de s'agiter. Depuis quelques instants, elle pétrissait une boule de pain entre ses doigts déliés. Elle battit des paupières à plusieurs reprises, ne put se contenir :

— En somme, tu profites du remords de papa ?

Une grosse pierre tout de même, et qui fit un gros remous, n'en finissant pas de projeter des ondes de silence. Daniel lui-même paraissait ennuyé. Clotilde étreignit avec force les roues de son fauteuil, sur le point de s'enfuir. Et une nouvelle fois admettre l'équivoque. Elle posa ses mains bien à plat sur la table, les regarda jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement immobiles.

— Nous étions mariés pour le meilleur et pour le pire, dit-elle. Lui a eu la chance de s'en tirer. Moi non.

— Le contraire eût été peut-être pire.

— Le crois-tu vraiment ? demanda-t-elle, la gorge serrée...

Julie se tourna vers Daniel qui restait silencieux.

— Tu veux certainement parler de la situation générale de la famille ? Dans le fond, pour vous, rien n'a changé puisque votre père continue à gagner de l'argent. S'il fallait une victime, une sorte d'expiation à notre bonheur familial, autant que ce soit moi ?

— Était-ce un bonheur ? fit Julie, incisive. Nous, dispersés dans des institutions de luxe et toi galopant à la suite d'un mari actif, un tantinet play-boy et peu enclin à une vie pantouflarde. Bien sûr, rien n'a changé pour nous mais, depuis que nous sommes nés, il y a eu les nurses, puis dès que nous en avons eu l'âge, les collègues suisses, allemands, anglais. Nous ignorons tout des uns et des autres. Nous sommes des étrangers. Tu as essayé de nous réunir pour un été. Quelles sont tes intentions ? Reconstituer une unité autour de toi ?

On les habitua à la lucidité, à la liberté totale d'expression. On ne voulait plus qu'ils se sentent frustrés, refoulés et ils se révélaient des maîtres dans l'art d'inciser et de faire mal. Elle se sentait en état d'infériorité devant ce cynisme tranquille.

— Vous n'êtes pas heureux ici ? balbutia-t-elle.

— Ce n'est pas tout à fait la question, répliqua Julie. À la fin des vacances chacun retournera dans son collège et toi dans ta clinique.

Que restera-t-il de tout ça ?

— Vous voulez partir ?

— Tu te trompes. Nous nous plaisons ici. Mais comme cela finira dans quelques semaines, plus tôt pour moi que pour les autres... La rentrée en Angleterre est différente...

— Je ne comprends pas. Daniel succéda à sa sœur :

— Nous voudrions rester ici tout le temps.

— Mais... vos études ?

— Aix est à deux pas et les deux garçons peuvent également faire le voyage... Nous pourrions acheter une voiture... Dans trois mois, je passe mon permis...

— Mais j'ai besoin de soins constants, s'affola-t-elle. Pour trois mois j'ai pu me mettre en congé de traitement si je peux dire, mais il faudra que je recommence... Ma rééducation, les piqûres... Enfin je ne veux pas entrer dans le détail.

— Tu vois, dit Julie en se levant, c'est bien ce que nous pensions.

Clotilde cria avant que la jeune fille n'atteigne la porte :

— Mais que pensiez-vous donc ?

— Que tu as fait une sorte de caprice, répliqua durement Daniel, pour nous arracher à papa ces vacances, pour te donner l'illusion d'un bonheur égoïste.

— Mais non, c'est faux... Vous êtes mes enfants... J'ai voulu...

Ils n'étaient plus dans la salle et rien ne servait de crier ainsi. Elle se tut, regarda autour d'elle avec désespoir. Et le couvert qui n'était pas levé. Des larmes dans les yeux, elle commença de faire la navette avec la cuisine, transportant le plateau sur ses genoux. Ils en profitaient pour se défilér, les sales gosses ! Ils la détestaient, préféraient leur père. Surtout parce qu'il dispensait son argent avec largesse. Sans cœur, cupides, dépravés. Oui, dépravés. Elle exploitait le remords de son mari ? Jamais on ne lui avait jeté une telle insulte à la face. Dès demain, elle écrirait à la clinique pour annoncer son retour, à Adrien également pour qu'il se charge des gosses. On fermerait la Musardièr définitivement. Bien sûr qu'ils s'y plaisaient. Personne pour les surveiller, les contraindre, la liberté totale, une ouverture inespérée sur des domaines interdits. Oh ! elle n'était pas dupe. Une fille parlant ainsi à sa mère était capable de tout, même du pire. Et dans cette sale ambiance les deux petits ne connaissaient aucune retenue. Jérôme, par exemple... Jérôme qui tournait autour de Valérie et qui, au lieu de recevoir une paire de taloches, subjuguait cette fille solide. Non, elle ne pouvait continuer ainsi.

Une fois dans sa chambre, elle rédigea une lettre rageuse à son mari. Elle lui donnait quatre jours pour venir à la Musardièr récupérer les enfants. Sinon elle ne garantissait rien. Elle souligna cette dernière phrase. Puis une autre lettre à la clinique. Qu'ils

préparent sa chambre, qu'ils lui envoient l'ambulance et une convoyeuse pour telle date.

Elle dut la recommencer à plusieurs reprises cette dernière lettre, à cause de son écriture illisible, des ratures et des taches. Enfin, épuisée, elle se traîna de son fauteuil à son lit, laissa couler sa fatigue nerveuse comme un trop-plein de venin.

Lorsqu'elle se réveilla à l'aube, sa surprise d'avoir dormi aussi profondément la gêna. La sérénité de la maison également. Comment les vieux murs pouvaient-ils accepter leur présence sans se rebeller ? Elle aurait souhaité que la bâtisse se montrât hostile, inconfortable, lugubre.

Et puis elle se souvint. Ils se plaisaient à la Musardièrre. Ils auraient voulu y vivre tout le temps. En sa compagnie. La seule phrase qui aurait dû effacer tout le reste. Elle avait répondu égoïstement, paniquée à l'idée de ne pas retourner dans sa clinique, de redevenir en quelque sorte une femme presque normale, une mère qui attendrait le retour de ses enfants, qui devrait prendre des décisions, endosser des responsabilités, bref le carcan moderne qu'elle n'avait jamais connu. Adrien, jadis, la déchargeait de bien des soucis et, depuis son accident, elle vivait dans sa clinique comme un fœtus dans le sein de sa mère. On l'entourait de prévenances, les pulsions du monde extérieur ne lui parvenaient qu'atténuées, on la dorlotait.

— Mais je suis une infirme, moi, gémit-elle à mi-voix en roulant vers la salle de bains.

Ils n'avaient pas voulu l'écouter lorsqu'elle avait parlé des soins que nécessitait son état, de sa rééducation. Bien sûr, les résultats étaient pratiquement nuls désormais depuis qu'on l'avait aidée à maîtriser ses sphincters, à se rendre seule aux toilettes et à passer sans aide du fauteuil au lit.

Dans la cuisine, elle resta songeuse jusqu'à l'arrivée de Valérie, accumulant des raisons, bonnes ou mauvaises, pour ne pas accepter la proposition des deux aînés. Mais il aurait fallu trancher dans le vif, expédier les lettres écrites la veille. Lorsque la femme de ménage repartit le soir, elle « oublia » de les lui confier, les déchira en menus morceaux par la suite.

Les vacances continuèrent. On arrivait fin juillet dans une apothéose de chaleur. La Musardièrre, réchauffée jusqu'à la moelle, après des années de fermeture, n'était plus un havre de fraîcheur et Clotilde, traquée par les éléments et par ses enfants, perdait ses forces en fausses luttes.

— Il faudrait une piscine, répétait souvent Jérôme. On en fait de démontables.

Un matin, elle avait reçu des prospectus venant d'Aix sur ce genre de bassin.

— C'est moi qui leur ai écrit, répondit Jérôme à son étonnement.

— Mais tu as vu les prix ? Ajoute un épurateur d'eau et bien d'autres choses. Cela représente beaucoup d'argent.

— Demande à papa. Il ne paie pas ta clinique, en ce moment.

Lui aussi. Décidément, cet argent que coûtait son hospitalisation les tracassait tous, et elle finissait par en avoir honte également. Adrien lui avait envoyé un chèque pour ces vacances. Un gros chèque mais qui ne représentait pas les trois mois qu'elle aurait passés à Neuilly.

— C'est pourquoi il a loué un si grand voilier, insinua Jérôme, toujours dépité d'être privé de ses vacances nautiques.

Mais lorsque Clotilde reçut un chèque quelques jours plus tard, elle se fâcha contre Jérôme.

— Tu as écrit à ton père à mon insu ?

— Pour lui dire qu'on avait envie d'une piscine, qu'on crevait de chaleur à la Musardièrre, oui. Il a répondu ? C'est qu'il pouvait le faire, non ?

Tout alla très vite et, dans les premiers jours du mois d'août, une équipe spéciale vint installer le bassin au milieu des grandes herbes. En une matinée tout était en place et le remplissage commença. Soixante mille litres d'eau. Il devait durer jusqu'à une heure avancée de la nuit et les enfants veillèrent pour surveiller l'opération. Depuis sa chambre, elle les entendait parler et rire. Vers minuit, ils poussèrent de tels cris de joie qu'elle comprit qu'ils n'avaient pu résister au plaisir d'un bain nocturne. Soucieuse, elle se demanda s'ils portaient leur maillot.

Dès lors elle les envia follement. À la clinique, elle nageait au moins une heure chaque jour dans la piscine chauffée de l'établissement. C'était excellent pour sa rééducation et elle avait toujours aimé l'eau. Depuis son fauteuil elle les voyait plonger dans de grandes éclaboussures, les entendait crier comme des fous. Le rire perlé de Julie n'avait jamais été aussi fréquent. Elle avait emporté son maillot et un soir elle l'enfila, alla s'examiner devant un grand miroir, se hâta de tourner le dos à cet affligeant spectacle. Non, elle ne pouvait pas leur imposer sa présence, gâcher leur bonheur. Jamais ils ne songèrent à l'inviter, n'ayant même pas l'idée qu'elle pouvait encore savoir nager sans l'aide de ses jambes.

Un soir vers 10 heures, elle sortit de la maison. La nuit était encore plus chaude que la journée. Son fauteuil manœuvré doucement consentit à ne pas couiner. Dans les hautes herbes, elle craignit d'être immobilisée mais atteignit enfin le bassin, se colla contre l'échelle double qui permettait d'atteindre le haut du bassin situé à un mètre vingt au-dessus du sol. S'asseyant sur la marche de niveau avec son fauteuil, elle se hissa à la force des bras. Tout en haut elle dut

manœuvrer longuement pour présenter ses jambes au-dessus de l'eau et redescendre les marches immergées. Enfin elle put lâcher prise et se mit à nager dans l'eau délicieusement fraîche. Elle y resta près d'une demi-heure, ne pouvant se résoudre à quitter l'endroit. Remonter fut une épreuve pénible pour ses bras fatigués. Elle dut attendre tout en haut d'avoir repris son souffle pour retourner à son fauteuil.

Ravie de cette escapade, elle dormit profondément et se réveilla plus tard que d'habitude. Mais la vue de Jérôme déjà levé et fouinant dans les hautes herbes gâcha son entrain. Le jeune garçon paraissait examiner quelque chose et, lorsqu'il se redressa, il regarda en direction de sa chambre d'un air perplexe.

Il la rejoignit plus tard dans la cuisine où elle lui prépara son chocolat.

— Tu es allée près du bassin, cette nuit ?

— Je ne pouvais pas dormir. Je suis allée là-bas, en effet. Pourquoi ?

— J'ai vu les traces de tes roues. Tu t'es baignée ?

Elle ne répondit pas. Dans la journée, elle eut l'impression qu'ils la regardaient tous étrangement. Après tout pourquoi ne pas leur dire qu'elle avait nagé tout seule durant une demi-heure ?

Alors qu'elle s'était promis de ne pas y retourner le soir-même, la journée torride, les ébats des enfants renouvelèrent une envie insoutenable de se plonger une fois encore dans cette eau. La nuit donnait à ce désir une complicité mystérieuse. Nul ne pouvait la voir et elle-même ignorait le poids mort de ses jambes lorsqu'elle nageait, avait l'impression d'être tout à fait normale.

Sans en avoir l'air, elle avança l'heure du dîner, pressa un tantinet le service, se retira avec un quart d'heure d'avance sur l'horaire habituel.

Un peu avant 10 heures, elle roulait avec infiniment de précautions dans les hautes herbes. La nuit était assez claire bien que sans lune. Levant la tête, elle aperçut des milliers d'étoiles et leur sourit comme à des amies.

Ce fut en haut des marches qu'elle eut conscience d'être observée. Pour un infirme, cette sensation se développait dès les premiers temps de l'incapacité et prenait vite une acuité extraordinaire. Elle regarda en direction de la maison. Tous les volets des chambres du premier étage étaient ouverts. Bien sûr, la nuit chaude expliquait ce besoin d'air mais à chaque fenêtre apparaissait une tête. En rang d'oignons. Elle faillit hurler de dépit, pensa descendre jusqu'à son fauteuil et disparaître.

Pourtant elle s'entêta avec ses jambes mortes, transpirant comme un travailleur de force pour leur faire décrire un demi-cercle malgré les mains courantes de l'échelle. Puis elle descendit de l'autre côté, à

la force des bras, retombant lourdement sur ses fesses. Lorsqu'elle se lança dans l'eau moirée, elle eut la certitude qu'ils avaient tous poussé une exclamation sourde. Voulant les ignorer, elle nagea jusqu'à la limite de ses forces et, lorsqu'elle se raccrocha à l'échelle le souffle court, elle se demanda comment elle ferait pour rejoindre son fauteuil.

Ils durent voir apparaître ses mains et rien que ses mains durant de longues minutes. Elle n'arrivait pas à se hisser sur la première marche, glissait lourdement. Ses jambes mortes touchaient le fond mou du bassin et répercutaient dans tout son corps des douleurs intolérables. Un instant, elle crut qu'elle allait finir par se noyer misérablement sous les yeux de ses enfants. Puis, dans un dernier effort, elle put s'asseoir sur la planche à fleur d'eau, souffler, se hisser vingt centimètres plus haut. Jusqu'à ce qu'elle atteigne la plate-forme plus large où elle prit le temps de se reposer.

Pas une seule fois elle ne regarda en direction du premier étage de la maison, ignore s'ils étaient encore là tous les quatre ou bien s'ils avaient cessé de l'observer. Sans hâte elle rejoignit son fauteuil, s'enroula dans un linge de bain car elle avait froid, roula vers sa chambre.

Allongée sur son lit, elle tritura cette obsession avec un peu de dégoût. Était-ce pour ne pas l'humilier qu'ils s'étaient abstenus de lui porter secours lorsqu'elle n'arrivait pas à remonter l'échelle ? Ou bien par pure indifférence, voire curiosité malsaine ? Elle n'arrivait pas à comprendre leur réserve. Réserve ? Voire, ils ne s'étaient pas tellement cachés pour la guetter. Ils devaient la juger sévèrement. Après tout, la piscine ne lui appartenait pas. Adrien, leur père, avait envoyé l'argent pour l'acquérir et ils devaient la considérer comme leur bien propre.

Désormais, c'était le centre de leur activité. Du matin au soir ils ne s'éloignaient guère du bassin que pour les repas, et encore parfois ils organisaient des repas froids pour ne pas se changer. Ces jours-là, Clotilde mangeait dans la cuisine avec Valérie. Et les hautes herbes les dissimulaient soigneusement. Elle ne pouvait même pas distinguer s'ils portaient ou non leurs maillots. Cette incertitude la rongait. Il n'y avait que depuis l'étage qu'on pouvait voir et il lui semblait que Valérie traînait plus longtemps qu'auparavant pour faire les chambres.

— Il faudrait qu'ils fassent tous leur lit, dit-elle un jour. Que leur apprend-on dans ces collèges ?

— Mlle Julie fait le sien. M. Daniel aussi mais en l'escamotant.

— Inutile de perdre tout votre temps dans leur chambre. Cinq minutes après, c'est à refaire. Mais la jeune femme ne se troublait pas.

— Je passe la serpillière tous les jours. Ça re-fraîchit, madame. Et puis avec toute cette poussière...

Elle se promet de faire installer un ascenseur si un jour elle devait habiter continuellement la Musardière. Cet étage interdit la rendait

folle.

Durant plusieurs nuits, elle n'osa plus aller se baigner. Puis un soir la tentation fut plus forte et elle roula son fauteuil jusqu'au bassin. Soudain ses roues lui parurent humides. Il faisait trop chaud pour que la rosée se dépose sur les herbes et surtout il était trop tôt. Elle continua mais bientôt patina sur place. En hâte elle se dégagea, redoutant de s'embourber, s'immobilisa dans un endroit sec. Un bruit écœurant de vidange lui parvint. Quelqu'un avait libéré la bonde et la piscine se vidait. Les installateurs avaient tracé une sorte de rigole jusqu'à un fossé d'écoulement, mais le trop-plein se déversait dans les hautes herbes.

Figée dans une stupeur douloureuse, elle resta ainsi plus d'une heure, sans même se demander qui avait pu ouvrir la bonde. Il faudrait une bonne partie de la journée du lendemain pour remplir à nouveau le bassin.

Elle pensa que ses enfants chercheraient le coupable, mais fut déçue par leur première réaction avant d'envisager une autre hypothèse. Son lève-tôt de Jérôme vint déjeuner comme si de rien n'était.

— Tu as vu le bassin ?

— On a dû déplacer la bonde sans y faire attention. J'ai commencé le remplissage.

Ils attendirent patiemment que le niveau remonte, tandis que la prairie séchait sous le soleil brûlant. Pas une protestation, pas l'ombre d'une dispute. Alors ? Étaient-ils tous d'accord pour la priver de son plaisir nocturne ? Mais pourquoi précisément cette nuit-là, alors qu'elle s'était abstenue plusieurs soirs ? Elle chercha, crut trouver. Son maillot de bain qu'elle avait lavé était resté durant ce laps de temps sur l'étendage et elle ne l'avait fait décrocher que la veille par Valérie. L'un des quatre l'avait surprise et compris qu'elle prendrait son bain nocturne.

— Curieux, attaqua-t-elle au déjeuner, que cette bonde ait sauté aussi facilement.

— On s'amuse souvent à la soulever, dit Jérôme, la fixant de ses yeux effrontés. Ça fait un tourbillon terrible. Peut-être que nous l'avons mal remise hier.

— Certainement, dit Julie. Nous n'avions aucun intérêt à te faire dépenser soixante mètres cubes d'eau.

Clotilde sourit :

— Ça représente quand même deux journées de manœuvre. Il y a bien des gens qu'une telle perte chagrinerait.

Pour une fois, Daniel rougit légèrement, ne semblant pas apprécier qu'elle lui retourne ce genre d'argument. Clotilde n'eut même pas envie de triompher, stupéfaite d'en être à ce stade envenimé dans

leurs relations.

— Enfin j'espère que je pourrai prendre mon bain ce soir.

Julie la regarda :

— Pourquoi attends-tu le soir ?

— Pour vous éviter un pénible spectacle. Et puis j'aime bien avoir la piscine pour moi toute seule.

— Dans le fond, dit Jérôme, tu ne regrettes pas mon initiative. Pourtant tu n'étais pas contente.

Elle ne répondit pas. Trop lasse pour entamer une polémique avec un gamin. Jérôme la traitait comme une vieille personne n'ayant plus toute sa tête, et elle ne voulait pas entrer dans son jeu. Dès le milieu de l'après-midi, les ébats et les rires reprirent dans le bassin à nouveau rempli.

— Vous n'avez pas envie de vous baigner, Valérie ?

Surprise, la jeune femme regarda Clotilde en se demandant si elle ne se moquait pas d'elle, ne paraissant pas remarquer ce que la question avait de féroce. Pourquoi pas elle aussi ? Puisqu'ils paraissaient tous s'entendre sur son dos.

— Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, madame.

— Vous pouvez prendre une heure, vous savez.

Valérie secoua la tête, avoua qu'elle n'oserait pas se mettre en maillot de bain.

— Tiens, pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Elle paraissait embarrassée et Clotilde resta songeuse, revint un peu plus tard à l'attaque.

— Vous êtes bien faite. Vous n'avez pas à avoir honte de votre corps...

— Merci, madame. Mais Mlle Julie est si belle. Et puis...

— Et puis ?

Valérie détourna la tête, puis s'enfonça dans le coin le plus obscur de la cuisine.

— Ils se baignent tout nus, madame. J'ai rien contre mais je ne pourrai jamais en faire autant.

— Comment le savez-vous ?

— On les voit bien depuis les fenêtres du haut.

Un matin, elle guetta l'arrivée de Valérie avec une impatience inhabituelle. Lorsqu'elle aperçut la jeune femme dans l'allée, elle fit rouler son fauteuil vers elle, et Valérie mit pied à terre.

— Vous n'avez pas rencontré Jérôme ?

— Non, madame, pas aujourd'hui.

Parfois elle ramenait le jeune garçon sur son porte-bagages et son fils paraissait friand d'être ainsi véhiculé, les bras autour de la taille de la fille, la joue collée contre son dos tiède. Valérie avait rougi, croyant à une allusion pleine de reproche.

— Il n'est pas venu déjeuner et puis cette nuit j'ai cru entendre quelqu'un sortir, bien avant l'aube. Il est matinal mais pas à ce point. Voulez-vous monter voir s'il est dans sa chambre.

— Bien, madame.

Malgré son inquiétude, Clotilde nota qu'elle acceptait assez volontiers de monter à l'étage. Elle guetta au fond de l'escalier, fixant d'un regard hostile les marches. Depuis là, elle put découvrir que Valérie portait des dessous noirs.

— Madame, le lit n'est pas défait... Il ne s'est pas couché.

Elle l'avait entendu vers 3 heures, n'avait pas eu le courage de sortir de son demi-sommeil pour entreprendre l'acrobatie habituelle que représentait l'installation dans son fauteuil.

— Il a dû projeter quelque chose qui l'aura entraîné très loin. Cet enfant devient impossible.

Elle eut l'impression que Valérie la désapprouvait et elle la suivit dans la cuisine.

— Bientôt, ce sera un voyou complet, insista-t-elle intentionnellement.

— Oh ! madame, il n'est pas si mauvais que vous le dites. Moi, je le trouve très gentil.

Clotilde ricana les yeux baissés, pour bien laisser entendre qu'elle n'était pas dupe de l'amitié amoureuse qui s'était créée entre eux. Mais elle n'osait clamer ce qu'elle pensait exactement, redoutait dans le fond de mal interpréter les faits, de se faire prendre pour une demi-folle acariâtre.

Les deux aînés descendirent ensemble. Julie effleura son front d'un baiser rapide. Daniel ne sacrifiait même plus à ce rituel. Ils

déjeunèrent face à face en se chipant leurs toasts, en échangeant de petits rires, de douces injures. Clotilde alla dans le couloir, revint tout de suite après.

— Serge dort encore ?

Personne ne lui répondit. Elle repartit pour appeler son dernier depuis le pied de l'escalier. À plusieurs reprises, et comme il ne répondait pas, elle revint alerter Valérie.

— Voulez-vous monter dans sa chambre ?

— Inutile, dit Daniel, la bouche pleine. Ils sont partis.

Jérôme avait donc réussi à faire lever ce paresseux de Serge pour courir la campagne. Daniel la regardait d'une drôle de façon et Julie jouait mal les indifférentes.

— Je crois que tu ne comprends pas bien, maman, dit le garçon. Ils sont partis ensemble pour plusieurs jours. Une escapade si tu préfères.

— Une fugue ! s'exclama-t-elle.

— À ton point de vue peut-être. Jérôme voulait voir la mer. Ils reviendront avant la fin de la semaine.

— Entre deux gendarmes, oui, cria-t-elle. Et tu savais ça ? Et tu ne m'en as rien dit.

— Nous savions ça, ajouta calmement Julie.

Clotilde se tourna vers Valérie, occupée à son évier, attendant une réponse similaire mais elle resta muette.

— Vers où sont-ils allés ?

— Toulon, je crois, fit nonchalamment Daniel. Ils feront certainement du stop. Jérôme est un champion de ce truc-là. La preuve lorsqu'il est revenu de son collègue suisse.

— Ils n'iront pas loin.

— Je n'en dirais pas autant, répondit le garçon.

— Et avec quel argent ?

— Nous leur en avons prêté, déclara tranquillement Julie. Ces deux pauvres gosses se sentent un peu frustrés par ces vacances et il faut reconnaître que leurs collègues ne sont pas des plus drôles. Ne t'étonne pas de ce besoin de fugue.

— Valérie ?

La jeune femme prit un torchon pour essuyer ses mains, se retourna seulement après.

— Je vais vous demander de repartir au village pour prévenir la gendarmerie.

— Vous croyez, madame ?

— Comment, si je crois ? Je ne vais pas attendre qu'on me les ramène. Qu'on me demande des explications. Dépêchez-vous, Valérie ! Pas une minute à perdre !

Mais Daniel l'arrêta au passage :

— Non, Valérie. Il vaut mieux que vous n'y alliez pas.

— Daniel... Ici, c'est moi qui emploie Valérie.

— Et je ne te conteste pas ta qualité d'employeur, de maîtresse ou de patronne. Mais tu devrais réfléchir avant de t'emballer ainsi. Si tu préviens les gendarmes, tu reconnais toi-même que tu n'es pas en état de t'occuper de nous, de nous surveiller. Tu sais, de nos jours, on fait attention à ces choses-là. Tu as beau habiter la Musardière, être Mme Saint-Rémy, il y aura quand même une enquête. Le parquet sera informé et papa certainement prévenu. Tu crois qu'il sera content de tout ce tapage ?

— Ce sera la même chose si on me les ramène.

— Justement. Il y a quelque chance pour qu'ils ne se fassent pas remarquer. Jérôme est un petit malin et, une fois sur la Côte, ils se fondront dans la masse des touristes.

Valérie attendait immobile, mais Clotilde la soupçonnait de se ranger à l'avis de Daniel.

— C'est insensé, dit-elle. Pourquoi leur avez-vous laissé faire ça ?

— Nous n'avons pas charge d'eux, répondit Julie, et nous sommes pour la liberté totale. Plus tôt on se dégage de l'influence familiale, plus vite on échappe à des contraintes qui vous suivent ensuite toute votre vie, et vous empêchent de vous épanouir. Si jamais j'ai des enfants, ils feront ce qu'ils voudront.

— Tu es folle, dit Clotilde, les dents serrées. Tu ne sais même pas ce que tu dis.

— Mais je sais ce que je fais et je me prépare une vie beaucoup plus indépendante que la tienne. Depuis toujours tu es liée à l'argent. Celui de tes parents, celui de ton mari avant et après ton accident. Tu avais pourtant un beau prétexte pour lui échapper, pour te lancer dans une expérience difficile mais passionnante. Mais comme depuis toujours tu as choisi le confort...

Là-dessus ils sortirent.

— Vous avez entendu, Valérie ?

— Oui, madame... Maintenant, les jeunes... On ne peut quand même pas leur en vouloir.

— Vous aussi.

Elle fila sous son saule bourdonnant d'abeilles surmenées. De toute la journée, elle ne cessa de surveiller le portail, caressant une image qu'elle croyait prémonitoire. Les deux gosses entre deux gendarmes.

La journée s'écoula ainsi, tandis que les deux aînés ne quittaient la piscine que pour s'abriter derrière sa masse circulaire. Valérie, son travail terminé, apparut, son vélomoteur à la main.

— Madame n'a besoin de rien ?

Clotilde la regardait en silence. Il était encore temps de prévenir la police. Et puis soudain, elle douta de la jeune femme.

— Non, merci. À demain.

Toute une nuit à débiter en heures, en minutes, en secondes. De ses immobilités forcées, elle avait conservé l'habitude de compter sur un rythme régulier, et en général elle approchait ou dépassait la minute d'un ou deux chiffres mais guère plus. Un bon moyen pour s'endormir également, mais vers minuit elle céda à la tentation de ses somnifères dont elle avait emporté un stock, sur les conseils de ses médecins qui craignaient que le changement d'air ne la perturbe. Elle coula dans un sommeil sirupeux dont elle ne sortit que très tard, alors que la maison vibrait dans une chaleur proche de midi. Un peu hébétée, elle glissa vers son fauteuil, passa rapidement à la salle de bains avant de retrouver Valérie prête à servir le repas.

— Madame a bien dormi ? J'ai frappé mais comme madame ne répondait pas je me suis permis d'aller regarder par les persiennes... J'étais inquiète...

— Les enfants ? balbutia Clotilde.

— À la piscine, madame.

Non, elle aurait voulu savoir si eux aussi étaient inquiets, mais apparemment, ils s'étaient peu souciés de son absence.

— Un peu de café, madame ?

— Juste une tasse avant de passer à table. Vous... Les deux petits ne sont pas revenus ?

— Non, madame.

Gênée, Valérie ! Visiblement gênée. Cette histoire devait la préoccuper aussi.

— Au village... Vous avez peut-être appris quelque chose ?

— Si madame pense que j'ai parlé, qu'elle se rassure. Je n'ai rien dit. Mais j'ai essayé de savoir si on ne les avait pas vus. Ils n'ont pas dû le traverser.

Un repas rapide qui désespéra par sa lenteur, résidu inévitable des barbituriques absorbés dans la nuit. Elle se retrouva seule dans la grande salle, lourde d'une nourriture avalée trop vite, but deux tasses de café pour lutter contre sa torpeur, y céda dans l'ombre de la pièce, ne redevint elle-même que lorsque Valérie vint lui annoncer qu'elle rentrait chez elle.

— Valérie... Que feriez-vous à ma place ?

— Je ne sais pas, madame... Mais vous ne devriez pas vous tracasser. Ce sont des enfantillages. Ils reviendront bientôt. Certainement demain. Oui, demain.

Clotilde fronça les sourcils :

— Savez-vous quelque chose ?

Puis elle crut comprendre.

— Ils ont écrit ?

— Non, madame. Le facteur n'est même pas passé aujourd'hui. Mais ils ne peuvent pas rester longtemps dehors.

— Heureusement les nuits sont chaudes...

Mais au bord de mer... Où peuvent-ils coucher ?

— Bonsoir, madame, à demain.

Clotilde roula son fauteuil au-dehors, suivit l'allée mais n'atteignit pas le portail. Mal entretenu, il était resté ouvert depuis son arrivée, car trop difficile à manœuvrer. Les premiers temps, Valérie s'escrimait pour le refermer en partant le soir, mais elle lui avait dit de ne plus le faire. Il aurait fallu redresser les piliers, nettoyer et huiler les gonds. Toute la propriété aurait eu besoin d'être reprise en main. À son arrivée, elle avait fait dégager le chemin, couper quelques ronces, mais il restait beaucoup à faire, notamment derrière la maison où les broussailles avaient conquis un territoire immense, noyant définitivement les ruines d'une ancienne bergerie où autrefois on pouvait mettre les voitures à l'abri. Jérôme et Serge se faufilaient par des passages étroits jusqu'à cette construction, mais elle n'aurait pu l'atteindre. Il y avait aussi le chauffage central qui n'avait pas été vérifié. Si jamais on devait habiter la Musardièrre l'hiver, serait-il possible de chauffer toutes les pièces ?

Elle haussa les épaules. Pourquoi se soucier de ces détails ? Dans un mois les vacances tireraient à leur fin. Julie partirait la première puis les autres, et elle enfin qui rejoindrait sa clinique de Neuilly, ses compagnes d'infortune, le cocon douillet et prophylactique se refermerait sur elle, l'isolant du monde, des enfants et des moindres soucis. Mais depuis les jugements sans appel des deux aînés, elle n'éprouvait plus la même sérénité pour cette vie tranquille, monotone. Malgré leur brutalité, ils avaient peut-être raison. Elle avait tort de s'enfermer dans un milieu particulier fait de misères physiques, de discussions pseudo-médicales des malades entre elles, de l'enjouement factice du personnel dopé par des salaires élevés. Rien à voir avec la vie, la vraie, en effet. La preuve ? Elle s'offusquait d'un rien. Elle qui pouvait voir dans son établissement les nudités les plus affligeantes, des déformations physiques insoutenables, se choquait du goût très normal de ses enfants pour le naturisme. Quelle hypocrisie !... Peut-être même quelle jalousie... De même pour la sensualité montante de ses enfants. Que pouvait-elle y comprendre, elle qui vivait depuis quatre ans dans un milieu où l'on gommait ce genre de regrets à coup de drogues, transformant chaque malade en être asexué, du moins en apparence, car au niveau du cerveau les sensations restaient intactes ?

Incapable de comprendre ces jeunes, leur soif de vie et d'amour, leur besoin de liberté. Dès le début, elle leur était apparue comme une survivante, au propre et au figuré, d'un système d'éducation révolu, une sorte de censeur aux mœurs, contre lequel il fallait lutter sournoisement, ainsi qu'ils le faisaient dans leurs institutions qu'Adrien avait justement choisies de style classique. Lui aussi les

comprenait mal, mais ils ne paraissaient pas lui en vouloir. En quelques jours de vacances échevelées, il savait les ramener à lui, se faire passer pour un père compréhensif et libéral, quitte à leur imposer près de dix mois un corset éducatif assez rigoureux.

— Ce n'est pas juste, murmurait-elle tout en revenant vers la maison. Ils m'accablent de tous les péchés. D'ailleurs, c'est facile pour eux. Un infirme ne peut être qu'un ensemble confus d'envies insatisfaites, de sadisme refoulé et d'incompréhension. Et je n'ai rien fait pour leur donner le change.

Au repas du soir, elle tenta une timide approche, essayant de cet humour dont on la disait pétrie autrefois.

— J'espère qu'ils n'en sont pas réduits à dévorer des racines et à coucher dans les arbres, fit-elle au sujet des deux fugitifs.

Ils se 'regardèrent interloqués, prenant peut-être cette réflexion pour un jet de satisfaction venimeuse.

— Peut-être qu'ils nous ramèneront des cadeaux. Un beau coquillage servant de salière et dans lequel on peut surprendre le clapotis des vagues.

Mais elle se heurtait à leur indifférence. Elle remit le nez dans son assiette, se trouvant idiote. Elle n'avait plus cette insouciance qui jadis la rendait amusante. Tout cela sentait lourdement le fabriqué.

— Valérie prétend qu'ils rentreront demain, ajouta-t-elle plus tard. Nouvel échange de regards, amusés, semblait-il.

— Pourquoi pas ? consentit à dire Daniel.

Elle avait la certitude qu'ils savaient quelque chose mais le lui cachaient. Complicité avec les deux fugueurs, ou bien malin plaisir de la torturer ?

Cette nuit-là, elle se refusa à prendre des barbituriques, dormit par fractions, entendit du bruit vers 2 heures du matin. Les deux garnements rentraient-ils ? Le temps qu'elle s'installe dans son fauteuil et ils pourraient atteindre le domaine inviolable de leur chambre. Elle se rendormit, se réveilla à l'aube, en profita pour soigner une toilette qu'elle avait négligée ces derniers temps, avant que la hantise d'un café odorant ne l'attire dans la cuisine. Alors elle découvrit les menus signes, les traces imperceptibles pour tout autre mais qu'elle ne pouvait manquer de remarquer. Elle ouvrit le réfrigérateur, réfléchit. Quelqu'un s'était levé dans la nuit pour dérober un peu de viande froide, du fromage, du lait et des jus de fruits. Daniel ? Julie ? Peut-être les deux ensemble. Elle s'assombrit, les imaginant venant opérer leur raid dans le silence et l'obscurité, emportant leur butin dans la chambre de l'un d'eux. Pourquoi ces enfantillages, ce goût pour les actes clandestins ? Cette volonté forcenée de la duper, d'agir à son insu. Une sorte de provocation continuelle.

Cette découverte gâcha son petit déjeuner et elle ne trouva aucune

saveur au café qu'elle se confectionna. Valérie la surprit, songeuse dans la cuisine.

— Dites-moi, vous ne fermez jamais la fenêtre avant de partir ?

— Pas toujours, madame... Surtout depuis que les enfants sont ici...

— Oui, bien sûr.

Elle avait également découvert ça. Oui, il y avait des barreaux en fer qui empêchaient de pénétrer dans la maison. Un voleur aurait vainement tenté de se faufiler entre eux. À moins qu'il ne soit de petite taille ou très jeune. Cette pensée la poursuivait et, lorsque Valérie monta à l'étage, elle sortit de la maison, la contourna pour s'approcher de la fenêtre de l'extérieur. Elle vérifia la solidité des trois barreaux et celui du milieu lui resta entre les mains. On avait agrandi son logement supérieur. Un morceau de ciment ne tenait que par simple pression. Son regard pivota, fouilla les herbes, découvrit un morceau de papier de chocolat juste avant les broussailles. Elle roula encore quelques mètres, aperçut au travers d'un rideau ingénieusement fabriqué avec des ronces le goulet étroit, taillé avec des cisailles très certainement.

Dès lors elle crut comprendre à peu près tout et les deux aînés, en train de se dorer auprès de la piscine, ne purent la voir rouler sur le chemin conduisant au portail. Seule Valérie fut témoin de ce fait exceptionnel, Clotilde Saint-Rémy sortant de la propriété, et cela pour la première fois depuis que l'ambulance de la clinique parisienne l'avait déposée devant la vieille maison.

Clotilde tourna à gauche sur la petite route vicinale, longea les vieux murs bien dégradés par les plantes parasites. Elle se souvenait parfaitement des promenades qu'elle faisait autrefois tout autour de la Musardière. Si ses souvenirs étaient bons, elle devait trouver un chemin, à travers les pins clairsemés d'une grande propriété voisine à l'abandon. Mais ce qu'elle parcourait jadis en quelques instants sur ses jambes valides lui prit beaucoup de temps et d'effort. Les mains en feu, elle dut s'arrêter à plusieurs reprises. Le sol montait légèrement et ses roues patinaient sur les tapis d'aiguilles. Mais enfin elle atteignit une sorte d'esplanade, contourna un massif de broussailles et aperçut la bergerie qui leur servait de garage autrefois. De ce côté, l'accès était aisé. Le portail de bois de jadis n'excitait plus et elle s'engagea dans l'allée vers la construction rustique, ralentit son allure à cause de ce stupide couinement qui, bien qu'atténué depuis quelques jours, avait des sursauts de vigueur.

De loin, elle les entendit qui se chamaillaient parce qu'il ne restait plus rien à boire.

— Je t'ai entendu toute cette nuit. Tu n'as pas arrêté, protestait Jérôme.

— Oh ! ça va puisqu'on rentré ce soir.

— Ça, ce n'est pas sûr, dit Jérôme. On pourrait continuer pour voir ce qu'elle fera.

Lorsqu'elle était enfant, on lui interdisait de désigner les gens par il ou elle. Jamais comme aujourd'hui elle n'avait compris combien cette appellation marquait le dédain.

— Moi, je veux me baigner, dit Serge. La nuit ce n'est pas pareil. Ça manque de soleil. On aurait mieux fait d'aller jusqu'à la mer plutôt que de se planquer ici.

— C'était un essai. Pour voir ce qu'elle dirait. Et puis nous n'avons pas perdu notre temps. Cinquante francs chacun.

Serge continuait à grogner :

— Oui, une expérience pour Daniel et Julie, mais eux ils ne s'en font pas et continuent à jouer les amoureux dans le bassin.

Lentement elle recula, craignant que son fauteuil ne la trahisse. Lorsqu'elle fut suffisamment éloignée, elle accéléra le roulement, eut peur au moment où son siège accrut sa vitesse dans la légère pente conduisant à la route. Pour se ralentir elle brûla l'intérieur de ses mains. Les deux aînés ne se rendirent même pas compte de son retour. Seule Valérie qui la guettait s'arrangea pour arriver à la cuisine en même temps qu'elle.

Clotilde fit couler de l'eau sur ses écorchures, sans expliquer son curieux comportement. Elle se demandait même si Valérie n'était pas leur complice. Ils avaient bu et mangé durant ces trois jours de réclusion dans la vieille bergerie. Ils ne se ravitaillaient que la nuit en passant par la fenêtre après avoir descellé le barreau. Une disparition de nourriture aurait dû alerter la jeune femme. Or elle n'avait rien dit.

Lorsqu'ils apparurent l'un derrière l'autre au bout de l'allée, au début de l'après-midi, ils paraissaient intimidés. Depuis son saule pleureur, elle les vit approcher, leva à peine les yeux de son livre pour les regarder. Ils s'étaient immobilisés, à quelques mètres du fauteuil de leur mère.

— Vous avez l'air en bonne santé, constata-t-elle d'une voix neutre. Et pas tellement affamés.

Serge paraissait le plus ennuyé. Elle pensa qu'avec un peu plus de tendresse elle aurait pu le récupérer. Un sur quatre ? Elle n'avait jamais aimé les aumônes.

— Bon, je vous ai vus, vous pouvez déguerpir.

Quelques minutes plus tard, ils rejoignaient les deux autres auprès du bassin démontable. Un essai, avait dit Jérôme. Voulé par Daniel et Julie. Ou bien un joli coup monté pour éloigner ces deux jeunes importuns ?

— Eh bien ! Valérie, vous aviez raison. Ils sont bien revenus aujourd'hui. Vous avez un don de double vue, savez-vous ?

Fuite de Valérie pédalant désespérément pour faire démarrer son vélomoteur rétif.

Malgré tout, les deux fils prodigues avalèrent un dîner que Valérie avait particulièrement soigné, paraissant apprécier l'usage de la fourchette et de la serviette.

— Julie et moi allons partir quelques jours, déclara Daniel. À Saint-Tropez. Chez des copains.

Elle pouffa et ils la regardèrent, effarés. Parce qu'elle venait de trouver un autre nom pour la Musardière : la Passoire.

Une passoire qu'il fallait éviter de secouer trop fort, sinon tout le contenu finissait par s'échapper et il ne restait plus rien dans le fond. C'était ce qu'elle pensait, le lendemain, en les regardant partir tous les deux à travers le rideau du saule pleureur. Une seule valise que portait Daniel. Ils allaient à pied jusqu'à Saint-Antonin prendre le car pour Aix, continueraient en stop très certainement. Ils ne lui avaient rien confié. Juste cette petite phrase la veille au soir. Et elle n'était pas mécontente de les voir partir.

Les deux plus jeunes, complètement désorientés, se traînaient dans le jardin, l'air morne. Peut-être comprenaient-ils qu'ils avaient été roulés et que le test qu'ils avaient subi n'avait servi qu'à donner du cran aux deux grands.

Clotilde se lança tranquillement à leur poursuite. Oh ! ils s'appliquèrent à l'éviter une bonne partie de la journée. En quelques enjambées, ils s'éloignaient suffisamment pour être tranquilles, une simple branche morte, un caniveau représentant un obstacle infranchissable pour le fauteuil. Mais elle ne s'impatiait pas et elle remporta la première victoire lorsque Valérie vint planter le parasol non loin de la piscine. Un parasol assez décoloré mais encore efficace. Intrigués, ils revinrent vers le point d'eau, en même temps que Valérie qui apportait un grand panier de pique-nique.

Ce fut assez réussi comme première tentative de récupération. Les deux garçons se goinfrèrent, appréciaient de rester en maillot de bain et de manger sans prendre de précautions. Ils souhaitaient vivre comme des sauvages et elle avait mis plus d'un mois à le comprendre. Valérie, grisée par le vin rosé glacé, joua les petites folles mais refusa de se baigner avec les garçons.

— Je n'ai pas de maillot, protestait-elle.

Ils s'amuserent à lui jeter de l'eau et elle rangea les couverts, la robe humide.

— N'oubliez pas votre maillot demain, lui conseilla Clotilde lorsqu'elle rentra chez elle.

Le lendemain la jeune femme resta réservée mais Clotilde n'oublia pas de lui parler de son maillot.

— Oui, madame, je l'ai, mais vous croyez que je peux...

— Pourquoi pas ? Je vais mettre le mien également. Et je me

baigneraï avant le repas.

Lorsque son fauteuil apparut, Valérie barbotait déjà dans l'eau. Elle se crut obligée d'en sortir pour venir au-devant de Clotilde. Dans son deux-pièces réduit de couleur noire, elle éclatait de santé et de féminité.

— Continuez, Valérie. En pique-niquant nous réduisons le travail de moitié. Et puis ce qui ne sera pas fait restera.

Elle cachait ses jambes sous sa couverture habituelle mais le haut de son maillot une pièce dégageait ses bras, ses épaules et une partie de sa poitrine bien remplie par l'inactivité. Il lui fallut une demi-heure pour s'approcher de l'échelle. D'un geste presque rageur, elle rejeta la couverture, se hissa sur la première marche, continua jusque en haut. Ils faisaient semblant de continuer à jouer mais la surveillaient du coin de l'œil. Sa gymnastique compliquée pour faire passer ses jambes de l'autre côté fut assez longue, mais elle s'efforça de rester sereine.

Enfin elle fut dans l'eau. Deux brasses pour toucher l'autre bord, la piscine ne faisait que sept mètres cinquante de diamètre. Pour en profiter pleinement, il fallait nager en rond. Comme elle ne pouvait le faire indéfiniment, elle s'accrochait au rebord, les regardait s'amuser. Ils s'attaquaient à Valérie qui buvait de belles tasses en s'étrangeant de rire. Puis ils allèrent se faire sécher dans les herbes et elle put nager tranquillement avant de les rejoindre. Les cheveux humides, pendants, sentant l'eau comme eux, elle se sentait revivre. Elle dévora également, abusa également du rosé, sommeilla dans son fauteuil dans l'assoupissement général. Tout autour d'eux, les reliefs du repas envahis par les fourmis, les assiettes sales, les verres poisseux de vin ou de jus de fruit, la nappe chiffonnée, les boules des serviettes dans les herbes. Elle découvrait la vertu du désordre et son influence sur le comportement familial. Trop d'habitudes bourgeoises l'avaient empêchée d'accéder à ce bien-être un peu animal qui la faisait sourire dans sa torpeur.

Ainsi chaque jour la fête se renouvela, devint perpétuelle. Valérie apporta des guirlandes, des lanternes en papier qu'ils allumèrent la nuit venue. La jeune femme dormit cette nuit-là à la Musardièrre, dans une chambre du premier étage. Lorsqu'elle les entendit rire, chahuter dans un grand fracas de lits renversés et de meubles déplacés, elle eut bien un petit pincement au cœur, mais cela ne l'empêcha pas de dormir merveilleusement bien.

Confuse, Valérie se leva très tôt pour remettre de l'ordre. Clotilde feignit de ne pas se rendre compte du nouveau laisser-aller entre elle et les garçons. Il lui semblait que les mains de Jérôme auraient dû se trouver ailleurs parfois, mais en fait elle ne put jamais surprendre de gestes vraiment graveleux. En vain essayait-elle de comprendre cette fille. Jeune, bien sûr, peut-être mariée trop tôt à un homme sans

fantaisie et qui avait le tort de travailler loin de chez lui. Mais enfin, un gamin de treize ans... Donner un coup de frein alors que l'atmosphère de la Musardièrre devenait enfin respirable pour tous ? Elle s'y refusait. La fête se poursuivait tout autour du bassin et dans les pins d'alentour. Des parties de cache-cache suspectes où le pauvre Serge faisait des prodiges d'astuces pour découvrir les deux autres. Clotilde nageait dans l'eau tiède, enfonçant ses oreilles dans le silence liquide pour ne pas entendre les cris lointains, jusqu'à l'extrême fatigue. Mais lorsque Valérie reparaisait en maillot deux-pièces, époussetant les aiguilles collées à son corps pulpeux, suivie par un Jérôme au visage vibrant, elle détournait les yeux, s'éloignait parfois sous prétexte d'aller se mettre à l'ombre.

Elle n'était pas douée pour l'éducation de ses enfants, l'avait toujours su même avant son accident. Ou elle faisait appel à de vieilles valeurs révolues, ou bien elle donnait le va-tout. Incapable d'une ligne suivie. Et puis en quelques années l'évolution s'était faite sans elle. Des forces jadis cachées avec soin, tapies à l'affût dans les consciences les plus troubles mais honnies par les honnêtes gens, fleurissaient maintenant avec une impudence tranquille et ne choquaient même pas une paysanne comme Valérie. Dans sa luxueuse clinique, lorsqu'elle entendait parler ses compagnes de « ces jeunes qui ne respectent rien », elle prenait machinalement leur défense, plus par esprit de contradiction que par conviction profonde. Et maintenant, en prise directe avec eux, elle réagissait mal.

La fête continuait tant bien que mal et, quand elle réalisa que les deux aînés avaient quitté la Musardièrre depuis près de huit jours, elle en resta consternée, comptant et recomptant mais le total était là. Pas une lettre !

Le soir, elle essaya d'en parler aux deux garçons. Ils se retrouvaient dans la salle tous les trois, Valérie étant rentrée chez elle sans enthousiasme. Depuis que tout avait changé, elle s'attardait volontiers à la Musardièrre et ne paraissait pas très impatiente de revoir son mari, le samedi.

— Savez-vous quand vont rentrer Daniel et Julie ?

Serge fit une moue d'ignorance et Jérôme haussa les épaules :

— Ce qu'on s'en fout, ils se marrent sans nous !

— Je suis quand même inquiète.

Ce mot les frappa. Ils la regardèrent comme s'ils craignaient de voir réapparaître l'autre femme, celle qui les surveillait tapie dans l'ombre verte du saule, celle qui veillait à ce qu'ils se tiennent bien à table et qui paraissait désapprouver tout ce qu'ils faisaient.

— Bah ! ils sont chez des amis.

— Que je ne connais pas.

— Ça vaut mieux, pouffa Jérôme. Ce sont des sortes de hippies qui

ont établi une communauté en Angleterre et qui vivent l'été sur la Côte, en chantant, en vendant des bijoux et des foulards.

— Mais alors c'est Julie qui les connaît ? Je croyais que c'était Daniel.

— Oui, c'est Julie. Elle les a rencontrés à Pâques.

— Mais je la croyais dans un centre d'équitation en Irlande.

Jérôme se pencha vers elle, la regardant dans les yeux :

— Ça reste entre nous ?

Elle hésita. Et puis la tentation d'être complice l'emporta sur la raison :

— D'accord.

— Elle a fait semblant mais elle a passé trois semaines chez ces hippies. Paraît que c'est formidable et Daniel en bavait d'envie.

Bêtement elle avait imaginé des jeunes gens de leur milieu, des parents désinvoltes, une immense villa avec piscine. Et c'était pour rejoindre ces êtres sales, asociaux, que ses deux enfants avaient quitté la Musardière.

La voyant consternée, ils échangèrent un regard rapide puis Jérôme crut bon de la rassurer :

— T'en fais pas, m'man. Ils reviendront. Je crois qu'ils en auront vite marre. Le blue-jean crasseux, c'est bien joli, mais Julie aime bien aussi les belles frusques. Elle les a toutes laissées dans l'armoire de sa chambre.

Clotilde sourit. Il avait raison et elle apprécia cette gentillesse bourrue.

— On ne va quand même pas se priver pour eux, ajouta-t-il, inquiet.

— Non. La fête continue. Demain on fera des brochettes sur un feu de bois auprès de la piscine.

Mais elle s'éveilla intriguée par un bruit insolite, la pluie qui tombait à verse d'un ciel uniformément sombre. On approchait du 15 août et le temps allait changer jusqu'à la fin du mois. Valérie arriva sous une sorte de grande cape en plastique transparent. Dans la salle, les deux garçons regardaient d'un air maussade la terre qui buvait goulûment.

— On sera bon pour vidanger la piscine. Jamais l'épurateur ne pourra tout avaler, maugréait Jérôme.

Clotilde tenta néanmoins de reconstituer la fête dans la maison. Sur son ordre, Valérie alluma du feu dans la grande cheminée provençale. Au début l'invasion de la fumée leur fit craindre que le conduit ne fût bouché mais d'un seul coup le tirage se fit.

— Certainement des nids d'oiseaux, madame, dit Valérie. Ils entassent des brins de paille chaque printemps.

— On va peut-être avoir des cailles rôties, plaisanta Jérôme.

Il n'avait aucune pitié pour les animaux ni pour la nature. Toute la propagande du moment glissait sur lui sans y laisser le moindre petit remords.

Ils firent cuire chacun sa brochette sur les braises, le visage en feu, tandis que la pluie tombait toujours sans la moindre défaillance. Jérôme alla chercher le tourne-disque, les quarante-cinq tours, mais l'ambiance n'était pas celle de la piscine, et bientôt Valérie s'éclipsa pour ranger sa cuisine. Clotilde regardait les flammes de loin, songeant aux soirées d'hiver, aux fins d'après-midi nostalgiques. Les gosses seraient à Aix, rentreraient peut-être chaque soir. Daniel avait parlé d'une voiture.

Elle sourit de son rêve éveillé avec indignation. Non, la Musardière serait fermée et elle ferait un bridge dans le salon de la clinique, avant le repas du soir.

Mais le feu attirait aussi les deux garçons. Ils s'allongèrent à plat ventre pour le regarder, d'abord à distance, puis l'alimentèrent en menu bois avant de déposer une bûche qui transforma la salle en étuve. Il fallut ouvrir les portes-fenêtres mais les flammes éclairaient joyeusement cette fin de jour triste.

— C'est quand même chouette, dit Serge. L'hiver on doit être bien...

— Il y a aussi des cheminées dans les chambres. Dans la mienne, toujours, dit Serge.

— Avec la télé dans ce coin, on pourrait se chauffer et regarder en même temps. Et puis l'hiver il y a des grives. On peut poser des pièges. Des lapins aussi.

Son instinct de chasseur le plongeait dans une griserie anticipée.

— M'man, il neige ici ?

— Certainement pas mais le vent est souvent froid.

— On va demander à Valérie.

Il neigeait quelquefois. Ils revinrent avec la bonne nouvelle mais la délaissèrent vite au profit du cheval que l'on pourrait installer dans la bergerie.

— Un cheval... Ce serait chouette aussi.

— Un poney c'est plus résistant. Jérôme fit la moue :

— Oui, mais pour aller dans les collines...

Petit à petit, sans même s'en douter, ils accumulaient des images tout autour de Clotilde qui les écoutait les yeux fermés. L'hiver était certainement plus favorable à la vie de famille. La salle pourrait facilement se transformer pour qu'elle soit accueillante à tous. Ses dimensions le permettaient. Une immense banquette qui pourrait faire angle dans le coin opposé à la cheminée. On pousserait la table pour dégager de la place. Des tapis moelleux. Plutôt des peaux de mouton un peu partout. Valérie qui arriverait dans le matin froid avec son

visage rouge et les nouvelles du pays.

— On irait faire du bois. Il y a tout ce qu'il faut dans la propriété, disait Jérôme qui avait du goût pour les travaux campagnards. Et puis on pourrait inviter des copains.

— Il y aurait une bagnole... Deux peut-être. Une Méhari, par exemple, pour suivre les pistes forestières.

— Et les champignons ? Paraît qu'on en trouve des tas d'après Valérie. On les fait sécher.

Clotilde voyait d'immenses chapelets de champignons rouges en train d'embaumer toute la maison.

— Moi, je ferais bien un petit jardin, dit Serge.

— Oh ! toi, fit Jérôme avec dédain, il te faut toujours un petit truc. Un petit bout de pain, un petit copain, un petit lopin... On achèterait un micro tracteur et on défricherait tout le coin. Mais il y a des trucs qu'il faudrait planter maintenant pour les récolter l'hiver. Faudra demander à Valérie.

Pas une seule fois ils ne se tournèrent vers elle pour lui demander de rester à la Musardièrre. Ils en parlaient comme d'un projet qu'on sait irréalisable. Elle-même doutait qu'elle puisse un jour renoncer à sa clinique, mais il était bon de rêver et de confier ses espoirs aux flammes qui disparaissaient dans le goulet de la cheminée.

Sensible elle aussi à l'ambiance, Valérie avait confectionné une soupe paysanne, et elle vint confier le pot aux cendres chaudes du foyer.

— Elle sera meilleure ainsi. Elle prendra le goût des soupes d'autrefois, vous verrez. J'ai mis ce qu'il faut. Il y a du fromage râpé et il faudrait faire griller du pain pour la manger.

Comme à regret, elle s'en fut sous la pluie qui n'avait pas désarmé depuis le matin. Les garçons taillèrent une pile impressionnante de tranches qu'ils présentèrent aux flammes, piquées sur une longue fourchette. La bonne odeur du pain grillé se mélangea à celle de la soupe qui mijotait et Clotilde sentait son cœur se fondre.

Dans la nuit venue tôt et qui les isolait dans une tiédeur délicieuse, ils dévorèrent leur soupe sans parler avec de grands bruits de bouche tout à fait campagnards.

— Encore une assiette, ça fait la troisième. Il faudrait du fromage.

— Je vais encore en râper un morceau.

Effarée, Clotilde se pencha sur la soupière vide. Repus, bienheureux, ils digéraient assis chacun d'un côté de son fauteuil, fixant le feu qu'ils continuaient d'alimenter sans retenue. Les flammes crépitaient, la chaleur était insoutenable mais ils ne bougeaient pas. Ils finirent par s'endormir. Jérôme le matinal d'abord, puis Serge. Elle n'osait pas bouger, aurait voulu les couvrir mais n'avait que sa couverture pour le faire.

Lorsque le feu tomba enfin, elle les réveilla et ils se mirent debout en titubant, les yeux collés, redevenus de tous petits enfants qui l'embrassaient avant de rejoindre d'un pas mal assuré leur chambre respective.

En s'étendant dans le lit frais, elle décida de faire vérifier le chauffage central sans tarder. Il pouvait faire mauvais en septembre et, de toute façon, ça n'engageait à rien. Mais l'expérience la tentait de plus en plus, se décalait du simple projet jusqu'à l'envie consciente. Il suffisait de tout organiser avec soin. Avec l'argent qu'elle gaspillait dans cette clinique prétentieuse, elle pouvait faire des merveilles à la Musardière.

Le lendemain, si la pluie avait cessé, le vent soufflait avec force. Jérôme rentra de ses vagabondages matinaux en se plaignant du froid. Il exagérait certainement car le soleil brillait dans un ciel pur.

— Le mistral doit souffler dur l'hiver, dit-il, et on doit être sacrément bien dans cette vieille maison. Tu sens comme elle est abritée ?

— Il n'y a pas d'ouvertures au nord.

— Tu savais qu'il y a un car de ramassage scolaire pour les élèves qui se rendent à Aix ? Il passe même devant la maison car il dessert un hameau proche d'ici.

Mais dans la journée l'été reprit tous ses droits. Il faisait très chaud sur la pelouse et les deux gamins se baignaient avec un entrain retrouvé, tandis que Valérie paraissait avoir oublié l'atmosphère de fête des jours derniers pour encaustiquer les tomettes. Clotilde la suivait dans toutes les pièces, la questionnant sur la vie en hiver dans la région.

— Du vent il y en a mais aussi du soleil. Jusqu'à la Noël c'est bon, mais ensuite il y a des mauvais jours.

— Vous travaillez, l'hiver ?

— Quelquefois. Je vais faire les sarments... Je donne la main à droite et à gauche.

— Rien de fixe ?

— Non, madame.

Clotilde hésitait. Elle attendait que Valérie soit sur le point de rentrer chez elle :

— Si je décidais de rester l'hiver avec les enfants, accepteriez-vous de continuer à travailler ?

— Vrai, madame ? Vous resteriez ?

— Oh ! c'est très vague comme projet et surtout n'en parlez à personne. D'abord, il faudrait que je fasse vérifier l'installation de chauffage.

Valérie proposa d'envoyer un installateur du village, très compétent. Après tout, ça n'engageait à rien et elle accepta. Dans la

nuît le vent se calma et dès lors les journées suivantes furent exceptionnelles de chaleur. Les nuits lourdes n'apportaient aucun répit et Clotilde n'était bien nulle part. Ni dans son lit ni dans son fauteuil. Un matin, elle alla très tôt se baigner pour oublier quelques instants la lourdeur de plomb de la moitié de son corps. Tout recommença alors, les pique-niques auprès du bassin, les jeux, la grande insouciance. Ils reçurent une carte postale postée six jours auparavant à Saint-Tropez. Tout allait bien pour les deux aînés.

— Ils ne parlent pas de retour, fit Clotilde. S'ils l'avaient mise sous enveloppe, elle serait arrivée plus tôt.

L'installateur vint vérifier la chaudière. Elle fonctionnait au charbon. À part quelques réparations sans gravité, il garantit son bon état, proposa de la transformer en chaudière au fuel.

— C'est surtout une question de ravitaillement en combustible, expliqua-t-il. Mais on peut commander du charbon à Aix.

— Nous verrons l'an prochain, dit-elle, sidérée car elle venait de faire un pas de plus dans ce projet insensé.

— Avec le fuel, vous ne vous occupez de rien. Une pompe électrique et une grande cuve... Le charbon, c'est deux fois par vingt-quatre heures.

Si un jour elle se trouvait seule sans Valérie, sans les enfants...

— Faites-moi un devis sommaire.

— Facile, madame. Tout de suite.

La somme n'était pas tellement importante. Elle n'avait plus qu'à écrire à son mari. Les frais de pension additionnés à ce qu'il versait à la clinique représentaient une somme élevée. Avec la moitié, ils vivraient comme des nababs à la Musardièrre. À condition qu'il avance de quoi l'équiper convenablement. Elle pensait à une banquette immense, à des peaux, à mille choses indispensables pour rendre la vieille maison confortable.

Le soir même, elle commençait une grande lettre pour Adrien, mais lorsqu'il lui fallut donner les raisons de sa décision, elle ne sut que dire. Parler d'une tentative de reprendre une vie familiale à peu près normale, c'était le mettre en accusation, lui jeter au visage qu'il n'était qu'un mauvais mari, un mauvais père. Elle connaissait Adrien, il ne le supporterait pas. Alors elle expliqua que son état de santé s'était amélioré depuis qu'elle vivait dans la campagne provençale au milieu de ses enfants, que ces derniers appréciaient ce genre de vie et qu'Aix était une grande ville universitaire. Mais elle restait mécontente, avait l'impression de tricher. Les véritables raisons de sa décision étaient ailleurs, plus secrètes, toutes issues de ces mots indignés que Daniel et Julie avaient prononcés un jour au sujet du prix effarant des journées de clinique. Elle avait honte, se sentait coupable et commençait à détester féroceement cette clinique, les années passées dans

l'insouciance.

Lorsqu'elle eut terminé, elle poussa un grand soupir de soulagement, relut attentivement ce qu'elle avait écrit, n'y trouva rien à modifier.

Quelle serait la réaction d'Adrien ? Une certaine satisfaction d'économiser chaque mois pas mal d'argent, mais qu'il masquerait comme toujours sous un généreux refus. Il la prierait de réfléchir, de reconsidérer sa décision et elle devrait à nouveau lui répondre que son choix était définitif. Beaucoup de temps perdu par pure politesse.

Julie et Daniel arrivèrent le lendemain matin, alors qu'elle se baignait en compagnie des deux jeunes garçons. Valérie se trouvait dans la cuisine. Une 2 CV bariolée de fleurs peintes pénétra sans ralentir dans la propriété, stoppa à proximité du saule. Julie sortit la première avec une créature dont Clotilde identifia mal le sexe. Puis Daniel apparut, et d'autres personnages aux cheveux longs. Deux portaient la barbe. Cinq en tout plus ses enfants.

Daniel découvrit avec effarement sa tête dépassant du rebord du bassin. Julie qui venait de le rejoindre ouvrit des yeux ronds.

— Ils mangent avec nous, articula difficilement Daniel.

— Va prévenir Valérie. Il faudra peut-être retourner au village pour du pain et différentes choses.

Daniel et Julie entraînèrent leurs curieux compagnons. « Ils ont honte, pensa-t-elle, ne veulent pas qu'ils me voient sortir de l'eau. » Elle avait l'impression que ses efforts derniers ne servaient plus à rien. Serge, Jérôme, Valérie ne faisaient plus attention à ses jambes atrophiées. Tout allait donc recommencer par la faute de ces deux grands imbéciles ?

Furieuse, elle remonta l'échelle avec une force inattendue, rejoignit son fauteuil en un temps record, prit à peine le temps de cacher son infirmité avec sa couverture, roula à grands mouvements rageurs de bras vers sa chambre, comme si elle ramait dans une mer houleuse. Lorsqu'elle fut habillée, elle trouva Valérie seule dans la cuisine.

— Ils sont tous repartis au village chercher du pain et de la viande. Je mets la table, madame ?

— Pour ces pouilleux, explosa-t-elle, merci bien. Vous servirez auprès du bassin. Qu'ils se débrouillent ! Moi, je mangerai ici. Il serait trop facile de rester des jours sans donner de ses nouvelles et de revenir avec toute une bande d'inconnus...

Le soir, elle ne put les éviter et la salle fut envahie par cette troupe ahurissante qui ne parlait que l'anglais. Sur les cinq, elle avait repéré deux filles. Peut-être jolies, mais le visage ravagé par des coups de soleil successifs. Leur peau, affinée par des générations citadines, avait du mal à s'adapter à la vie nouvelle qu'elles menaient. De plus, elle ne comprenait pas tout, son anglais ayant quelque peu souffert des quatre années d'hospitalisation. Si Julie paraissait très à son aise, elle remarqua l'attitude renfrognée de Daniel, son manque de coopération.

Ils mangeaient tous avec le même appétit féroce et elle eut l'impression que Daniel et Julie avaient souffert de la faim durant leur séjour au bord de la mer. Contrairement à ce qu'elle avait craint, ni Serge ni Jérôme ne paraissaient tellement apprécier cette visite. Leur moment de curiosité passé, ils restaient réservés, s'étaient même assis à côté d'elle, comme pour mieux marquer leur distance. Clotilde augura un bon présage de cette attitude.

Pour la nuit, ils se répartirent au hasard des chambres. Les lits furent dédoublés et on récupéra de vieux matelas dans le grenier. Clotilde éprouva le besoin enfantin de fermer sa porte à clé. Mais rien ne vint troubler son sommeil.

Elle dut encore les supporter une partie de la journée et ils transformèrent le bassin en une sorte de trou d'eau peu tentant, l'épurateur ne suffisant pas à la tâche. De nouveau, ils pique-niquèrent sur place, s'enivrèrent de vin rosé avant de s'en aller tous, debout dans la 2 CV accablée, hurlant des chansons incompréhensibles. Longtemps, leurs vociférations troublèrent la paix campagnarde. Puis ce fut le calme total avec les deux grands quelque peu désœuvrés au pied du bassin, tandis que les deux petits, absents depuis la fin du repas, avaient préféré partir en vadrouille.

Lorsqu'ils revinrent, Clotilde eut l'impression d'assister, de loin, à une explication assez animée. Jérôme parlait haut, gesticulait, tandis que Serge, assis en haut de l'échelle, récupérait, à l'aide de l'épuisette spéciale, tout ce que l'épurateur ne pouvait digérer, des touffes d'herbe, des bouts de papiers pliés en forme de bateaux, des morceaux de terre.

Il finit par revenir vers le saule pleureur.

— Il faudrait vidanger, m'man, nettoyer le fond avant de remplir

de nouveau. Il y a plein de boue. Les salauds se baladaient en dehors des herbes et revenaient se baigner ensuite.

— Si tu veux, dit-elle.

Cette opération les occupa la fin de la journée. Ils nettochèrent le fond et le remplissage put commencer avant le repas. Valérie quitta La Musardièrre à 17 heures, comme au début des vacances, ayant repris sa place avec philosophie. Jamais elle n'oserait se baigner lorsque Julie serait là, pensa Clotilde.

Au cours du dîner, les deux aînés découvrirent peu à peu les changements intervenus durant leur absence. Même Jérôme se dérangea pour aller chercher de l'eau fraîche. En revanche, Clotilde ne faisait plus de réflexion sur leur comportement à table.

— On a fait un chouette feu de cheminée un jour, annonça Serge. Il en tombait comme ça ! Pouce à l'appui.

— On a passé la journée ici. Formidable ! Comme en plein hiver. Et puis la soupe de Valérie, le soir, hein, m'man ?

M'man souriait avec indulgence. Jérôme fit chorus avec son frère, finit par parler de la visite de l'installateur en chauffage central.

— On va transformer la chaudière au fuel.

— C'est vrai ? demanda Daniel.

— Oh ! ce n'est qu'un projet, fit-elle, prudente. L'ennui, c'est que c'est une source de pollution, n'est-ce pas ?

Daniel se sentit visé. Il haussa les épaules :

— Nous sommes seuls dans un rayon d'un kilomètre. La nature pourra absorber ça facilement durant l'hiver.

— Oh ! l'hiver, c'est autre chose. Je pense surtout en septembre où les soirées sont fraîches. Peut-être à la Noël où nous pourrions nous retrouver tous ici.

Les visages des deux petits lui firent de la peine. Ils avaient fini par croire que tout était décidé.

— Pourquoi ne pas rester toute l'année ? murmura Julie.

— Et transformer la Musardièrre en communauté hippie ? Merci bien, répliqua suavement Clotilde.

— Nous ne pouvions pas les laisser repartir tout de suite alors qu'ils avaient eu la gentillesse de nous ramener à la maison.

— Je n'étais pas d'accord, ajouta Daniel. Et ça ne se reproduira pas si nous restons.

Clotilde demeurait réservée mais son cœur battait plus fort de les voir tous en attente, de découvrir une espérance inquiète dans leurs yeux.

— Valérie a dit qu'elle continuerait à travailler ici, avoua Jérôme.

— Tu es bien renseigné, répondit sa mère. Je n'ai fait que lui poser la question sans m'engager.

Il rougit d'avoir lâché cette confidence de la femme de ménage.

— Vous pensez, dit Serge. Elle se baignait avec nous, chahutait. On jouait à cache-cache dans le bois. Et maman se baignait aussi.

Avec un sourire tranquille, elle accueillit les regards des deux aînés.

— Et on pique-niquait tous les jours, et on a fait la fête un soir avec des lampions et des guirlandes. Valérie a couché dans la chambre de Julie et nous sommes allés la bagarrer. Comme elle n'avait pas de chemise de nuit, elle se drapait dans un drap et jouait les fantômes. Mais on a réussi à tirer le drap à un moment donné :

Julie hocha la tête avec une moue pincée de fille d'un autre âge :

— Du joli !

— Valérie n'est pas mal faite, dit sa mère.

Cette réponse les stupéfia. Les deux petits continuaient sur leur lancée, brodaient même et ajoutaient des épisodes peu vraisemblables, que Clotilde ne relevait pas, ce qui les rendait complices. Julie s'en offusquait plus que Daniel.

— Si je comprends bien, nous avons eu tort de revenir.

— Nous ne vous attendions plus, en effet, dit Clotilde. Nous pensions que vous aviez l'intention de rester toutes les vacances à Saint-Tropez.

— Mais nous pouvons repartir. N'est-ce pas, Daniel ?

— Non.

Julie devint livide et sa main droite se contracta. Ses longs doigts élégants se crispèrent sur la nappe.

— Moi, j'avais hâte de revenir à la Musardièrre, avoua-t-il froidement. Et toi aussi. J'espère que nous n'allons pas contrarier vos projets désormais.

— Mais non, assura Clotilde. Nous mangeons autour du bassin. Ça simplifie le service et Valérie profite un peu du soleil. C'est une fille très gentille.

— Voilà qui fait plaisir à Jérôme, lança Julie.

— Ça te gêne ?

— Oh ! du moment que tu as la bénédiction maternelle... Il faut bien que puberté se fasse.

— Seulement, dit Clotilde, nous ne nous baignons pas nus. Désolée pour vous, mais je ne peux vous imposer un spectacle aussi affligeant et Valérie a sa pudeur.

— Pas toujours, sous-entendit Julie, mais je vois que Valérie se hisse au niveau de la famille. Il n'y a plus de lutte des classes du côté de la Musardièrre.

— Je t'en prie, murmura Daniel... Ce n'est pas du tout dans tes idées et tu dis n'importe quoi.

Le lendemain, ils se retrouvèrent tous au bassin dont l'eau n'avait pas eu le temps de tiédir. Elle restait fraîche et Valérie eut là un bon

prétexte pour ne pas se mettre en maillot de bain. D'ailleurs, Julie ne fit qu'une apparition au moment du repas. Elle prit quelques sandwiches, affronta sa mère :

— Puisque c'est la liberté totale, aucun inconvénient à ce que j'aille les dévorer dans ma chambre ?

— Aucun, ma chérie.

Elle s'éloigna en tortillant avec colère son joli derrière. Daniel hésita, puis finit par rester. Lorsque pour la deuxième fois de la journée Clotilde monta à l'échelle, il passa dans le bain, la prit dans ses bras et la déposa avec précaution dans l'eau.

— Oh ! tu sais, je deviens habile...

— C'est plus facile ainsi.

— Tu es fort maintenant.

Elle noya vite ses larmes de bonheur dans l'eau du bassin et ils s'écartèrent pour qu'elle puisse nager longuement. Quand elle voulut ressortir, Daniel se précipita, la prit à même le bassin et la souleva pour la transporter à son fauteuil. Serge lui apporta sa serviette.

Dès lors commença la conspiration de la tendresse. Lucide au début, sachant qu'il s'agissait d'une opération de charme pour qu'ils passent tous l'hiver à la Musardière, elle finit par se laisser engloutir par ce sirop d'amour, même s'il avait parfois un goût suspect. Julie elle-même se défit de son intransigeance, revint peu à peu participer à leur vie en plein air, mais elle gardait une sorte de rancune à Valérie, ne manquait pas de l'examiner d'une certaine façon lorsqu'elle se mêlait à eux, nageait et chahutait avec les deux garçons. Clotilde ne lui faisait aucune avance, attendait calmement.

Un jour qu'elle s'escrimait sur les roues de son fauteuil pour rejoindre la maison, elle se sentit soudain poussée avec douceur. Le soleil projetait l'ombre de son mystérieux bienfaiteur sur le sol et elle crut qu'il s'agissait de Daniel. En tournant imperceptiblement la tête, elle reconnut la main délicate de Julie sur la poignée. Trop bouleversée pour parler, elle attendit d'être près de la maison.

— Je vais à la salle de bains, chuchota-t-elle de crainte d'effacer le mirage.

— Veux-tu que je t'aide ?

— Non... Merci. Merci.

Imperceptiblement sa fille adopta une attitude plus douce, plus attentionnée. C'était de menus services personnels puis plus tard collectifs. Des attentions subtiles que les garçons n'auraient trouver.

— Veux-tu que nous essayions un shampoing colorant. Nous avons la même couleur de cheveux toutes les deux. Je réussis assez bien l'application en général.

Elle eut peur. Une malfaçon pouvait se produire. Comment savoir si elle serait intentionnelle ou non ? Mais avide de cette nouvelle

intimité, elle accepta. Toutes les deux s'isolèrent dans la salle de bains du rez-de-chaussée durant deux heures. Non seulement elle lui appliqua le shampoing mais en outre elle la coiffa avec beaucoup de goût, puis la maquilla soigneusement. Lorsqu'elle se vit dans la glace, Clotilde resta pétrifiée. Elle ne reconnaissait pas cette jeune femme qui la regardait.

— Contente ? souffla Julie dans son cou.

— C'est une réussite... Une merveille !

Les lèvres de sa fille se posèrent sur sa tempe et elle ferma les yeux. Au moment où elle réapparut dans le jardin, un silence général l'accueillit. Ils l'examinaient le visage grave et elle se sentait gênée, avait l'impression d'avoir commis une erreur.

— Vous vous ressemblez toutes les deux, dit enfin Daniel.

— Ça te va bien, assura Serge. Tu es chouette ainsi.

— Oui, mais pour te baigner, grogna Jérôme, c'est cuit.

Lui, il avait découvert la faille sans le vouloir. Durant plusieurs jours, de crainte de peiner Julie, elle n'osa plus se tremper, dut attendre que la merveilleuse coiffure se dégrade pour oser reprendre ses bains. Mais cette note discordante resta isolée. Julie devenait plus charmante chaque jour et Daniel, libéré par l'attitude de sa sœur, se montrait sous le meilleur jour.

Ni les uns ni les autres ne parlaient plus du fameux projet. Même pas Serge qui retenait difficilement sa langue. Clotilde se taisait également, attendant la réponse de son mari. Il n'avait pas dû avoir sa lettre car les quelques cartes postales reçues par les enfants étaient datées d'Italie, de Sardaigne et de Sicile. Mais il finirait bien par recevoir son courrier.

Valérie s'absenta quelques jours. Son mari avait pris une semaine de congé et ils comptaient la passer chez une tante qui habitait non loin d'Hyères. Clotilde, qui appréhendait ces journées, n'eut aucune raison de regretter son départ. Julie et les garçons s'occupèrent efficacement de la maison, des repas et des commissions. Jérôme avait restauré un vieux vélo et, avec un cageot fixé sur le porte-bagages, il allait faire les achats au village. Julie dirigeait la cuisine tandis que Daniel et Serge prenaient le nettoyage en main. Tout cela dans une atmosphère gaie, sans la moindre dispute. Il n'y avait que le silence de son mari qui commençait à l'inquiéter.

Un soir où un orage menaçait, Jérôme voulut allumer du feu dans la cheminée, pour que les deux grands connaissent à leur tour le charme d'une soirée passée ainsi devant la cheminée. Il faisait lourd et ils durent ouvrir en grand les portes-fenêtres malgré les grondements effrayants du tonnerre.

Clotilde, qui observait les visages de Daniel et de Julie, crut découvrir dans leur regard une grande joie intérieure qui la fortifia

dans ses intentions. Malgré leurs allures désinvoltes, ils restaient de grands romantiques. Elle finit par s'endormir, se réveilla en sursaut, craignant d'être seule mais ils étaient encore là.

— Tu t'es endormie, m'man, dit Serge en bâillant.

— Mais quelle heure est-il ?

— Onze heures.

Elle en fut désolée, les pressa de monter dans leur chambre. Daniel voulut éteindre les braises en jetant de la cendre dessus et il resta le dernier en sa compagnie.

— Tu n'as besoin de rien ? Un rafraîchissement ?

Clotilde accepta bien que n'ayant pas soif, ravie d'être ainsi dorlotée.

— Tu as pris une décision pour le chauffage ?

— Demain, Jérôme, en faisant les courses avertira l'installateur.

— Papa est d'accord ? Elle hésitait encore.

— Cela doit coûter assez cher ?

— J'ai écrit à ton père, finit-elle par avouer. J'attends sa réponse chaque matin.

De joie, il s'accroupit pour se mettre à sa hauteur.

— Il y a longtemps ?

— Avant votre retour de Saint-Tropez...

Daniel fronça les sourcils. Tout de suite elle ne comprit pas pourquoi. Il se leva, lui dit bonsoir et monta dans sa chambre. Clotilde eut du mal à trouver le sommeil. Que signifiait la soudaine froideur de son fils ? Une explication trop déplaisante l'effleura et elle la rejeta avec indignation, restant pourtant mal à l'aise d'avoir pu un seul instant supposer que Daniel regrettait ses récents efforts d'affection, alors qu'elle avait déjà arrêté sa décision.

Le lendemain matin, tandis qu'elle buvait son café, Jérôme arriva mouillé jusqu'en haut des cuisses. Avec la fin du mois d'août, les rosées matinales devenaient fréquentes. Il arborait un air mystérieux et portait un sac en toile où il plongeait sa main pour en sortir un lapin de garenne mort.

— Mon premier, dit-il avec fierté. Il y a des jours et des jours que j'ai placé mes collets, mais je ne savais pas très bien comment il fallait faire. Et puis celui-là s'est bêtement laissé prendre. On va le manger, hein ? Il est jeune, tendre certainement.

Clotilde regardait l'animal avec tristesse. Elle tendit la main pour caresser le pelage fauve, fut surprise par le froid du cadavre.

— Je vais le dépiauter.

— Tu sais faire ? s'étonna-t-elle.

— J'ai vu Valérie dépouiller un lapin domestique. C'est la même chose.

Il s'installa dehors, accrocha le lapin à un fil de fer par les pattes de

derrière, découpa la fourrure le long des pattes, trancha, retourna la peau et tira jusqu'à la tête, coupa à hauteur des oreilles. Muette d'horreur, elle regardait son fils, son expression satisfaite, ses mains pleines de sang lorsqu'il eut extrait sans dégoût le paquet d'entrailles qu'il alla jeter dans la poubelle.

— Je vais essayer de tanner la peau, dit-il. Pour finir, il lui présenta la bête dans un plat.

— Ne reste plus qu'à la faire cuire. Sur les braises peut-être, bien bardée de lard.

Elle ne savait comment interpréter cet acte, tous les actes du garçon. Une cruauté sans détour, une sensualité débordante pour tous les plaisirs de la vie guidaient Jérôme. Cette vie nouvelle dans une campagne sauvage n'allait-elle pas exacerber ces instincts, le transformer en un être fruste ?

Pourtant elle mangea de ce lapin avec eux et nul ne se posa de question sur le comportement de Jérôme. Même pas Julie qui mordait de ses petites dents blanches dans la chair savoureuse.

— Il y en aura d'autres, vous verrez, fanfaronnait Jérôme. J'ai compris bien des choses et comment reconnaître leur passage. Il y a aussi les endroits où ils vont crotter, mais là ce sont des pièges à mâchoires qu'il faut. J'en ai vu au grenier, bien rouillés mais cet hiver je les nettoierai.

— Cet hiver ? s'étonna Julie.

L'allusion était-elle voulue ? Clotilde pensa que Daniel avait informé les autres mais qu'ils jouaient les ignorants. Elle s'en montra agacée.

— Jérôme anticipe... J'ai posé la question à votre père. J'attends toujours sa réponse.

— Tu lui as dit que nous resterions ici, que nous irions à Aix ?

Clotilde inclina la tête.

— Pourquoi doutes-tu de lui alors ? s'indigna Julie malgré les signes de Daniel. Jamais il n'a cherché à nous imposer sa volonté et s'il nous a inscrits dans ces établissements étrangers, à l'exception de Serge, c'est qu'il ne pensait qu'à notre bien. Nous n'avons pas le droit de penser qu'il pourrait s'opposer à ce projet.

— Je suis de l'avis de Julie, ajouta Jérôme.

Sans parler des économies qu'on va lui faire faire. Il pourra nous payer une bagnole lorsque Daniel aura son permis.

— Il y aura peut-être une réponse demain au facteur.

Ce dernier n'apporta qu'une carte postale de Valérie représentant un coin sauvage de la côte varoise. Elle enregistra la déception de ses enfants, et le pique-nique fut en partie gâché par leurs spéculations sur le voyage d'Adrien.

— Il n'a certainement pas fait suivre le courrier. En croisière, pas

commode. On ne sait jamais si on passera à tel endroit et parfois pour le faire on prend des risques, expliquait Jérôme.

— Mais s'il arrivait quelque chose à l'un d'entre nous, protesta Serge. Il ne le saurait pas alors ?

Chaque fois que la voix acide de son plus jeune fils s'élevait, Clotilde y trouvait l'expression d'un bon sens que les trois autres ne possédaient pas. Une candeur intacte, un goût pour la vérité et la justice, un à-propos singulier faisaient de lui un petit saint Jean-bouche-d'or qui irritait ses frères et sa sœur. Comme prévu, les réactions ne se firent pas attendre, mais il les accepta avec indifférence, habitué à se faire constamment houspiller.

Mais le silence du père fut une épreuve déplaisante pour les quatre. Le lendemain, lorsque le facteur passa sans même tourner les yeux vers le portail, Clotilde les vit revenir la tête basse. Daniel, Julie et Jérôme. Serge, lui, s'amusait dans la piscine avec un voilier de sa fabrication, heureux d'avoir toute la surface de l'eau pour lui tout seul. Le moral des trois aînés se dégradait et ils n'émirent plus d'hypothèse pour justifier le retard d'Adrien. Comme ils le connaissaient mal en fait. Leur père leur avait donné la certitude d'être un homme d'action efficace, ne dédaignant aucun détail, bousculant ses collaborateurs, ses secrétaires. Mais Clotilde savait que cette activité débordante cachait de grandes perplexités, un certain manque de confiance et de maturité.

Valérie vint leur rendre visite avant la fin de la journée. Encore plus brune, encore plus appétissante et assez heureuse de revoir toute la famille. Clotilde n'avait pu profiter comme elle l'aurait voulu des joies de la mer.

— Vous reprenez lundi ?

Le lendemain tombait un dimanche.

— Bien sûr, madame.

— Alors on n'aura pas de facteur jusqu'à après-demain, se plaignit Jérôme. Moi, je trouve que ça commence à être long. Bientôt on va se retrouver en septembre.

— Notre petit papa exagère, se moqua Serge qui dut s'enfuir aussitôt pour échapper à la vindicte de son frère.

— Si madame veut me donner la liste des courses pour lundi ? Je les rapporterai.

— Inutile. Jérôme ira demain matin au village.

À ce moment-là, une femme aux cheveux gris franchit le portail sur son vélomoteur. Valérie parut inquiète.

— La mère Landier qui apporte un télégramme.

Clotilde ne put en prendre connaissance qu'une fois réglés les menus frais postaux et le pourboire. Il était d'Adrien qui annonçait son arrivée pour le lendemain. Tandis que le télégramme passait de main

en main, elle ferma les yeux sur son bouleversement intérieur. Il y avait longtemps qu'elle n'avait vu son mari.

Ils attendaient leur père depuis le matin. Tous s'étaient levés tôt, même Julie. Non seulement ils avaient soigné leur apparence, mais encore le parc avait été passé au peigne fin et il ne restait plus un papier de chewing-gum, pas un recueil de bandes dessinées dans les hautes herbes. La surface bleutée du bassin démontable n'avait jamais été aussi belle. Dans la maison, Valérie, qui avait accepté de sacrifier son dimanche étant donné les circonstances, ne ménageait pas ses coups de chiffon et de serpillière. Tout était prêt pour la revue du grand chef et, quelque peu gênés aux entournures par leurs vêtements d'été qu'ils n'avaient jamais portés, les garçons avaient vraiment l'air de soldats en tenue numéro un. Seule Julie restait à l'aise. Sa robe très courte était un modèle de coquetterie et de fraîcheur. Tous savaient que leur père, malgré son libéralisme, détestait le négligé même en vacances.

Midi arriva et Valérie rentra chez elle. Julie devait faire le service. À 1 heure, ils étaient tous dans la salle, piqués devant les portes-fenêtres. Alentour, la campagne grésillait bêtement, quotidienne, paraissant ignorer l'importance d'un tel jour, ne faisant aucun effort de séduction. Adrien détestait la Musardièrre, héritage de Clotilde.

— Bientôt 2 heures, soupira Serge. Si on se mettait à table ? Il n'a pas dit qu'il venait pour manger ?

— Il saute souvent un repas, dit Julie, pour garder la ligne.

Clotilde les laissa discuter puis s'installa autour de la table avant de s'en approcher. Elle n'avait fait aucun effort pour sa toilette et son maquillage, avait refusé l'aide de Julie. À quoi bon une tentative dérisoire ?

Le repas fut une catastrophe. Serge renversa un verre de sirop de fraise sur sa chemise et vit se dresser contre lui les trois autres. Avec une telle virulence qu'il préféra quitter la salle pour se changer.

— Que va-t-on faire ? dit Jérôme, une fois la table desservie. S'il ne vient pas, on aura bonne mine. Moi, je vais me baigner. Vous feriez mieux d'en faire autant.

Julie secoua ses longs cheveux blonds :

— Il n'aimera pas ça, croira que nous nous moquons bien de son arrivée.

— Eh bien ! on va rigoler ! dit Serge. Alors pourquoi nous avoir

payé cette piscine si ça ne lui fait pas plaisir de nous voir dedans.

Vers 5 heures, Clotilde les vit si découragés qu'elle chercha un moyen de les distraire, se creusait en vain la tête lorsque la Porsche de son mari pénétra dans la propriété. Avec la même insolence que la 2 CV des hippies l'autre jour. Il roula jusqu'aux portes-fenêtres de la salle, sauta à terre avec entrain dans un style de Premier ministre tandis que les enfants accouraient, forçant même un peu leur enthousiasme. Julie accrochée à son bras droit, Daniel sur sa gauche, suivie par les deux petits, il marcha vers le saule, s'inclinait pour lui baiser la main lorsqu'il recula. Deux petites abeilles folâtraient entre lui et Clotilde. Elle dut faire rouler son fauteuil en dehors de l'ombre pour qu'il puisse accomplir son geste cérémonieux.

— Toutes mes excuses mais j'ai dû faire un détour par Marseille et j'ai perdu énormément de temps. J'espère que je ne vous ai pas gâché votre journée.

— Non, protesta le chœur des héritiers. Il regarda autour de lui d'un air critique, inclina la tête en apercevant la piscine.

— Contents ?

— Oui, rugit le chœur.

Lui aussi, apparemment. Clotilde se dégagea doucement de ce bain d'autosatisfaction, se retourna à quelques mètres.

— Veux-tu boire quelque chose ?

— Avec grand plaisir. Il fait une chaleur...

Ce fut Julie qui s'occupa de lui et des autres, apporta les rafraîchissements, le whisky dont il restait par hasard une bouteille intacte.

— Très peu, ma jolie, très peu.

— Et ta croisière ? demanda Jérôme, les yeux brillants.

— Ah ! mes enfants !... Sensationnelle ! Comme j'ai regretté votre absence ! Une mer, un ciel, un temps... Pas beaucoup de vent malheureusement et l'obligation de supporter cet infâme diesel qui renâclait comme un bourrin.

Rires du chœur.

— Et ces vacances ? Contents ?

— Oui, merveilleuses, chouettes, clama le chœur.

Il hocha la tête à plusieurs reprises. Clotilde le trouvait rajeuni, très élégant. Alors qu'elle avait appréhendé ces retrouvailles, il lui paraissait terriblement lointain, inaccessible, tombé d'une autre planète.

— Encore un peu de whisky ?

— Non... Ça suffira.

Assis, les jambes croisées, il regarda la petite cour de ses enfants, les inspecta l'un après l'autre comme pour s'assurer de leur bon état physique, de l'emploi justifié de l'argent qu'il dépensait pour eux.

— De plus en plus belle, Julie... Daniel, mon garçon, un peu de tennis te ferait le plus grand bien... Jérôme, tu manges trop... Tu auras la morphologie d'un joueur de rugby. Je n'ai rien contre, mais enfin. Et toi, le poussin, tu as l'air en pleine forme ?

Brusquement il se tut avec l'impression d'être mal engagé dans une impasse. Il ne pouvait ignorer Clotilde et son visage se fit douloureux.

— Ma chère Clotilde, tu me paraissais bien, toi aussi.

— Mon Dieu ! je ne me plains pas, fit-elle avec une pointe d'ironie.

Le chœur s'en inquiéta. Il leur fallait une mère en excellente santé. Dès lors, stupéfait, Adrien vit s'amonceler des tas de fleurs sur la merveilleuse vitalité de sa femme.

— Elle nage avec nous.

— Elle s'active dans la maison.

— Toujours en forme.

— Jamais fatiguée.

Clotilde en eut presque la nausée. Adrien ne paraissait pas tellement apprécier.

— C'est extraordinaire, en effet, mais je connais votre mère, les enfants. Même si elle souffre, jamais elle ne se plaindra ni ne le fera savoir à son entourage.

Aurait-elle été héroïque sans le savoir ? Elle n'en avait pas le souvenir.

— C'est pourquoi, les enfants, j'estime que le projet que vous avez fait de passer désormais votre vie à la Musardière ne peut être encouragé.

Assommé, le chœur, aphone, et le silence rendit Adrien nerveux. Il se leva, une main dans la poche de son pantalon, l'autre paraissant cueillir les mots qu'il prononçait pour les lancer une seconde fois dans la salle.

— Voyons, réfléchissez... La Musardière est éloignée de partout. Aix est quand même à vingt-cinq kilomètres.

— Vingt, couina Serge.

— Admettons. Et puis Aix..., que ferez-vous ? Daniel, tu dois passer ton bac. Julie, tu rentres en première. Mais le système anglais est différent. Comment te faire admettre... Non, vous ne vous rendez pas compte des difficultés qui se présenteraient... Je suis sûr que vous avez abusé de la bonne volonté de votre mère.

— Pas du tout, fit Clotilde.

— Nous en avons assez d'être en pension, dit Jérôme brutalement.

— Toi, je t'en prie. Jérôme prit un air buté.

— Vous avez de la chance de pouvoir étudier dans des pays étrangers où l'enseignement reste efficace, où les remous estudiantins ne parviennent pas, et vous voudriez que je vous laisse faire la plus grande bêtise de votre vie ? Ne comptez pas sur ma complicité.

Il répéta cette dernière phrase avec un coup d'œil aigu à Clotilde, comme s'il l'accusait d'avoir tourné la tête à ses enfants. Puis il voulut racheter cette impression.

— Voyons, Clotilde, soyons réalistes. Tu n'es pas en état de t'occuper personnellement des enfants. Tu seras ici, cloîtrée dans cette campagne isolée. Ils pourront te raconter n'importe quoi. Même s'ils n'ont aucune intention mauvaise, ils se laisseront gagner par la contagion générale. Tu sais, Aix est une des villes universitaires en ébullition. Comment te rendras-tu compte de leur évolution, comment contrôleras-tu leurs études ? Et puis tu devrais songer à toi-même. Tu auras besoin de soins, de visites approfondies en milieu hospitalier. Que se passera-t-il si tu t'absentes deux jours, une semaine ?

Il était venu vers elle et, soudain, il se retourna vers les enfants regroupés au fond de la pièce :

— Pouvez-vous nous laisser quelques instants ? Nous vous rappellerons...

D'abord ils parurent ne pas avoir entendu et Clotilde perçut le désarroi de son mari. Jérôme allait parler lorsque Daniel le prit brutalement par le bras pour l'entraîner au-dehors. Les deux autres suivirent.

Adrien poussa un discret soupir de soulagement, alla se verser un peu de whisky qu'il avala sans eau ni glaçons. Il fit quelques pas dans la pièce, la tête légèrement penchée, la releva enfin lorsqu'il fit front à sa femme.

— D'où vient cette idée ? Elle haussa les épaules :

— Est-ce que je sais ? D'une ambiance, d'un besoin de se regrouper en famille. Ils se plaisent à la Musardièrre. Ils aiment la campagne. Et puis je ne pense pas qu'ils soient très heureux dans leurs collèges respectifs.

— Ce sont des établissements parfaits où ils ne souffrent de rien. J'ai déposé dans chacun une somme suffisante pour satisfaire, dans une mesure raisonnable, tous leurs désirs.

Clotilde souriait vaguement, l'air absente. Il eut son tic de la joue gauche :

— Tu ne me crois pas ?

— Si, mais pourquoi ne pas tenter l'expérience ?

— Ah ! non. Tu ne sais pas ce qui se passe dans les établissements français ? Même dans les écoles libres... Je ne peux pas accepter ça pour mes enfants.

— Et tu es certain qu'ils ne cherchent pas ailleurs ce qui leur manque dans ces collèges luxueux où tu les enfermes ?

— Où nous les avons enfermés ensemble. Souviens-toi, ma chère, qu'à l'origine nous étions bien d'accord...

— Les temps ont changé. Tu m'as quelquefois communiqué les

bulletins scolaires de nos enfants. Tous ne sont pas merveilleux, loin de là. Ils ne travaillent pas de façon irréprochable. Pourquoi ne pas tout changer ?

Il prit une chaise, l'approcha de son fauteuil.

— Écoute, Clotilde... Nous ne pouvons continuer ainsi. Je veux refaire ma vie.

— Je ne compte pas m'y opposer, murmura-t-elle.

— Merci. Je le savais. Mais pour que tout soit clair entre nous, je désire que ta vie soit la meilleure possible, étant donné ton état. Je crois que seule une clinique comme celle où tu as passé ces dernières années peut constituer pour toi un endroit parfait.

— Je m'y ennuie, dit-elle, comme les enfants dans leurs collèges. Elle surprit une lueur de colère dans ses yeux bleus.

— Comment peux-tu parler ainsi ! Ah ! jamais je n'aurais dû accepter que tu reviennes à la Musardière.

— Mais je suis ici chez moi, lui rappela-t-elle gentiment.

— Et tu crois que l'hiver ce sera la même vie sans difficulté.

— Nous sommes en Provence. Il fait du mistral mais rien de bien méchant. Et puis tu vas avoir besoin de ressources nouvelles si tu te maries. Mon séjour à la clinique, les pensions des enfants coûtent une petite fortune chaque mois. Avec la moitié de cette somme, nous vivrons ici comme des milliardaires. Nous pourrions acheter une voiture et Daniel, qui va passer le permis dans quelque temps, pourrait me conduire où je voudrais. Et puis il y a des ambulances. Il suffit que je me mette en rapport avec un chauffeur pour qu'il soit à ma disposition quand je le souhaiterai. De plus, nous pourrions faire installer le téléphone.

Il la regarda longuement avec une expression attristée qui lui allait très mal. Au début, lorsqu'il lui rendait visite, tout de suite après leur accident, il se présentait ainsi, forçant sa nature pour avoir l'air de compatir.

— Ma pauvre Clotilde, tu arranges tout à ta convenance, mais tu auras les pires difficultés. Je veux bien que tu restes ici. C'est ton droit et je n'ai même pas à intervenir. Mais les enfants retourneront dans leurs établissements respectifs.

— Et tu m'empêcherais de les avoir auprès de moi ?

— Sois raisonnable, ne m'oblige pas à employer les grands moyens. Comme elle semblait ne pas comprendre, il s'en irrita :

— Aucun juge n'accepterait de te confier la garde et l'éducation des enfants dans ton état.

— Oh ! c'est donc ça ?

— Non, ce n'est pas ça. J'envisage le pire au cas où tu te montrerais d'une obstination infantile, mais je sais combien tu es raisonnable. Tu l'as montré depuis l'accident. Et puis tu sais très bien

que nous ne sommes capables l'un et l'autre d'apporter une éducation correcte à nos enfants. Oui, je te l'avoue, je me sens dépassé par ce genre de responsabilité et toi-même, avant, tu n'avais aucun goût pour ça. Pourquoi vouloir tenter l'impossible ?

— Alors nous les abandonnons définitivement ? Il s'en montra agacé :

— Tu exagères. Restent les vacances. Alors nous pouvons nous montrer libéraux, admettre une certaine indépendance, mais justement parce que nous savons que pendant neuf mois ils reçoivent la meilleure formation possible.

— Alors c'est un non définitif ?

Nouvelle comédie. Nouvelle marche dans la salle avec la tête basse, l'expression concentrée, alors que sa décision était arrêtée depuis plusieurs jours.

— C'est non.

— Tu les appelles pour leur annoncer ton refus ? Il s'immobilisa, ennuyé.

— Tu pourrais le leur dire une fois que je serai parti. Je ne tiens pas à gâcher ces quelques heures que je passe avec eux.

— Désolée, Adrien, mais je refuse. Tu le leur dis tout de suite.

— Eh bien, soit !

Le crépuscule était venu à leur insu et il hésita sur le seuil de la porte-fenêtre.

— Où sont-ils ?

Clotilde les aperçut avant lui, silhouettes indécises dans la brume violette du soir. Ils revenaient vers la maison, ne formant qu'un bloc et elle en eut la gorge serrée, comprit l'hésitation de son mari.

Adrien recula lentement lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle, s'immobilisèrent pour le verdict.

— Eh bien ! dit leur père, la décision est prise.

— Ta décision, releva doucement Clotilde.

Il souleva les épaules comme pour se défaire d'un fardeau :

— Ma décision. Vous rejoindrez vos établissements respectifs à la fin des vacances. Je vais d'ailleurs écrire aux directeurs. Il serait absurde d'interrompre maintenant une expérience qui ne vous a pas mal réussi jusqu'à présent.

En regardant les quatre visages fermés, Clotilde supplia pour qu'ils restent dignes. Même les petits et, chose étonnante, elle fut exaucée. Pas un seul ne protesta. Adrien se redressa imperceptiblement, se retourna vers sa femme. « Tu vois ? Rien de plus facile. Que croyais-tu donc ? »

— Eh bien ! mes enfants, il ne me reste plus qu'à vous dire au revoir...

— Oh ! papa, dit Julie, tu ne vas pas partir tout de suite ? Nous

avions prévu un petit souper... Il est tard.

Ainsi c'était donc ça. Ils ne désarmaient pas, espéraient qu'ils le feraient revenir sur son refus. Elle vit son mari changer d'expression.

— Inutile... Si vous pensez me faire revenir sur ma décision...

— Qui te parle de ça, papa ?...

Elle se tourna vers Daniel, vers les deux petits. Ils souriaient sans arrière-pensée.

— Nous sommes assez grands, suffisamment intelligents pour comprendre tes décisions, continuait Julie. Et si tu partais maintenant, nous aurions l'impression que tu nous en veux.

— Mais pas du tout, protesta Adrien, désarçonné. Je ne vous en veux pas et j'ai été très heureux de vous rencontrer...

— Alors reste avec nous. Tu peux dormir et repartir demain matin de bonne heure, fit Daniel.

— Oui, papa, reste un peu.

La voix de Serge était irrésistible lorsqu'il le voulait. Elle vit qu'Adrien était touché.

— Mais je ne sais si votre mère...

Clotilde ne comprenait pas où ils voulaient en venir. Ce n'était pas une invitation spontanée. Ils avaient eu tout le temps de se concerter en dehors de la maison.

— Nous te voyons si peu souvent.

Jusque-là, Jérôme s'était abstenu et voilà qu'il s'y mettait lui aussi.

— N'est-ce pas, m'man ?

— Mais bien sûr. Tout est prêt et dans une demi-heure nous pourrons commencer à manger.

— Un petit whisky pour commencer.

Julie se précipitait, remplissait son verre, le lui présentait en le poussant doucement vers un fauteuil. Il se laissa faire, mi-amusé, mi-perplexe, avala une gorgée de son whisky.

— Vite, les enfants, au travail !

Toujours Julie qui donnait des ordres. En un clin d'œil, une nappe propre recouvrit la table et, dans une série de gags rapides et fascinants, le couvert fut mis, le premier plat arriva. Adrien se retrouva devant son assiette sans même avoir accepté. On débouchait pour lui une vieille bouteille de rosé glacé. Cette prise en charge par les quatre jeunes avait quelque chose de suspect que Clotilde n'arrivait pas à déterminer. Ils l'accablaient trop de prévenances, comblaient au-delà du raisonnable son goût pour les attentions au point que la scène devenait caricaturale et qu'il était le seul à ne pas s'en rendre compte.

Clotilde le trouva idiot. Il se laissait faire avec une condescendance indulgente, prenait leur gentillesse pour un hommage à son autorité. Bientôt, il lui parut comme une sorte de coq en pâte que l'on gave avec exagération. Et pas une faille dans le comportement des enfants.

Même Serge entraînait dans le jeu, évitait de lancer ses petites vérités cruelles. Jérôme faisait un effort pour manger proprement et Adrien pouvait regarder autour de lui avec satisfaction. Pas une faute.

— Eh bien ! dit-il, je suis très content de vous. Nous allons tous passer une excellente année et nous nous retrouverons l'an prochain... J'ai un grand projet... Mais je vous en parlerai plus tard.

On lui trouva du cognac pour digérer son repas, on sollicita de lui les récits de ses dernières activités et il s'étendit complaisamment sur la croisière qu'il venait de faire, évitant cependant de mentionner le nom de la jeune femme qui l'accompagnait. Il parla de pêche sous-marine, de quelques incidents qui avaient mis sa vie en danger mais dont il s'était heureusement sorti.

Nauséuse, Clotilde l'écoutait les yeux mi-fermés, tassée dans son fauteuil de malade, stupéfaite qu'il ne se rende pas compte du piège tendu. Dans son autosatisfaction, il se livrait tout entier, laissait déborder sa véritable personnalité d'homme égoïste, jouisseur sans grande envergure que seule une chance extraordinaire et une grande habileté professionnelle avaient favorisé. À l'affût, elle guettait les visages des enfants, ne lisait aucun écœurement, aucune ironie, mais non plus aucune admiration. En fait, elle eut la certitude qu'ils l'observaient attentivement.

Daniel relança habilement la conversation :

— Et ta nouvelle Porsche, elle marche ?

Alors Adrien se lança à fond dans les explications mécaniques, l'énumération de ses performances. Sa voiture était une merveille sans défaut.

— Dommage que la vitesse soit limitée sur les nationales, dit Jérôme. Il ne reste que les autoroutes.

— Bah ! je roule quand même à cent cinquante.

— Mais les gendarmes ? s'étonna Jérôme.

— J'ai des relations. Et puis une amende n'a jamais fait de mal à personne. Jusqu'à présent j'ai eu beaucoup de chance. Car c'est sur les routes ordinaires qu'on s'amuse le plus. Sur les autoroutes le plaisir n'est plus aussi vif. Mais doubler alors qu'il en vient un en face parce qu'on sait qu'on a les reprises nécessaires, voilà ce que j'appelle du sport.

Ces fadaises agaçaient considérablement Clotilde. Elle ne put en supporter davantage, annonça qu'elle allait se coucher.

— Daniel te cède sa chambre et couchera avec Serge.

— Ma foi, je suis bien content d'aller au lit, dit-il. Demain, j'arriverai à Rome frais et dispos.

Elle n'écouta pas la suite. Que lui importait qu'il rejoigne sa maîtresse à Rome ? Elle fut presque heureuse de se retrouver dans sa chambre et n'eut aucune peine à s'endormir. Nul regret ne vint la

hanter.

Adrien se leva tôt, but un café en hâte comme s'il se sentait fautif de s'être attardé auprès de sa famille, avec certainement en tête le visage, le corps de sa jeune maîtresse. Les enfants descendirent pour l'embrasser mais il abrégua les adieux, ne parut vraiment décontracté qu'au volant de son bolide. Il agita une dernière fois la main avant de tourner à droite.

Devant les portes-fenêtres de la salle, il ne restait qu'une double trace des larges pneus. Les enfants se hâtèrent de se mettre en maillot de bain et de rejoindre le bassin. Valérie arriva à 9 heures comme d'habitude. La vie recommençait pour une toute petite quinzaine. Après quoi, on fermerait la Musardièrre et les belles vacances seraient terminées. Clotilde appréhendait presque la nouvelle année qui se présentait. Quoi qu'il en soit, elle ne pourrait jamais être aussi sereine.

Elle renonça à annoncer à Valérie qu'elle n'aurait pas besoin d'elle durant l'hiver. Il serait toujours temps de lui apprendre la mauvaise nouvelle.

Ce qui la déconcertait le plus était l'insouciance de ses enfants. Le veto paternel ne les consternait pas le moins du monde. Au contraire, ils semblaient avides de profiter à fond des quelques jours qui leur restaient et refusaient de céder à la nostalgie de cette fin d'été.

Le fourgon de la gendarmerie locale pénétra dans la propriété vers 4 heures. Clotilde lisait sous le saule, n'ayant eu ce jour-là aucune envie de se baigner. Surprise, elle se demanda si les braconnages de Jérôme n'avaient pas attiré sur lui l'attention de la police. Mais dans le civil qui descendit du véhicule et avança, suivi des deux gendarmes, elle reconnut le maire du pays. Il avait répété les phrases qu'il devait prononcer mais s'emberlificota avant la fin :

— Madame Saint-Rémy, j'ai le pénible devoir de vous annoncer une bien triste nouvelle...

Deux jours plus tard, on enterrait Adrien Saint-Rémy dans le caveau de la famille de Clotilde. Elle n'assista pas à la cérémonie, resta à la Musardièrre en compagnie de Valérie. Pour ces journées fiévreuses, elle avait loué un voiturier qui se tenait à leur disposition du matin au soir. Daniel et Julie avaient réglé la plupart des formalités en son nom.

Adrien s'était tué non loin de Vidauban. Il roulait très vite et n'avait pu éviter un engin de terrassement de la future autoroute qui débouchait à cet endroit. La voiture avait pris feu, ce qui avait retardé l'identification de son cadavre. La gendarmerie n'avait été prévenue qu'à 2 heures et le chef avait voulu que ce soit le maire qui apporte la triste nouvelle à la Musardièrre. D'après les témoins, la Porsche avait percuté l'obstacle à grande vitesse et on n'avait relevé aucune trace de freinage. La veille, Adrien s'était vanté de ne jamais respecter la limitation de vitesse. Heureusement, le conducteur de l'engin était sain et sauf.

Elle avait accueilli la nouvelle sans émotion apparente et tenu à l'annoncer elle-même aux enfants. Ils n'avaient demandé aucune précision, s'étaient tout de suite éloignés vers le bassin. Le dîner du soir fut comme d'habitude. Seule Valérie avait les yeux rouges. Elle avait préféré rester auprès de madame pour ne rentrer chez elle que tard dans la nuit.

Les pompes funèbres s'étaient occupées de tous les détails et Clotilde ne vit même pas le cercueil apporté directement à l'église le matin de l'enterrement.

Seule sous le saule pleureur, Clotilde avait suivi par la pensée le déroulement des funérailles, discrètement surveillée par Valérie depuis la porte de la cuisine. Dans le bourdonnement des abeilles, elle effilochait difficilement des souvenirs, choisissant les meilleurs, confuse de son manque d'émotion. Adrien s'était détaché d'elle depuis longtemps et sa mort n'ajoutait rien de tragique à cet état de fait. Désormais elle serait bien obligée de rester à la Musardièrre et les enfants également. Elle ignorait quelle situation laissait son mari, ne s'en inquiétait pas trop pour l'instant. Il restait leur appartement parisien, plus quelques petites choses. Qu'allait faire l'assurance dans ce cas-là ? Elle avait compris que la responsabilité d'Adrien était totale. Il avait vu surgir l'engin d'assez loin, avait espéré le doubler

mais, au dernier moment, avait dû se rabattre. Un avocat pourrait-il tirer quelque avantage de cette affaire ? Les démarches à entreprendre l'effrayaient à l'avance et elle avait perdu tout contact avec leurs relations parisiennes.

La voiture de louage revint. Les enfants en descendirent, insolites dans leurs vêtements de deuil achetés à la hâte par Julie dans un magasin d'Aix. Le chauffeur alla se garer à l'ombre des cyprès, alluma une cigarette, ouvrit son journal.

— Bien des gens du pays voulaient te présenter leurs condoléances, dit Julie. Je leur ai expliqué que tu étais dans l'impossibilité de les recevoir.

Elle approuva.

— Beaucoup de monde ?

— Oui. L'église était pleine.

Elle ignorait si des faire-part avaient été expédiés à toutes leurs connaissances. Avec l'aide de Julie et de Daniel, elle avait établi une liste d'adresses mais se demandait si elle n'en avait pas oublié.

— On peut se changer ? demanda Serge.

Elle donna son accord, regarda ensuite la voiture de louage.

— On n'en aura plus besoin désormais, dit-elle à Daniel.

— Il est payé jusqu'à 6 heures ce soir. Il faudrait en profiter pour faire des courses.

— Si vous voulez, répondit-elle avec lassitude. Mais nous n'avons plus d'argent à gaspiller. Le peu que nous récupérerons se fera attendre plusieurs mois. Une partie sera bloquée comme vous êtes tous mineurs.

Pourtant elle leur donna quelques billets et les deux aînés partirent pour Aix. Les deux autres reprirent leurs jeux dans le bassin et elle n'osa les imiter, craignant que passant outre quelques personnes du pays ne viennent lui rendre visite.

— Si on pouvait fermer ce portail, dit-elle à Valérie.

— Voulez-vous que mon frère vienne demain ? Il sait tout faire.

Le frère vint et, à la fin de la journée, le portail pouvait se fermer à nouveau, non sans forcer un peu. Il fallut réinstaller la clochette et tendre un très long fil de fer soutenu par des piquets. Lorsqu'elle vit la propriété bien close, Clotilde ne put cacher sa satisfaction.

— Nous sommes vraiment chez nous, dit-elle.

— Oui, reprit Julie, comme si nous avions effacé le monde extérieur.

Curieuse réflexion chez une fille aussi jeune. N'allaient-ils pas se transformer tous en reclus volontaires ? Mais d'autres soucis l'empêchèrent de trop réfléchir à ce problème. Chaque soir, elle comptait l'argent qui lui restait. Elle pourrait difficilement atteindre la fin de l'année et elle ne savait exactement ce que lui coûteraient les

scolarités des enfants. Elle devrait les habiller, payer les voyages, les livres et les fournitures. Et ce chauffage qu'elle n'avait pas encore fait transformer ? Le laisser fonctionner au charbon ? Combien de tonnes seraient nécessaires ?

Elle avait cru que la mort de leur père accablerait ses enfants, qu'ils finiraient par réaliser leur drame, le bouleversement de leur vie. Or ce ne fut qu'un incident et jamais ils ne parlaient de lui. Jérôme se livrait toujours au braconnage, rapportait des lapins, des perdreaux, et lorsque ses pièges étaient vides, il faisait des fagots de bois mort.

— Pour la cheminée, cet hiver.

Serge avait désherbé un grand carré de terre sur laquelle il s'escrimait, suivant les conseils de Valérie qui lui apportait des graines, des plants.

— Tu verras mes beaux poireaux, mes salades. J'ai aussi des choux pour les bonnes soupes. Les deux aînés disparaissaient de longues heures et elle ne savait jamais ce qu'ils faisaient. Un jour, elle crut comprendre qu'ils nettoyaient la vieille bergerie au-delà des broussailles. Elle voulut les rejoindre en passant par la route, mais ne put arriver à ouvrir seule le portail. Avec son fauteuil, c'était pratiquement impossible et elle regretta de l'avoir fait réparer.

Peu de temps après la mort d'Adrien, Serge lui demanda de l'argent pour acheter quelques outils indispensables. Elle ne put lui donner que vingt francs.

— Que veux-tu que je fasse avec ça ?

— Notre situation est difficile depuis la mort de ton père. L'argent a filé de façon vertigineuse.

— Bientôt, tu toucheras l'assurance sur la vie.

Puis il eut un mouvement d'effroi, rougit et quitta précipitamment la cuisine. Clotilde resta songeuse. Une assurance sur la vie ? Adrien ne lui en avait jamais parlé dans ses lettres. Et les enfants en connaissaient l'existence ? Profondément troublée, elle leur posa la question au repas. Ils se figèrent dans un silence glacé.

— Votre père vous en avait-il parlé ? Julie haussa les épaules :

— Vaguement. Il nous a un jour assuré que nous ne manquerions de rien, en cas d'accident.

— Il y a longtemps ?

— Oh ! je ne sais pas.

Cette nuit-là, elle dormit très mal. Pourquoi Serge avait-il eu conscience de faire une gaffe monstrueuse ? Pourquoi ces réticences ? Le lendemain matin, le facteur apporta une lettre d'une compagnie anglaise lui annonçant la visite d'un inspecteur pour affaire la concernant. Le courrier s'étant retardé, elle découvrit que le nommé Moore se présenterait l'après-midi.

— Valérie, il faut ouvrir le portail, j'attends une visite.

Au repas, elle informa les enfants et constata leur intérêt très vif pour cette nouvelle.

— C'est certainement l'assurance-vie de papa, dit Julie. Il me semble me souvenir que c'est cette compagnie.

Clotilde la soupçonna d'en savoir bien plus, peut-être même le montant exact de la somme souscrite. Vers 2 h 30, une Austin pénétra dans l'allée et roula jusqu'au saule. Un petit homme brun en jaillit, porteur d'une serviette.

— Madame Saint-Rémy ? Sydney Moore. Il la suivit jusqu'à la salle, s'assit après un bref regard inquisiteur pour la pièce.

— Je suppose que vous n'ignorez pas l'objet de ma visite ? Nous avons été prévenus tardivement du décès de notre client, M. Saint-Rémy, et permettez-moi de vous présenter les condoléances de ma compagnie.

— Contrairement à ce que vous dites, j'ignore absolument ce que vous me voulez.

Une ride de surprise sillonna son front et il parut par la suite assez sceptique.

— Eh bien ! madame, votre mari avait souscrit en nos bureaux parisiens une assurance-vie en cas d'accident corporel. En cas de mort, il était prévu que la somme serait partagée en deux fractions. L'une vous étant réservée et l'autre allant à vos enfants. Je suppose que vous en ignorez le montant ?

Elle devina l'ironie mais ne s'en formalisa pas :

— J'ignore tout.

— Un million de francs actuels, madame.

L'énormité de la somme la laissa sans paroles. Comment Adrien avait-il pu payer des primes qui devaient être considérables ?

— Soit cent millions anciens, madame, crut bon de préciser Sydney Moore. M. Saint-Rémy avait souscrit voici deux ans. Tous les risques d'accidents étaient couverts. Et, bien sûr, ceux pouvant résulter de la conduite d'un véhicule.

Il marqua un arrêt, mais comme elle se taisait toujours, il se crut autorisé à poursuivre :

— J'arrive de Vidauban où j'ai mené mon enquête ainsi que nous avons coutume de le faire. J'ai vu l'épave de la Porsche, j'ai interrogé les témoins, les gendarmes, le conducteur de l'engin de terrassement. Je ne voudrais pas vous rappeler de cruels moments, madame, mais votre mari a commis une imprudence fatale.

Elle hocha la tête. Bien sûr, ils allaient faire des difficultés, ergoter.

— Or nous savons que M. Saint-Rémy était un excellent conducteur. Il avait participé à des rallies, pour lesquels notre couverture ne lui était pas acquise, pilotait depuis de nombreuses années. Son assurance voiture n'a jamais enregistré le moindre

accident même bénin. Il bénéficiait d'une grosse ristourne de prime.

— Il y a quatre ans, nous avons eu un terrible accident, dit-elle. Depuis je suis paralysée. Mon mari avait dû alors changer de compagnie.

Moore resta presque stupide.

— Mais il n'était pas responsable, ajouta-t-elle, car nous avons dérapé sur une flaque d'huile dans un virage.

— J'ignorais ce fait tragique, madame. Veuillez m'en excuser. Mais vous êtes bien d'accord avec moi ? Votre mari conduisait parfaitement bien ?

Elle inclina la tête :

— Il y a quatre ans, oui. Depuis, je ne suis plus jamais montée à ses côtés.

Moore regarda ailleurs, visiblement embarrassé. Il ouvrit sa serviette déposée sur ses genoux.

— Votre mari a passé la nuit ici, la veille de son accident ?

— Il est arrivé en fin d'après-midi, est reparti le lendemain assez tôt. Je n'ai appris sa mort que vers 4 heures.

— Il vous a paru en excellente santé ?

— Revenant d'une croisière en Sicile, il était au mieux de sa forme.

— On ne peut donc parler de défaillance physique ?

— Je ne le crois pas.

Il soupira :

— Voyez-vous, madame, les témoins sont formels. Votre mari s'est jeté sur cet énorme engin sans ralentir. Il n'y avait pas la moindre trace de freinage. N'est-ce pas étrange ?

Elle le regarda dans les yeux :

— Avancez-vous qu'il ait pu se suicider ?

— Comprenez-moi, madame. Les faits sont là. De plus, comme il venait de chez vous, peut-être était-il sous le coup d'une dépression morale assez forte pour le conduire à mettre fin à ses jours. Maintenant que vous m'avez parlé de cet autre accident qui vous a immobilisée sur ce fauteuil, je me demande s'il n'a pas brusquement pris conscience de sa grave responsabilité dans ce drame.

— Mon mari rejoignait sa maîtresse en Italie, dit-elle tranquillement.

Puis elle sourit de l'avoir choqué à ce point. Il n'avait rien d'Anglais, ce Sydney Moore qui la contemplait, les yeux ronds, la bouche ouverte, l'air stupide.

— Vous voyez qu'il avait hâte de me quitter, de nous quitter pour rejoindre cette fille belle, jeune et valide. Il n'avait aucune raison de se suicider et ce n'était pas la première fois qu'il me rendait visite. Il m'a vue dans des circonstances encore plus pénibles lorsque je gisais sur mon lit de clinique.

Il avait repris un maintien plus digne, l'écoutait avec attention.

— Jamais je ne lui ai adressé le moindre reproche, jamais je ne l'ai mis en cause dans cet accident qui m'a paralysée pour la vie. L'autre soir, il a été très bien accueilli. Les enfants étaient enchantés et ont insisté pour qu'il passe la nuit ici.

Bien qu'attentif, il ne parut pas remarquer la légère modification de sa voix lorsqu'elle parla de l'attitude des enfants. Subitement, elle doutait de leur sincérité ce soir-là, se demandait si elle n'avait pas assisté à une comédie parfaitement mise en scène.

— Je vous remercie, dit-il. Dans ce cas, nous devons opter pour la défaillance mécanique ce qui, pour une voiture récente de construction renommée et d'un prix élevé, est assez inconcevable. À première vue, il semblerait que les freins n'ont pas fonctionné. Nous allons faire expertiser l'épave.

Il paraissait déçu, presque désolé.

— Le but de votre visite était-il d'établir la thèse du suicide ?

— Oh ! madame, ne me jugez pas trop mal mais je fais mon métier. Si tout va bien, d'ici deux mois la somme vous sera définitivement acquise. Nous ferons le maximum pour respecter ce délai. Vraiment, vous ignoriez que votre mari avait pris de telles précautions pour vous garantir un capital ?

— Je puis vous l'assurer.

— Et vous n'aviez aucune raison de lui en vouloir ? Bien que vous soyez paralysée à vie à cause de lui ?

Maintenant, l'attaque se faisait plus directe.

— M'accusez-vous d'avoir saboté sa voiture ? murmura-t-elle. Il rougit jusqu'à la racine de ses cheveux noirs.

— Me voyez-vous le faire de mon fauteuil que je ne peux quitter que pour mon lit ? Peut-être ai-je rampé sur le sol pour me glisser sous la Porsche ? Allez-vous me traîner en justice ? Ne craignez-vous pas le ridicule lorsque j'apparaîtrai dans le tribunal ?

— Madame ! s'écria-t-il... Je n'ai pas voulu...

— Si, vous l'avez voulu. Vous pouvez vous renseigner, fureter partout. Vous ne trouverez personne pour vous répéter une seule parole vindicative, un seul reproche que j'aurais pu prononcer à l'encontre de mon mari.

Moore se leva, l'air obséquieux.

— Je suis désolé, madame... Je vais me retirer. Je ne manquerai pas de vous tenir au courant des suites de mon enquête. Mes hommages, madame.

Elle resta immobile tandis qu'il sortait par la porte-fenêtre. Elle entendit l'Austin démarrer, s'éloigner dans l'allée. Épuisée, elle ferma les yeux. Cette discussion avait soulevé trop de questions confuses et son esprit bouillonnait de suppositions accablantes. Quand elle ouvrit

les yeux, elle aperçut Julie en face d'elle. La jeune fille avança d'un pas, le visage tendu, presque vieilli :

— Que t'a-t-il dit ?

Clotilde examinait ces traits délicats, y cherchant vainement le reflet de sa propre angoisse, n'y trouvant qu'impatience rageuse et attente avide.

— Ton père avait bien une assurance-vie.

— Et tu vas la toucher ?

— Pas tout de suite. Si tout va bien, dans deux mois. La moitié vous est réservée.

— Combien ?

Non, ce n'était pas de la cupidité mais un besoin de justification.

— Un million actuel. Cent millions anciens.

Julie se redressa, respira fortement durant quelques secondes comme pour calmer une agitation intérieure, sourit :

— Tu vois ?

Clotilde secoua la tête.

— Mais la fin de nos problèmes. Nous pouvons habiter la Musardièrre. Tu peux faire réparer la chaudière, entreprendre l'installation de cette salle.

— Dans deux mois seulement.

Sa fille eut l'air de considérer le délai comme un détail sans importance.

— Une enquête est en cours. Cet inspecteur veut faire économiser de l'argent à sa compagnie.

Fauchée en pleine joie, Julie tressaillit :

— Comment ?

— Il voulait me faire admettre que ton père avait eu l'intention de se tuer. Puis il a paru se demander s'il n'y avait pas eu intention criminelle.

La jeune fille haussa les épaules, sans la moindre émotion :

— Il est fou ?

— Pas tellement. Ton père est arrivé sur l'obstacle sans freiner. Ou sans avoir pu freiner...

— Et qui accuse-t-il ?

— Moi.

Sa mère la regardait tranquillement, avec un imperceptible sourire au coin des lèvres. Julie détourna la tête pour échapper à son regard.

— Comment a-t-il osé ?

— Plus j'y réfléchis et plus je trouve que moralement il n'a fait aucune erreur de jugement. J'aurais pu avoir de bonnes raisons de haïr ton père. Nous avons eu un accident ensemble. Lui s'en est tiré sans une égratignure, moi, je suis paralysée. Depuis quatre ans, il m'a

abandonnée. Oh ! bien sûr, il m'a donné tout l'argent que je voulais, dont j'avais besoin pour me soigner. Et puis, dimanche, il vient nous voir. Il se vante de ses prouesses maritimes et, comble d'impudeur, de ses exploits de pilote. À moi qui à cause de lui me traîne dans ce fauteuil... Un bon mobile, non ? Et si par-dessus le marché je sais que j'ai rien à redouter pour l'avenir parce qu'il a souscrit une forte assurance-vie... Comprends-tu pourquoi cet inspecteur pouvait imaginer un beau roman ? Malheureusement pour lui, la réalisation matérielle d'un tel crime ne m'était pas possible. Qui aurait accepté l'idée que j'aie pu saboter son véhicule, moi qui ai tant de peine à m'extirper de mon fauteuil pour les nécessités les plus sordides. Je me serai traînée sur le sol pour me livrer à des tripatouillages mécaniques ? Alors que je ne connais rien à tout ça ?

Toujours de profil, Julie ne donnait pas l'impression de l'écouter. Elle fixait un point sur le mur, sans jamais battre des paupières, transformée en statue.

— Mais ce Sydney Moore est un fouineur, un individu qui ne capitule pas aisément. Il va faire expertiser l'épave de la Porsche, cherchera un peu partout. Cent millions ! Ils ne peuvent pas nous les donner de gaieté de cœur.

— Si tu prenais un homme de loi ?

— À quoi bon ? Je suis lasse à l'avance des démarches à entreprendre.

— Mais enfin, tu as besoin de cet argent ! Nous en avons tous besoin ici pour vivre.

— La mort ne résout aucun problème, murmura Clotilde, énigmatique. Nous aurons toujours la Musardièrre. Nous la vendrons et vous pourrez toujours en vivre.

— Nous, pourquoi nous ?

— Parce que moi, je peux toujours aller dans un hôpital, à Garches, par exemple. Il faudra bien que quelqu'un me prenne en charge.

Julie sortit brusquement. Clotilde avança son fauteuil sur le seuil de la porte-fenêtre. Sa fille rejoignait les autres, allait leur raconter ce qu'elle savait. Feignant l'indifférence, ils ne se rapprochaient pas immédiatement d'elle, mais elle devinait leur fébrilité. Elle recula dans l'ombre pour se dissimuler. Daniel se leva des hautes herbes mais Julie lui fit signe et s'accroupit, disparut à la vue de Clotilde. Les autres arrivèrent à quatre pattes en essayant de ne pas se faire voir. Seules les hautes herbes frémissantes trahissaient leur réunion secrète.

Le portail était resté ouvert et Clotilde ne pouvait plus supporter que leur univers clos soit ainsi livré à la curiosité extérieure. Elle alla jusqu'à la cuisine pour demander à Valérie d'aller le fermer.

— Vous n'attendez plus personne, madame ?

— Non. Plus pour aujourd’hui.

Elle roula jusqu’au saule mais ne put y rester car l’arbre distillait une atmosphère glacée. Désormais, elle savait que la mort d’Adrien avait commencé à la Musardière.

Au début de la semaine, elle reçut un chèque de la société qui employait Adrien. Une somme importante représentant l'indemnité prévue en cas de mort. De quoi vivre sans souci près d'une année. Elle ne put leur cacher la nouvelle car elle avait besoin d'eux pour pouvoir encaisser la somme. Le directeur de l'agence locale d'une banque vint à la Musardièrre pour lui faciliter les formalités. Daniel était passé la veille à son bureau.

— Dans quelques jours j'aurai dix-huit ans, dit-il. Ne pensez-vous pas que l'émancipation me permettrait de régler certains détails dont ma mère ne peut s'occuper, vu son état ?

— Bien sûr, répondit l'autre. Vous pourriez vous faire ouvrir un compte sans difficulté.

L'engrenage était bien dissimulé par la bienveillance apitoyée des gens. Nul n'y voyait malice et tous pensaient que cette pauvre femme était bien secondée par ses enfants. Elle fit donc les démarches pour faire émanciper Daniel et Julie, puisque c'était possible à partir de quinze ans. Daniel prenait des leçons d'auto-école au village même. Il avait acheté une petite moto rageuse qui l'emportait à une allure folle malgré sa faible cylindrée. Julie s'asseyait dans son dos, cerclait son corps de ses bras et ils disparaissaient pour de longues heures, allant jusqu'à Aix. Ils s'étaient inscrits dans le même établissement secondaire. Jérôme et Serge avaient préféré un C.E.S. plus proche. Adrien aurait hurlé de rage en apprenant ça.

Ils ne se montraient pas avares de précisions, lui présentaient les papiers fournis par les établissements, les lui faisaient signer. Puis ce furent les livres scolaires qu'ils apportèrent par paquets entiers. Ils voulaient la rassurer, endormir sa méfiance, mais elle s'enfonçait de plus en plus dans un doute effrayant qui l'empêchait de dormir, la rendait perpétuellement préoccupée.

Valérie se rendait compte que Clotilde changeait, essayait maladroitement de provoquer ses confidences.

— Madame appréhende peut-être l'hiver... Qu'elle se rassure ! Il faudrait que je sois incapable de bouger pour ne pas venir chaque matin à la Musardièrre.

— Je sais, Valérie, je sais...

Et puis, le jour de la rentrée scolaire, la Musardièrre lui appartient

pour la journée. Les deux petits avaient pris le car de ramassage scolaire, tandis que les aînés avaient préféré leur petit bolide inquiétant qui bourdonnait longtemps dans l'air cristallin du matin. Ils rentraient quand ils voulaient, la nuit tombée depuis longtemps, alors qu'elle était seule au rez-de-chaussée, les deux garçons prétextant leur travail pour s'enfermer à l'étage. D'ailleurs, elle n'était pas certaine qu'ils se trouvaient réellement dans leur chambre. Ils pouvaient entrer et sortir sans emprunter l'escalier depuis qu'elle avait découvert que Jérôme avait fabriqué une échelle de corde. Les quatre enfants lui échappaient de plus en plus et elle comprenait mieux le refus de son mari.

Deux ou trois soirs, ils s'attardèrent auprès du feu de bois que Valérie allumait régulièrement avant de rentrer chez elle. Mais bientôt elle fut seule après le repas à contempler les flammes, essayant d'apaiser le mal qui la rongait. L'installateur vint modifier la chaudière, plaça une énorme cuve dans l'ancienne buanderie et, un jour, un camion-citerne vint livrer le fuel, dont l'odeur âcre se répandit pour plusieurs heures dans le parc et la maison. Clotilde regretta vivement de s'être laissée influencer. On effectua un essai limité car jamais l'automne n'avait été aussi doux. Très chaud dans la journée et laissant une grande tiédeur aux nuits. Les jours de congés, ils se rassemblaient encore autour de la piscine, se baignaient un peu mais se concentraient également en secret. De la campagne arrivait l'odeur des vendanges, et Valérie apportait chaque jour des raisins magnifiques. Clotilde ne retrouvait pas sa sérénité dans la paisible indifférence des jours qui se succédaient, semblables les uns aux autres. Elle semblait dans de grandes torpeurs éprouvantes, tentatives dérisoires pour échapper à cette pensée obsédante qui cernait la mort d'Adrien avec une acuité de plus en plus vive.

Elle n'avait aucune nouvelle de la compagnie d'assurances. Sydney Moore, contrairement à sa promesse, ne lui avait jamais écrit. Peut-être avait-il renoncé à son enquête et sa société faisait traîner le paiement en longueur.

Octobre arriva. Tout paraissait fonctionner à merveille à la Musardière. Les enfants fréquentaient assidûment leurs écoles, donnaient l'impression de travailler. Valérie se dépensait sans compter dans la maison, faisait des confitures, des terrines de lapin avec les bêtes que Jérôme apportait chaque jeudi et dimanche matin.

Le matin, Serge et lui se levaient tôt pour prendre le car. Elle les entendait depuis sa chambre dans un demi-sommeil. Au début, elle avait voulu se lever, mais avait eu l'impression qu'ils se passaient fort bien de sa présence. Plus tard, le car du ramassage faisait vibrer les vitres avant de redémarrer. Puis les deux aînés descendaient et, dix minutes après, la petite moto s'énervait du côté de la buanderie avant

de s'élancer sur l'allée. Voilà ! Elle était seule jusqu'à 9 heures. Incapable de supporter cette solitude féconde en idées noires, elle se levait, prolongeait sa toilette, son déjeuner jusqu'à l'arrivée de Valérie.

Un matin, elle se trouvait dans l'allée qui conduisait au portail. De loin elle entendait venir le facteur sur son vélomoteur. Il s'arrêta de l'autre côté, invisible, mais comme la boîte aux lettres était restée entrouverte, elle vit apparaître le courrier qu'il y déposait, notamment une enveloppe blanche. Elle pensa qu'il s'agissait de la réponse de la compagnie d'assurances et commença à rouler vers le portail, les yeux fixés sur la boîte aux lettres. Soudain elle eut l'impression que l'enveloppe bougeait, s'élevait, disparaissait par la fente extérieure. Croyant rêver, elle se précipita mais il ne restait dans la boîte qu'un journal local et une enveloppe de publicité.

Elle revint en hâte dans la maison, héla Valérie qui faisait les chambres.

— Où est Jérôme ?

La jeune femme se troubla :

— Mais à l'école.

— Non. Dans sa chambre.

— Madame, je vous assure...

— Ne le protégez pas, Valérie. Je vous assure qu'il n'a pas besoin de ça. Je sais qu'il était dans sa chambre jusqu'au passage du facteur, qu'il a subtilisé une lettre par l'extérieur et qu'il est remonté chez lui par son échelle de corde.

Baissant la tête, Valérie respirait avec difficulté. Soudain la porte d'une chambre racla sur les tomettes inégales et Jérôme descendit les marches :

— Ça va, pas besoin d'en faire un drame ! Oui, je suis resté ici. Moi, l'école ça m'emmerde. Et quand il fait si beau dehors...

— La lettre ?

Il la sortit de la poche de son pantalon, la jeta sur ses genoux. C'était son collègue qui demandait la justification de plusieurs absences de la semaine passée.

— Ainsi ce n'est pas la première fois ?

— Non.

— Ton frère ?

— Oh ! lui.

— Les grands ? Il haussa les épaules :

— Je ne suis pas un mouchard.

— Ce qui veut dire qu'ils en font autant ?

— Pas forcément.

Tranquillement, il sortit de la maison.

— Vous êtes sa complice, Valérie ?

— Je ne voulais pas le dénoncer à madame tout de même.

Clotilde se contint et roula jusque sous son saule pleureur. Toujours cette entente suspecte entre Valérie et Jérôme. Et elle devait l'accepter, voire se montrer complaisante. Valérie lui rendait des services considérables. Il n'y avait pas dans le village une femme capable de la remplacer. Prisonnière de Valérie, des enfants, de la Musardièrre. Elle n'était plus qu'un prétexte qui justifiait une apparence de vie normale, parce qu'ils étaient tous mineurs. Mais dans trois ans, lorsque Daniel atteindrait sa majorité, elle n'aurait plus aucune raison d'exister. Elle répéta ce mot avec rage : un prétexte, un prétexte.

Avec une joie mauvaise qui la satisfaisait, elle pensa qu'elle n'était pas éternelle. Si elle mourait, un conseil de tutelle prendrait les enfants en charge, les confierait à des institutions. Plus question de faire l'école buissonnière ni de faire sauter des cours. Alors peut-être ils regretteraient le prétexte.

Le samedi soir, Daniel lui demanda si elle n'avait rien reçu de l'assurance. La question la hérissa.

— Non. Pourquoi tu as besoin d'argent ?

— Je trouve que c'est long.

— Ton père n'est pas mort depuis si longtemps que nous puissions débattre aussi crûment de questions d'argent.

Il prit un air hautain :

— Pourquoi tant d'hypocrisie ?

Clotilde vit rouge.

— Mais nous sommes tous des hypocrites. Vous les premiers qui, le fameux dimanche soir où votre père vous a notifié son refus, avez su lui jouer une comédie ignoble dont je suis encore toute honteuse.

Ils la regardaient, étrangement silencieux.

— Oui, une comédie. Pour qu'il passe la nuit à la Musardièrre et vous laisse le temps de trouver le moyen de l'empêcher d'agir. Et ce moyen vous avez fini par le trouver.

— C'est-à-dire ?

Sur le point de se libérer, elle vit le regard de Serge. Le seul qui exprimât en ce moment dangereux une sorte de supplication. Elle respira à fond.

— Que voulais-tu dire ?

— Rien. Je suis énervée.

— Y a-t-il ici des oreilles innocentes qui ne peuvent pas entendre ce que tu as sur le cœur ? fit Julie avec une ironie féroce. Si nous avons comploté une comédie, c'est que nous étions d'accord tous les quatre ? Pourquoi en ménager un seul ?

— Tais-toi, je t'en supplie.

— Mais non. Dis-nous ce que tu penses. Nous saurons ce que tu nous reproches exactement.

— D'accord, fit Daniel. Depuis le début des vacances tu as toujours procédé par insinuations. Tu détestais que Julie et moi soyons toujours ensemble. Comme si nos relations étaient incestueuses.

— Et quand bien même, fit Julie... Nous sommes peut-être au-delà de tels principes.

— Tu nous reprochais, sans avoir l'air, notre joie de vivre, nos libertés de mœurs, notre goût pour une existence où tout ce qui est contrainte serait aboli. Mais tu n'osais pas le faire franchement. En fait, tu nous as empoisonnés tout l'été parce que tu souffres de ton infirmité. C'est peut-être normal, mais alors pourquoi vouloir nous réunir tous les quatre à la Musardière ? Nous ne pensions pas que ton caractère avait pris pareille tournure.

— Maintenant de quoi nous accuses-tu ? insista Julie avec une force insoutenable. Sois franche pour une fois, va jusqu'au bout !

— Laissez-la, se mit à hurler Serge, laissez-la !

— Toi, le même, dit Jérôme, les dents serrées, tu vas nous ficher la paix. Va te coucher si tu n'es pas avec nous, sinon il t'en cuira.

Pas avec nous : Clotilde releva ces mots dans le tumulte qui la bouleversait intérieurement et qui l'égarait dans une sorte d'incompréhension.

— Tu ne réponds pas ?

— Ce n'est peut-être pas facile à dire.

— Non, dit Clotilde. Parce que c'est trop monstrueux.

— Nous y voilà, ricana Julie.

— Ça ne pouvait pas manquer d'arriver.

— Elle déforme tout pour se persuader qu'elle a raison.

— Nous avons donc souhaité la mort de papa ?

Clotilde vit le visage de Julie à quelques centimètres. La haine le déformait.

— Nous avons saboté sa voiture ?

— Pour continuer à vivre ici ? Comme si c'était le paradis ?

— C'est cet imbécile d'inspecteur d'assurances qui t'a mis cette sottise dans la tête ?

Dans le harcèlement des questions, elle ne reconnaissait pas les voix, ignorait si c'était Jérôme, Daniel ou Julie qui les lançaient avec fureur. Serge avait disparu.

— Que comptes-tu faire ?

— Nous dénoncer à la police ?

— Ne pas accepter l'assurance-vie ?

— Elle en est bien capable.

— Peut-être aurait-il fallu soigner aussi son esprit. Pas étonnant que papa ait préféré vivre séparé d'elle.

— Ce pauvre papa que nous avons assassiné.

— C'est bien ce que tu voulais dire ?

Elle agita les bras comme pour les repousser, essaya de faire reculer son fauteuil, mais n'arrivait pas à coordonner ses mouvements avec ses intentions et elle butait obstinément la table.

— Ça suffit, dit Daniel.

Comme par enchantement, le silence revint et la brume qui enferma Clotilde dans un univers comateux se dissipa lentement. Elle vit son assiette, les restes de son repas, reprit machinalement sa fourchette.

— Excuse-nous, dit la voix de Daniel, mais tu nous as poussés à bout avec tes accusations déguisées. Depuis le début il y a une sorte de guerre larvée entre nous, et j'ai l'impression que tu te complais dans ce genre d'atmosphère. Nous savons qu'à la clinique tu as l'habitude de te chamailler avec tes compagnes, mais pourquoi continuer avec nous ?

D'où sortait-il ça ? Bien sûr, parfois elle avait des mots avec telle ou telle malade, notamment dans le salon pour les programmes de télévision ou pour le bridge, mais ça n'allait jamais bien loin. Il la prenait pour une vieille femme acariâtre ? Elle ne souhaitait pas répondre, effrayée à l'avance par leur réaction. Ils faisaient bloc pour l'assaillir d'insolences. Ils l'effrayaient avec leur art de la fourberie, leur habileté à la faire passer pour une malade atteinte de la manie de la persécution. Elle regrettait cette tentative de mise au point. Désormais, ils la surveilleraient étroitement, sauraient se montrer odieux pour l'empêcher de parler. Car plus que jamais elle était certaine qu'ils avaient voulu la mort d'Adrien, qu'ils l'avaient organisée dès le premier refus, bien avant qu'il ne leur demande de sortir de la pièce. Elle ne pouvait rien prouver, ni mettre qui que ce soit dans la confidence. Ils triomphaient sans la moindre pudeur.

Elle resta seule dans la salle, s'écarta de la table non débarrassée pour se rapprocher du feu. Elle était glacée et une bûche achevait de se consumer sans donner beaucoup de chaleur. Un instant, elle considéra la table puis décida d'aller se coucher. Le lendemain, un dimanche, Valérie ne venait pas. Tant pis. Elle ferma la porte de sa chambre, passa sur son lit en sachant qu'elle ne pourrait s'endormir, aussi avala-t-elle plusieurs comprimés.

Le lendemain matin, elle se réveilla très tard et sans courage. Elle écouta les bruits de la maison. Ils étaient minimes, mais à plusieurs reprises elle capta un glissement furtif près de la porte de sa chambre. Le soleil brillait au-dehors, mais ce n'était plus le flamboiement de l'été.

Lorsqu'elle ouvrit la porte de la chambre, le corridor était vide. La cuisine également et l'évier sans vaisselle. Dans la salle à manger, rien n'avait été rangé. Elle fit de nombreux voyages pour rapporter la vaisselle tandis que son café passait. Elle en but deux tasses, se sentit

un peu mieux après.

Ils n'étaient pas dans le jardin. Peut-être encore dans leurs chambres après avoir déjeuné ? Elle sortit, alla jusqu'à la buanderie. La petite moto n'était pas là, pas plus que le vélo de Jérôme. Elle se dirigea ensuite vers la piscine démontable sans trop savoir que faire. Partis ! Elle ne savait où. Tous les quatre ? Elle leva la tête vers les fenêtres des chambres. Toutes fermées. Et s'ils étaient tapis derrière à l'observer après avoir caché la moto et le vélo ? Elle avait l'impression d'être regardée. Pour échapper à cette sensation désagréable, elle retourna à la cuisine, s'approcha de l'évier. En ouvrant le placard en dessous pour engager ses jambes, elle pouvait faire la vaisselle. Cela l'occupa un grand moment et, quand elle regarda la pendule, midi était passé d'un quart d'heure. Elle n'avait pas faim. Les barbituriques la rendaient même nauséuse. Après avoir bu un citron pressé, elle alla s'installer sous le saule avec un livre.

Au bout d'une demi-heure, elle leva la tête, ayant cru surprendre un mouvement insolite des hautes herbes, tout au fond du parc, vers les cyprès de la haie. Haletante, elle resta les yeux rivés sur cet endroit, mais à nouveau la végétation roussie par l'été gardait son immobilité.

Voulaient-ils jouer à lui faire peur ? Elle essayait de se raisonner, se répétait qu'elle n'était peut-être qu'un prétexte mais que sans elle ils ne pourraient longtemps jouir de leur liberté. « Il faut que j'aille là-bas, se dit-elle. Quoi qu'il m'arrive. »

Dès qu'elle quitta l'allée, les difficultés commencèrent pour son fauteuil. Les hautes herbes gênaient énormément sa progression, s'emmêlaient dans le moyeu. Bientôt elle dut serrer de toutes ses forces ses mains à même les roues, et non sur le cercle extérieur de propulsion.

Elle atteignit la zone suspecte, découvrit une traînée importante. Un objet ou un corps assez gros était passé par-là. La trace continuait vers les pins et elle poursuivit lentement sa difficile progression.

Et soudain ce fut la catastrophe. La roue droite parut se tordre et le fauteuil pencha fortement de ce côté, au point qu'elle crut qu'il basculait. Elle cria de terreur, se tut en constatant qu'elle ne bougeait plus. Contrairement à ce qu'elle avait pensé, la roue ne s'était pas pliée, mais s'était enfoncée dans un trou large et profond, carré.

Il en montait une odeur fraîche de terre récemment travaillée. Caché par des herbes, il présentait un piège parfait pour sa roue. Jamais elle ne pourrait s'en dégager, même en s'aidant des deux mains. La roue mordait la terre, la pénétrait sans se hisser d'un seul centimètre. Elle tenta de faire marche arrière mais dut y renoncer, regarda ses mains rouges, gonflées. La peau cloquait déjà. Elle se trouvait en plein soleil et transpirait abondamment. Une poussière

végétale montait des herbes et irritait sa peau en se collant à son corps. Elle regarda autour d'elle avec désespoir, puis en direction de la maison. Il lui sembla que la fenêtre de Daniel n'était plus complètement fermée, et qu'une persienne bâillait même légèrement. Non. Une illusion d'optique renforcée par son imagination en feu.

Ne lui restait plus qu'une solution, qu'elle envisagea avec le maximum de sang-froid mais le cœur fou. En portant tout le poids de son corps sur la droite, elle sentit le fauteuil se mettre en position d'équilibre. La roue gauche décolla enfin du sol et lentement l'ensemble se renversa latéralement. Elle amortit le mouvement. de ses bras tendus, se dégagea péniblement, rampant sur le sol comme une larve grotesque. Elle contourna avec une lenteur de limace le fauteuil renversé, tenta de le tirer sur le côté gauche pour le dégager du trou, mais c'était encore au-dessus de ses forces. À plat ventre, elle dut renoncer, enfouit son visage dans ses bras pour reprendre son souffle, respirant l'odeur chaude de la terre, étouffant. Elle se renversa sur le dos, regarda le ciel, fut saisie de vertige. Les yeux fermés, elle reprit possession de son esprit, de ses forces. Il lui fallait une corde pour tirer le fauteuil sur plus d'un mètre de distance. Son souffle était si court, si oppressé qu'elle poussait chaque fois une plainte rauque.

Étendue sur le côté, la vue brouillée par des points lumineux, elle tenta de récupérer, regrettant cette tentative désespérée, car il lui fallait encore remettre le fauteuil sur ses roues et surtout se hisser sur le siège.

Elle secoua la tête, la bouche tapissée de glaires épaisses, les cheveux plaqués sur son front et ses joues, grise de poussière. Lorsque enfin son fauteuil fut redressé, elle éclata d'un rire nerveux en apercevant son soutien-gorge qui pendait à l'arrière. Rire qui se transforma bientôt en sanglots d'impuissance. Vu du sol, son siège lui paraissait inaccessible, situé à une hauteur invraisemblable.

Sa première étape fut le repose-pieds où elle s'appuya sur les coudes, tirant le poids de ses jambes inertes par petites secousses, pour obtenir les quelques centimètres suffisants pour lancer ses mains vers les accoudoirs. Deux fois, elle échoua et, deux fois, le fauteuil s'échappa de près d'un mètre.

Enfin elle put s'asseoir et, tout de suite, se tassa sur elle-même, incapable d'un autre effort immédiat. Combien de temps resta-t-elle ainsi prostrée ? Certainement plus d'une heure car le soleil commençait à décliner lorsqu'elle reprit conscience de sa position. Lentement, scrutant le sol, elle rejoignit l'allée, la remonta avec des douleurs atroces dans les mains et les avant-bras.

Son premier but fut la cuisine, le réfrigérateur. Elle colla la bouteille d'eau à ses lèvres, but interminablement jusqu'à ce que le souffle lui manque. Puis ce fut la salle de bains. Elle contempla

longuement son image souillée dans la glace. Les forces lui manquaient pour prendre un bain. Elle nettoya son visage et ses mains, se recoiffa avec des gestes très las. Parfois elle tendait l'oreille, croyant surprendre un bruit. Elle ignorait toujours s'ils étaient ou non dans la maison. Le réfrigérateur n'avait pas été pillé et rien ne lui permettait de penser qu'ils avaient assisté à la scène pénible ou qu'ils l'avaient plus ou moins provoquée. Pourtant ce trou récemment creusé et dissimulé sous les herbes ?

Elle se prépara du thé, mangea des biscottes beurrées et sentit que ses forces revenaient lentement. Son fauteuil avait souffert de l'épreuve et elle ne put le débarrasser entièrement des herbes qui bloquaient les moyeux. Elle devrait attendre que Valérie arrive le lendemain pour un nettoyage plus minutieux. Après quoi elle s'endormit sur place, la tête renversée en arrière.

Le bruit rageur de la petite moto la fit sursauter. Il faisait nuit, elle alluma la lampe de la cuisine. Peu après ils pénétraient tous dans la pièce.

— Nous étions invités chez des copains, dit Daniel.

À l'arrière-plan, Serge la regardait gravement.

— Je suis fatiguée, dit-elle, et je vais me coucher. Si vous avez faim, il y a tout ce qu'il faut dans le réfrigérateur. Pour le rôti, il faudra bien une heure.

Ils s'écartèrent pour laisser du champ au fauteuil. Serge se précipita pour ouvrir la porte de la chambre. Remords tardif ? Elle le remercia d'un sourire, pénétra chez elle. Invités chez des amis ? Tous les quatre ?

Dans la semaine, le mercredi, elle reçut une lettre de la compagnie d'assurances, l'avisant que l'enquête sur la mort de son mari étant close, le capital souscrit était à sa disposition pour moitié, et pour l'autre à celle des enfants. Il lui fallait accomplir différentes formalités pour que cette dernière partie de la somme soit versée, mais d'ores et déjà il lui suffisait d'indiquer le numéro de son compte et le nom de sa banque pour que les cinq cents mille francs lui revenant soient virés. Elle répondit le jour même sans tenir les enfants au courant de cette conclusion heureuse, trop déçue que l'enquête ait tourné court, furieuse que l'on considère la mort d'Adrien comme accidentelle.

Maintenant elle les haïssait. Avec une obstination sans faille, elle croyait au crime. Au crime prémédité par les enfants, monstrueux, impardonnable. Ils avaient condamné Adrien sans la moindre pitié, étaient allés jusqu'au bout de leur forfait. Et loin d'être accusés, condamnés, ils recevaient une somme énorme. L'injustice l'étouffait.

Comment apprirent-ils que la compagnie allait lui verser sa part ? Un mystère de plus. Un soir, Daniel parla de la voiture qu'ils pourraient acheter.

Elle ne répondait pas, avalait lentement sa soupe. Valérie l'avait préparée avec l'espoir que sa bonne odeur simple et paysanne donnerait la paix à leurs cœurs.

— Puisque nous avons de l'argent maintenant, ajouta Daniel dans le silence général.

Clotilde tressaillit, serra obstinément les lèvres, reposant sa cuillère dans son assiette.

— Nous savons que la compagnie a payé.

— La compagnie a payé ma part, dit-elle. Seulement ma part. L'autre moitié est réservée et jusqu'à la majorité de Serge vous ne toucherez que les revenus, ainsi qu'en décidera le conseil de famille. Mais je refuse d'entreprendre les démarches pour qu'il soit institué.

— Nous nous en chargerons, dit Daniel, très pâle.

— Faites. Vous en aurez peut-être bien besoin un jour.

Julie haussa les épaules :

— Que veux-tu dire ?

— Je peux disparaître. Demain, dans un mois... Vous ne serez plus les maîtres de votre destin. On s'occupera de vous, autoritairement.

On vous dirigera vers des établissements différents.

— Tu penses que tu vas mourir ?

Clotilde regarda sa fille avec une telle intensité que ses yeux s'emplirent d'une humeur vitreuse.

— Je peux mourir demain, cette nuit. Je peux aussi retourner dans ma clinique et demander au juge qu'il me décharge de mes responsabilités maternelles. Vu mon état de santé, il ne pourra qu'acquiescer à ma demande.

Ils étaient consternés. Du plus petit au plus grand, et elle savoura cet instant de triomphe, recommença à manger sa soupe, les yeux brillants.

— Nous pensions que tu te plaisais à la Musardièrre, murmura Julie.

— Comment pourrais-je me plaire là où un crime odieux a été préparé et en partie accompli.

— Voilà qu'elle recommence, dit Daniel.

— Oui, je recommence, et ce sera ainsi tous les jours. Vous m'entendrez clamer mon indignation et mon dégoût. Mais peut-être ne le supporterez-vous pas et envisagerez-vous de me faire disparaître... Malheureusement pour vous, il y aura cette menace de l'intervention de l'administration. Eh ! oui, mes pauvres chers enfants, vous appartiendrez à l'Assistance publique. À moins que quelques parents éloignés ne se dévouent, alléchés par votre héritage. Non, vous ne pourrez jamais souhaiter ma mort tant que Daniel n'a pas atteint sa majorité. Trois années à supporter mes accusations.

— Les conclusions de l'enquête ne te suffisent pas, s'emporta Julie. Non, tu nous veux coupables et rien ne pourra ébranler ta conviction. En fait, tu te moques de la mort de ton mari. Tu nous hais, tout simplement.

— C'est bien possible, reconnut Clotilde. Mais vous ne m'ôtez jamais cette certitude de l'esprit que vous êtes les assassins de votre père. Ces enquêtes ne sont pas très bien faites.

— Tu ne refuses pas l'argent, cependant. Pour quelqu'un qui parle de mourir...

— Je pense pouvoir en disposer librement, en faire don à une œuvre s'il m'en prend la fantaisie.

— Comment mettras-tu fin à tes jours ? demanda Daniel, l'air bizarre.

Elle haussa les épaules, regarda les deux derniers. Toujours pâles, non à cause des paroles terribles qui s'échangeaient, mais certainement à cause de la menace de l'Assistance publique. Étaient-ils vraiment coupables, ces deux-là ? Elle décida que Jérôme, avancé pour son âge, n'avait aucune circonstance atténuante. Serge ? Peut-être. Si elle continuait à vivre, ce serait pour lui, pensa-t-elle avec une

ferveur excessive.

Chaque soir, elle mit un point d'honneur à les persécuter au cours du repas. Elle crut que Julie capitulait lorsque, prétextant une migraine, elle resta dans sa chambre une fois, mais le lendemain elle assistait au dîner, écoutait les accusations précises de Clotilde avec une indifférence parfaite. Bientôt elle comprit qu'elle faisait fausse route. Ils l'acceptaient comme une aïeule qui radotait, poursuivaient leurs propres discussions, s'interrompant parfois une seconde ou deux pour lui jeter un regard agacé.

Dépitée, Clotilde allait très loin dans ses imprécations. Elle menaçait de mettre fin à ses jours ou encore d'écrire au procureur de la République.

— Ce n'est pas à ta clinique luxueuse qu'ils te reconduiront, lui dit un jour Julie, mais chez les fous. Il n'y aura personne pour prendre tes divagations au sérieux. Tu vis ici comme une recluse et tu inquiètes même cette pauvre Valérie. Écris, mais écris donc si tu penses que l'enquête sera reprise.

Clotilde découvrit alors son impuissance. Il était vrai que Valérie n'était plus la même avec elle. Parfois elle l'observait à la dérobée tout en faisant son ménage.

— Croyez-vous que je deviens folle ? lui demanda-t-elle un jour.

— Oh ! madame...

— Alors, pourquoi me surveillez-vous ?

— Mais je ne surveille pas madame. Je veille seulement à ce qu'il ne lui arrive rien lorsque nous sommes toutes les deux seules dans cette maison éloignée.

Ce qui fit ricaner Clotilde.

— Vous avez peur que je me suicide ?

— Voyons, madame...

— Vous savez que malgré mon infirmité je puis utiliser plusieurs moyens pour mettre fin à mes jours ?

— Et moi qui croyais que madame serait si heureuse de rester définitivement à la Musardière.

Alors elle comprenait son erreur, redevenait plus prudente. Surtout ne pas se faire une ennemie de Valérie. Elle aurait certainement besoin de la jeune femme. Elle faisait un effort, faisant semblant de s'intéresser aux travaux ménagers, à la composition du menu pour le dîner.

— Ils ont faim lorsqu'ils rentrent le soir.

— Peut-être qu'ils ne mangent pas très bien dans ces cantines scolaires, supposait Valérie.

Clotilde évitait de ricaner. Fréquentaient-ils encore les cantines, les réfectoires de leurs établissements ? Elle était certaine qu'ils quittaient la maison pour la forme mais qu'ils ne se rendaient pas en classe.

Un soir, alors que Valérie était partie et qu'elle songeait dans la cuisine environnée par l'obscurité de plus en plus subite de cette fin du jour, elle fut alertée par le grésillement du compteur électrique. Y avait-il une pièce éclairée dans la maison ? Pour en avoir le cœur net elle fit le tour extérieur en regardant les fenêtres du haut. Toutes étaient sombres. La pompe électrique du mazout ? Alors que la chaudière ne fonctionnait que quelques minutes toutes les heures grâce au thermostat ? Une perte dans l'installation ?

Le lendemain soir, le phénomène se reproduisit et, grâce à un miroir de poche attaché au bout d'une canne, elle put lire les chiffres du compteur, attendit patiemment une heure pour une nouvelle vérification et découvrit que plus de cent watts venaient d'être consommés dans ce laps de temps. Comme elle avait débranché le réfrigérateur et que la chaudière n'avait pas fonctionné, il lui fallait supposer que fonctionnait un appareil électrique clandestin, quelque part dans la maison. Du bout de sa canne, elle déclencha le disjoncteur et attendit.

Cinq minutes plus tard, la petite moto de Daniel bourdonnait au-delà du portail. Julie, elle la reconnut dans le faisceau du phare, ouvrit et ils roulèrent dans l'allée. Clotilde se hâta de rejoindre la salle où elle attendit dans le noir. L'électricité fut redonnée par le couple, puis Julie pénétra dans la pièce.

— Tu étais ici ?

— Il n'y avait plus de lumière, dit-elle tranquillement.

— Un court-circuit sans doute, expliqua la jeune fille.

Curieux, ce retour juste quelques instants après qu'elle eut provoqué le déclenchement du disjoncteur. Où étaient-ils donc ?

À la fin de la semaine, elle subit une désastreuse défaite. Tout d'abord elle ne la considéra pas ainsi, pensa que la fatalité était à l'origine de la catastrophe avant de songer à accuser ses enfants.

— Madame, lui annonça Valérie, je vous quitte définitivement. Lundi, je pars à Brignoles avec mon mari.

Clotilde la regarda avec un demi-sourire, croyant presque à une plaisanterie.

— Vous me quittez ? Mais que se passe-t-il, Valérie ? Vous n'êtes pas bien à la Musardière ?

— Ce n'est pas la raison, madame.

— Voulez-vous que je vous augmente ? On vous a proposé autre chose de mieux payé ?

— Non, madame. Mon mari veut que nous nous installions à Brignoles.

— Mais pourquoi si brusquement ? Est-ce que quelque chose vous a déplu, Valérie ?

La jeune femme rangeait le placard aux torchons, serviettes et

matériel de repassage.

— Non, madame...

— Vous m'aviez promis de ne jamais me quitter et vous m'abandonnez alors que l'hiver est là.

— Mon mari, madame.

— Il n'aime pas que vous travailliez ici ? Valérie soupira :

— Voilà !

— Parce que votre métier lui déplaît ? demanda-t-elle avec inquiétude, sachant que la véritable raison était ailleurs.

— Non, madame... Il a reçu des lettres anonymes.

Clotilde resta silencieuse. Machinalement ses mains faisaient aller et venir son fauteuil sur quelques centimètres.

— On m'y accuse d'être trop amie avec les enfants...

— Trop amie ?

— Madame ne comprend pas ?

— Je ne sais pas.

Valérie lui tourna le dos pour s'expliquer, rouge de confusion.

— Au sujet de M. Daniel et de M. Jérôme. On écrit que je couche avec eux... Ou enfin que je fais des cochonneries avec eux.

— Combien de lettres ?

— Deux ?

— Vous les avez vues ?

— Mon mari me les a jetées au visage et il est sorti. J'ai eu tout le temps de les lire.

— Comment étaient-elles ?

— Des mots découpés dans des journaux et collés. Vous comprenez que mon mari ne veuille pas me laisser ici.

— Oui, je comprends.

La tête baissée, elle se demandait ce qu'elle allait devenir à partir de la semaine suivante.

— Pouvez-vous me trouver quelqu'un ?

— Peut-être, madame, mais mon mari me le défend.

— Bien sûr... Mais vous savez que je ne peux rien faire. Je vais rester toute seule du matin au soir...

Valérie renifla :

— Oui, madame... Si encore les enfants étaient en pension peut-être que j'aurais pu rester.

— C'est malheureusement trop tard.

— Oh ! je sais, madame. Ils ne voudront jamais.

— Quand a-t-il reçu les lettres et où ?

— À Brignoles. Un lundi et l'autre mercredi. Il est arrivé fou furieux.

— Il ne vous a quand même pas frappée ?

Le silence de Valérie était suffisamment éloquent. Elle savait que

rien ne ferait céder son mari. C'était la pire des catastrophes qui pouvait lui arriver en ce moment.

— Mais qui a pu envoyer ces lettres ?

— Des gens du pays. Ils ont dû me voir me baigner avec vos fils.

— Pourquoi avoir attendu plusieurs mois ?

Elle ne croyait pas à une vengeance locale. Le coup venait d'ailleurs. On voulait la priver de Valérie qui devenait peut-être gênante.

— Vous déménagez alors ?

— Oui, madame. Mon mari a trouvé un petit logement.

— Reviendrez-vous au pays ?

— Je ne sais pas, madame.

Les quatre accueillirent la nouvelle sans grande surprise. Alors qu'elle avait attendu une réaction assez vive de Jérôme, le garçon paraissait indifférent.

— Il faudra trouver quelqu'un, dit Julie.

— Pourquoi avez-vous envoyé ces lettres ? demanda Clotilde.

Ils se regardèrent d'un air excédé.

— Quelles lettres ?

— Celles qu'a reçues le mari de Valérie. Des lettres anonymes. Vous avez voulu l'éloigner ? Pourquoi ?

— Ton désarroi va trop loin, répondit Julie. Pourquoi aurions-nous agi de la sorte ?

— Valérie pouvait avoir des doutes sur la mort de votre père, sur votre comportement.

— En avant la musique ! dit grossièrement Jérôme. Eh bien ! ça va être gai !

Clotilde aurait donné une somme élevée pour pouvoir le gifler.

— Bien que tu tentes de nous en décourager, nous te trouverons quelqu'un, dit Julie. Tu ne peux rester seule toute la journée et tu ne peux t'occuper du ménage. Moi non plus. J'ai mes études.

— Parlons-en ! ricana Clotilde. Tu ne dois pas assister souvent aux cours.

— Qui te permet d'affirmer une chose pareille ? s'indigna Julie. Veux-tu que je te prenne un rendez-vous avec le censeur ? Un taxi nous conduira à Aix.

— Tu ne profiteras pas longtemps de ta liberté, lui jeta Clotilde avec force avant de rouler vers sa chambre.

Ils lui trouvèrent quelqu'un. Une jeune Portugaise, Esperança, qui non seulement ne comprenait pas ce qu'elle disait, mais encore ne parlait pas un mot de français. C'était une fille de dix-huit ans, triste et impressionnée par son infirmité. Dès qu'elle surgissait dans la cuisine, elle sursautait, comme prise en faute. Elle couchait à la Musardièrre dans une chambre du bas hâtivement restaurée.

— Achetez-moi un dictionnaire, demandait-elle chaque soir.

Ils oubliaient. Enfin, lorsqu'elle l'eut, ce fut pour découvrir qu'Esperança ne savait ni lire ni écrire. De plus, sa prononciation était telle qu'elle estropiait les mots que Clotilde cherchait en vain sur le dictionnaire. Tout allait de travers dans la grande maison et cette nouvelle employée ne connaissait rien à la cuisine. En la privant de Valérie, ils l'avaient rendue infirme une seconde fois.

Alors Clotilde songea sérieusement au suicide. Chaque soir elle faisait l'inventaire de ses barbituriques. Il suffisait d'en avaler une grande quantité et elle ne se réveillerait plus. Ils ne pourraient cacher sa mort longtemps et les autorités seraient alertées. Ce serait la fin de leur indépendance, de leur étrange microcosme. Chaque soir, elle savourait cette vengeance posthume, mais n'avait jamais suffisamment de courage pour aller jusqu'au bout. Puis elle se demanda s'il ne lui fallait pas entourer sa mort de mystère, rendre son suicide suspect, faire penser au crime. Nul ne pouvait la forcer à ingurgiter une quantité énorme de cachets, alors qu'il était facile de la tuer. Dans sa baignoire, par exemple. Pouvait-elle s'assommer elle-même, couler dans l'eau jusqu'à se noyer ?

Esperança avait de plus en plus peur de sa nouvelle maîtresse, elle s'enfuyait dès que le grincement du fauteuil s'élevait. Car ce maudit fauteuil recommençait à couiner de façon insupportable. La petite Portugaise courait sur ses jambes nerveuses, escaladait les escaliers et passait des heures dans les chambres, sourde à ses appels. Clotilde avait fini par renoncer. Le tiers de l'ouvrage effectué par Valérie était à peine fait, bâclé. Les tomettes ne luisaient plus et la cuisine était crasseuse. Dans quel état pouvait se trouver l'étage, la salle de bains des enfants ? Elle s'en moquait, mais le supporteraient-ils longtemps. En fait, ils ne paraissaient pas se fâcher de la Portugaise et, lorsqu'ils étaient là, Esperança paraissait rassurée. Julie se faisait même comprendre d'elle.

Un soir, elle ne trouva pas ses tubes de cachets somnifères. Elle chercha partout dans la chambre, se traîna sur le sol pour regarder sous le lit, dut se rendre à l'évidence. Ils avaient soupçonné ses intentions et veillaient sur sa vie. Elle en conçut un sentiment orgueilleux de puissance. Ainsi elle les effrayait, pouvait opérer sur eux un certain chantage ?

Petit à petit, certains objets disparurent ainsi. Des lames de rasoir qu'elle conservait dans la salle de bains et qui avaient servi à son mari. Comme si on ne pouvait pas se taillader les veines avec un éclat de verre. Plus douloureux peut-être, mais tout aussi efficace.

Elle n'avait pas résolu l'énigme de cette électricité qu'on lui volait. Dans la journée, le compteur tournait toujours sur le même rythme, indépendamment de tout ce qu'elle pouvait faire, arracher les prises,

débrancher la chaudière. Elle surprenait Esperança qui prenait cela pour des manies et devenait de plus en plus impressionnable, au point de crier maintenant lorsqu'elle arrivait à l'improviste.

— Eh bien ! quoi, suis-je un fantôme ? ne pouvait s'empêcher de s'exclamer Clotilde.

Car elle lui parlait, ne pouvant supporter le silence du matin au soir, cause supplémentaire d'inquiétude pour la jeune fille devant ce débit suspect de paroles incompréhensibles. Et quand avec sa canne, elle faisait sauter le bouton du disjoncteur à la nuit tombée, la petite préférait aller s'enfermer dans sa chambre. Mais contrairement à la première fois, le manque d'électricité ne provoquait pas l'apparition de Daniel et Julie. Ils se méfiaient, bien sûr.

Dans ce vertige quotidien qui atteignait son paroxysme le soir à la table familiale, elle ne se rendait pas compte de la tristesse de Serge, son tout dernier. Le jeune garçon ne la quittait pas du regard, frémissait lorsqu'une dispute surgissait entre elle et ses frères et sœur, était sur le point d'intervenir chaque fois qu'il rencontrait le regard de Jérôme. Il redoutait son frère qui devenait d'une force physique considérable et d'une brutalité inquiétante. Il l'avait vu tuer un chien, parce qu'il l'avait surpris en train de dévorer un de ses lapins pris au collet. Tué à coups de gourdin jusqu'à ce que le crâne éclate. Puis, il l'avait enterré pour faire disparaître le corps et cette scène obsédait Serge la nuit. Des quatre, Serge était le seul qui ne pouvait supporter cette liberté totale. Il s'en effrayait, cherchait désespérément un cadre solide pour s'abandonner. Sa mère n'avait jamais les yeux tournés vers lui, jamais une parole. Elle n'était que haine pour les trois autres.

Tandis que la baignoire se remplissait, elle prit le sèche-cheveux, l'examina avec attention. Un si petit appareil pouvait-il procurer une mort rapide ou bien n'était-ce qu'une invention de romancier ? Elle le déposa sur ses genoux, regarda l'eau couler. Un bain tout à fait normal. Un peu tardif peut-être. 10 heures. Esperança faisait la vaisselle de la veille et, depuis son fauteuil, elle pouvait voir un pin qui s'ébrouait dans le soleil. Le vent soufflait sans méchanceté. On approchait de la Toussaint et l'automne n'avait guère failli à sa douceur depuis quelques semaines.

Elle se pencha pour fermer les robinets, tâta machinalement l'eau du bain. Elle était à la température idéale. Aucune importance pour ce qu'elle voulait faire, mais elle tenait à respecter chaque détail avec soin. Cette répétition générale ferait certainement apparaître les points suspects.

Elle recula de cinquante centimètres, ficha la prise du sèche-cheveux sur sa droite. Puis elle mit l'appareil en route, promena l'air chaud sur sa main, hésita quelques secondes, le cœur battant plus vite. Une dernière fois elle regarda autour d'elle, cherchant des traces d'humidité. Le caoutchouc des roues l'isolait mais elle n'était pas tout à fait rassurée. Puis, d'un seul coup, elle jeta l'appareil dans la baignoire. La rampe lumineuse au-dessus du lavabo s'éteignit. Ce fut tout. Lentement elle s'éloigna de la baignoire, débrancha la prise.

Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, Esperança lui désigna le tube au néon au-dessus de l'évier.

— Court-circuit, lui dit-elle en montrant le compteur.

Mais comme la Portugaise répugnait visiblement à enfoncer la touche verte, elle utilisa le manche d'un balai pour tout remettre en ordre, retourna à la salle de bains. Elle mit l'appareil à sécher sur le bord de la baignoire où il n'en finit pas de s'égoutter. L'ennui, avec cette répétition, c'était qu'elle ne pouvait plus compter sur le sèche-cheveux pour la scène finale. Et elle ne voyait pas très bien quel appareil utiliser. L'aspirateur ? Pourquoi pas le robot-ménager. Ridicule ! Non, il fallait un appareil commun, que l'on rencontre dans une salle de bains, mais qui poserait quand même des problèmes aux enquêteurs.

Elle y réfléchit une partie de la journée. Esperança la servit sous le

saupe où depuis quelque temps, pour profiter au maximum de cet été qui n'en finissait pas, elle avait pris l'habitude de déjeuner. Son plateau sur les accoudoirs de son fauteuil, elle mangeait sans grand appétit la cuisine curieuse de la jeune étrangère. Pendant ce temps, cette dernière devait s'empiffrer de pain et de charcuterie, debout devant le réfrigérateur, un couteau à la main pour tailler dans son morceau de flûte.

Voyant qu'elle ne venait pas, elle rapporta elle-même le plateau. La cuisine était vide et elle prépara son café. Le bruit du moulin électrique alerta Esperança qui sortit de sa chambre, mais Clotilde lui fit signe qu'elle pouvait terminer seule. Ce fut le soir, lorsque Esperança alluma le feu dans la cheminée, qu'elle sut quel appareil elle utiliserait pour mourir.

Le repas du soir se déroulait dans l'ambiance lourde habituelle lorsqu'elle s'adressa à Daniel :

— Pourrais-tu me rapporter d'Aix un petit radiateur électrique ? Pas très puissant. C'est pour la salle de bains.

Désormais, quand elle parlait, ils adoptaient une attitude méfiante, se concentraient du regard sur la signification exacte de ses paroles. Constatant que Julie haussait les épaules, Daniel se crut autorisé à répondre.

— Mais il y a bien un radiateur de chauffage central ?

— C'est insuffisant.

— Veux-tu un de ces radiateurs à huile ?

— Non, je veux voir l'élément rougissant.

— Bien, j'y penserai. Est-ce urgent ?

— Autant que possible.

Elle prit de l'argent dans le sac qui ne la quittait jamais, poussa les billets sur la table :

— Voilà !

Daniel enfouit les billets dans sa poche.

Le lendemain soir, il lui apportait un petit appareil. Cette rapidité d'exécution la surprit. Elle l'examina avec attention, puis Daniel le brancha :

— Il est soufflant. J'espère que tu auras assez chaud avec.

— Très bien.

— Veux-tu que j'aille le porter à la salle de bains ?

— Je le ferai moi-même.

— Voici ta monnaie.

Elle la prit, la compta avant de la mettre dans son sac. Elle se montrait très stricte sur l'argent, exigeait qu'ils lui rendent des comptes, mais savait qu'ils l'escroquaient sans le moindre remords. Le soir même, elle alla essayer le radiateur dans la salle de bains, découvrit avec rage que le cordon était trop court. Impossible de le

faire tomber dans la baignoire une fois branché.

— Il me faut une rallonge, demanda-t-elle le lendemain. Au moins deux mètres.

Le lendemain, elle avait sa rallonge. Enfin tout était en ordre et elle pouvait choisir le jour de sa mort. Un jeudi ou un dimanche. Elle préférait un dimanche. Le jeudi, il leur arrivait de ne pas être là, alors que le samedi soir ils s'installaient dans la maison jusqu'au lundi. De plus, Esperança quittait la Musardière le samedi après-midi jusqu'au lundi matin pour rejoindre sa famille à Aix. Clotilde ignorait tout de ses parents et ne cherchait pas à savoir.

Après bien des hésitations, elle décida que moins elle attendrait mieux ce serait. Le dimanche suivant serait un jour idéal. Elle se tuerait le matin, ni trop tôt ni trop tard, alors qu'ils se trouveraient soit dans leurs chambres, soit dans la cuisine. Avec une joie secrète, elle imaginait la scène, Julie et Daniel en train de déjeuner. Le claquement sec du disjoncteur les ferait sursauter. Ils ne devineraient pas tout de suite, bien sûr. Daniel se lèverait pour remettre le disjoncteur en route mais, têtu, le bouton vert refuserait de s'enfoncer. Il le ferait constater à sa sœur et penserait ensuite à la cuisinière électrique. Ils la débrancheraient. Mais le bouton vert refuserait d'obéir. Combien de temps leur faudrait-il pour découvrir son cadavre dans la baignoire ? Elle riait en elle-même, entendait leurs exclamations, peut-être leurs injures. Oh ! ils lui en voudraient, contemplerait avec son corps sans vie la fin de leur existence dissolue.

La fin de la semaine lui parut assez longue et un moment elle crut que la jeune Portugaise ne rentrerait pas à Aix, mais ce n'était qu'un malentendu et Esperança partit pour prendre son car, tout de suite après le repas de midi.

Le soir, lorsqu'ils furent tous installés à la table, elle les examina soigneusement les uns après les autres. Jusqu'à Jérôme sa haine resta fidèle, mais au moment où elle rencontra le regard de Serge, elle se sentit gênée. Le jeune garçon lui renvoyait un regard légèrement surpris mais non hostile, et ce fut elle qui détourna les yeux. La présence de Serge l'empêchait de tirer une entière satisfaction de cette dernière rencontre. De plus, elle devait se surveiller pour ne pas laisser éclater une joie trop suspecte.

Ils débarrassèrent la table en hâte, disparurent bientôt les uns après les autres. À son tour, elle pénétra dans sa chambre, tourna la clé, se déshabilla en partie avant de passer sur son lit où elle ôta ses derniers vêtements. Elle n'avait rien préparé pour cette dernière nuit passée chez les vivants, et elle rêvassait les yeux au plafond lorsqu'elle entendit un frôlement contre sa porte.

Son regard se fixa sur la poignée mais celle-ci ne bougea pas.

Pourtant il y avait quelqu'un de l'autre côté.

— Qui est là ? chuchota-t-elle.

Elle crut entendre un chuchotement et, inquiète, elle regarda ses fenêtres. Elle avait pensé à les fermer. Mais elle sentait toujours une présence derrière la porte.

— Que se passe-t-il ? dit-elle un peu plus fort.

Une feuille blanche apparut sous la porte. Portant, écrit en lettres bâtons qu'elle pouvait lire de son lit : « *C'est moi, Serge. Je veux te parler.* »

Elle attira son fauteuil pour s'y installer, fut prise d'un doute affreux. Et s'ils utilisaient le tout jeune pour forcer la porte de sa chambre ? Mais pourquoi essayer de pénétrer dans cette pièce, alors qu'elle était à leur merci le reste de la journée ? Elle lança à mi-voix :

— J'arrive. Un instant.

Une fois sur le fauteuil, elle se dissimula en partie sous sa couverture, alla tourner la clé et recula :

— Tu peux ouvrir.

Il portait un pyjama trop petit qui remontait sur ses jambes et ses poignets. Elle avait oublié de renouveler leurs vêtements. Il referma la porte derrière lui, la regardant, très intimidé.

— Que me veux-tu ?

— M'man, je veux retourner au Puy.

Il lui fallut une minute pour comprendre qu'il parlait de son ancien collège.

— Si tu écris au directeur, je peux être là-bas pour la rentrée de la Toussaint. Je n'aurai pas perdu beaucoup de temps.

— Tu veux retourner là-bas ?

Puis stupidement :

— Tu n'es pas bien à la Musardièrre ?

Il secoua la tête.

— Pourquoi ? insista-t-elle...

Incapable de s'expliquer, ou refusant de le faire, il regarda autour de lui avec embarras. Pour la première fois depuis des semaines, elle retrouva un peu de douceur, essaya de se ressaisir avant de se laisser totalement piéger.

— Est-ce à cause de moi ?

— Oh ! non, dit-il... Cet été on était bien...

— Tes frères et ta sœur ?

— Je ne sais pas. Elle se durcit :

— Tu sais mais tu ne veux rien dire. Tu es un petit cachottier. Ah ! c'est bien joli la liberté, hein, mais tu en as plus qu'assez, maintenant.

— M'man...

Surprise par le ton, elle se tut.

— Ne me parle pas comme ça. Je veux seulement retourner au

Puy... C'est tout.

— Je croyais que tu ne t'y plaisais pas tellement.

— C'est vrai, mais maintenant je veux y retourner. Une fois là-bas, je serai tranquille.

Elle fronça les sourcils mais eut peur de le buter par une question précise.

— Assieds-toi.

Il obéit, s'installa au bord du lit défait.

— Alors tu veux nous quitter ?

Cette formule lui parut insolite, pleine de fourberie alors qu'elle avait décidé de mourir le lendemain. Mais elle ne savait comment engager la conversation avec son enfant.

— Je reviendrai aux vacances... Enfin, si c'est possible. Pourras-tu écrire ?

Elle réfléchit. Devrait-elle attendre le dimanche suivant pour mettre son projet à exécution ? Serge n'était pas de la même race que les trois autres. Peut-être valait-il mieux le mettre à l'abri des futurs événements en le confiant à cette institution du Puy où il disait se plaire ?

— Eh bien ! j'écirai demain, dit-elle avec effort.

— Je te remercie.

Il restait assis, la regardant.

— Tu veux me dire quelque chose ?

— Je n'ai jamais manqué la classe, dit-il. Et je ne dis pas ça pour me faire valoir, mais seulement pour que tu saches que tu t'es souvent trompée.

Tout de suite elle se rebiffa :

— Et les autres ?

— Bon, les autres. Mais moi ? En ce moment ils me croient endormi et sont tous dans la chambre de Daniel.

— Que font-ils ?

— Ils discutent. Ils me trouvent trop jeune. Alors je préfère retourner au Puy.

Pour rien au monde elle n'aurait voulu pleurer, mais c'était un effort surhumain qu'elle accomplissait. En quelques mots très simples, Serge venait de lui faire comprendre son désarroi. Au désordre matériel et affectif de la Musardièrre, il préférait la discipline sévère du Puy. C'était un enfant secret, effrayé par une trop grande sensibilité, mais pouvait-elle le lui reprocher ? Il n'avait trouvé auprès d'elle la tendresse vigilante qui lui aurait permis de s'épanouir, et pour qu'il accepte de retourner dans ce sinistre établissement, sa désillusion devait être grande.

Brusquement, elle se trouvait également désemparée, oubliait les semaines passées, ses rancœurs, ses griefs. Il n'y avait plus que ce

gosse assis avec une dignité tranquille sur le bord de son lit et qui la regardait à la dérobée. Elle se souvint des jours merveilleux qu'ils avaient connus au mois d'août, lorsque les deux aînés se trouvaient à Saint-Tropez, et bien avant la visite du père.

— Pourquoi seras-tu tranquille une fois là-bas ? murmura-t-elle. C'est ce que tu as dit tout à l'heure.

Il soupira et elle craignit de s'être montrée trop curieuse, de le contraindre.

— Je n'aime pas ce qu'ils font. Ni ce qu'ils disent. Je n'aime pas Jérôme. Il est trop fort, trop brutal pour moi. Quant à Julie et Daniel, ils me trouvent trop jeune. Insignifiant.

Et elle l'avait complètement ignoré. Au début, il essayait de s'accrocher avec une certaine insolence, des phrases à l'emporte-pièce, puis le découragement était venu. Sans qu'elle se rende compte qu'il était le seul être assez proche d'elle pour qu'elle puisse l'aimer sans appréhension.

— Tu vas écrire ?

— Demain.

— Bien. En échange, je te ferai voir quelque chose.

Elle sourit :

— Entre nous il n'y a pas besoin d'échange, de donnant-donnant.

Serge la regarda bizarrement puis hocha la tête.

— Ce sera mieux.

Il se leva, s'approcha de la porte, s'immobilisa mais sans se retourner franchement vers elle.

— C'est vrai que tu veux te tuer ?

— Oh ! tu sais, murmura-t-elle, ce sont des choses que l'on dit parfois lorsqu'on en a assez et qu'on se trouve très malheureux.

— Non. Ils disent que tu le feras bientôt.

Clotilde se sentit envahie par un froid glacial. Ils avaient donc compris et ils ne manifestaient aucune inquiétude, paraissaient attendre patiemment. Mais alors, ils avaient trouvé une parade, et sa menace ne les impressionnait plus ?

— Le radiateur électrique, c'était pour ça ? Dans la baignoire ?

Elle n'était plus qu'une pauvre femme effondrée qui le regardait stupidement. Il hocha la tête à plusieurs reprises d'un air entendu.

— Ils sont malins. Très intelligents. Plus que toi et que moi. Et rien ne les arrête. Ils n'ont peur de rien. Pas comme moi. C'est pourquoi Jérôme me traite de lâche, de poule mouillée et de sale petite tapette.

Il ouvrit la porte avec précaution, tendit la tête et sortit sans bruit, sans voir qu'elle tendait les bras vers lui. Elle frémit à la pensée qu'il pouvait en rencontrer un dans le couloir, écouta avec attention jusqu'à ce qu'elle se rassure. Alors elle se mit à pleurer silencieusement.

Le dimanche s'empêtrait dans le calme relatif de la campagne, dans la chaleur d'un soleil encore puissant, dans l'insolite de cette journée qu'elle n'avait jamais cru vivre et qui aurait pu être d'une simplicité merveilleuse sans son angoisse profonde.

Ils avaient quitté la maison le matin même. Tous les quatre, y compris Serge. Serge à qui elle voulait montrer la lettre écrite au cours de la nuit, Serge qui ne l'avait pas honorée d'un seul regard et qui l'avait fuie chaque fois qu'elle avait espéré lui glisser un mot. Alors pourquoi cette visite la veille au soir, pourquoi avoir bouleversé son destin ? Sans lui elle serait morte à cette heure et la Musardièrre envahie par des inconnus, des curieux. Les trois autres l'avaient-ils envoyé pour la détourner de son projet en lui faisant dire qu'ils étaient au courant ? Alors il n'y avait d'innocence nulle part ?

Elle attendait, sans grand espoir, mais revoyant le visage de son fils. Un visage grave auquel on ne pouvait rattacher aucun calcul, aucune pensée fourbe. Le visage d'un gosse malheureux et qui savait le cacher.

D'un seul coup, la journée chaude bascula dans un crépuscule court et plus frais. Elle rentra dans la cuisine pour se faire un peu de thé et ce fut là qu'il la retrouva.

— Vous êtes rentrés, fit-elle, effrayée.

— Non. Je suis seul. Viens...

— Où veux-tu aller ?

— Ne dis rien.

Elle n'eut pas à propulser son fauteuil, il la poussait rapidement en dehors de la maison, sur le gravier de l'allée. Arrivé au portail, il alla ouvrir, conduisit le fauteuil sur la route.

— Mais où allons-nous ?

— Tais-toi, murmura-t-il. Il ne faut faire aucun bruit. Il ne faut pas qu'ils nous entendent.

Lorsqu'il tourna à gauche et emprunta un peu plus loin le chemin dans les pins, elle sut qu'ils se dirigeaient vers la vieille bergerie. D'ailleurs, Serge ralentit l'allure et prit des précautions extraordinaires pour se rapprocher des vieux bâtiments. À l'instant où il s'engagea entre des broussailles touffues, elle appréhenda le pire mais se tut. Elle lui faisait confiance et, s'il devait décevoir ce sentiment, peu lui

importait la suite.

Dès qu'il arrêta de pousser le fauteuil, elle se trouvait derrière un rideau végétal encore vigoureux, nulle gelée n'étant venue flétrir le feuillage. Elle ne reconnaissait pas la bergerie. En face d'elle, une fenêtre vitrée remplaçait une vieille porte inutilisable.

— Ils l'ont restaurée. Depuis le début de l'été, chuchota Serge.

— La lumière ?

— Un branchement clandestin sur l'installation du premier.

Ainsi s'expliquait la fuite du compteur. Elle distinguait l'intérieur de la pièce, croyait reconnaître un petit réfrigérateur.

— Il est plein de nourriture, confirma Serge. Nous y passons tous nos dimanches et eux souvent la journée.

Jérôme et Daniel étaient debout au centre de la pièce.

— Ne bouge pas, dit Serge. Je vais les rejoindre. Ils finiraient par se demander où je suis passé. Je vais ouvrir la fenêtre et tu entendras tout. Surtout pas de bruit. C'est moi qui ai installé cet observatoire, ils ne peuvent te voir mais peuvent t'entendre.

Elle inclina la tête, resta seule. Peu après elle vit son jeune fils pénétrer dans la pièce, s'approcher naturellement de la fenêtre et l'ouvrir.

— ... fait tiède dehors, pas la peine de rester enfermé.

— Va chercher ta sœur, lui ordonna Daniel. Le fauteuil est trop dur à manipuler.

— J'ai fait ce que j'ai pu, protesta Jérôme toujours agressif.

— Bientôt elle pourra utiliser l'autre.

Cette phrase alerta Clotilde. Serge disparut et revint, poussant un étrange assemblage fait d'un vieux fauteuil pliant et de deux roues de vélo. Une caricature de son propre siège d'infirmes qui grinçait horriblement et menaçait de s'effondrer à tout moment. Et installée dans ce bric-à-brac, Julie.

Mais une Julie vieillie, grimaçante, qui lui ressemblait étrangement.

— Pas mal, dit Serge. Tu as mis exactement dix minutes pour te transformer. Il faudra réduire encore le temps. Imagine un visiteur qui nous tombe dessus à l'improviste ? Bon. Il demande à voir maman. Tu auras tout au plus cinq minutes pour te déguiser.

— Je crois que je peux améliorer mon score, dit Julie en riant. Et pour la voix ?

— C'est encore insuffisant. Tu devrais parler plus doucement. Quand elle reçoit quelqu'un, elle fait sa sucrée.

— Oh ! mais bien sûr, mon cher monsieur. Je suis désolée de vous recevoir ainsi mais vous savez ce que c'est. Nous vivons à la campagne, dans une demi-retraite...

— Bravo ! cria Jérôme. Tu la tiens. On dirait vraiment que c'est elle qui parle.

— J'écoute le magnétophone chaque soir avant de m'endormir. Et ce qu'elle dit commence à me donner envie de casser l'appareil, explosa Julie.

— Le résultat est là pourtant, la calma Daniel. On va t'enregistrer maintenant et tu compareras ensuite.

Clotilde esquissa un mouvement pour se boucher les oreilles mais, fascinée d'horreur, elle écouta la suite. Sa fille l'imitait tandis que Jérôme tendait le micro d'un petit magnétophone. Elle parla durant quelques minutes.

— Bon, écoute maintenant.

La bande repassa et Julie se montra attentive, acceptant les critiques des deux autres.

— Je pense que d'ici deux ou trois jours tu seras à point. Tu pourras donner le change à n'importe qui.

— Sauf à Valérie, lança Jérôme.

— Oui mais jamais son mari ne la laissera revenir ici. Plus tard, nous quitterons la Musardièrre, mais ne précipitons rien, déclara Daniel.

— Tu crois que c'est pour bientôt ?

Daniel regarda sa sœur :

— J'avais pensé qu'aujourd'hui dimanche... Mais elle a dû remettre ça à une semaine. Ce serait mieux. À cause d'Esperança qui ne devra pas revenir ici.

— Et si jamais elle trouvait une autre solution ? Elle nous déteste et doit se creuser les méninges pour nous faire du mal, répondit Julie.

— Dans ce cas, nous provoquerons nous-mêmes la solution, affirma Daniel sans hésitation.

La main de Clotilde passa sur son visage en tremblant.

— Il n'y a pas de raison que nous ayons beaucoup de visiteurs, disait Julie. Le directeur de la banque, lorsque nous aurons besoin d'argent. Mais l'imitation de sa signature ne m'a donné aucune difficulté. Elle est très simple.

— Et il ne la connaît pas tellement, ajouta Jérôme.

— Bon, on reprend tout une dernière fois, dit Daniel. Le succès d'une pièce tient au nombre de répétitions. Et la pièce que nous jouerons dans quelques jours sera vitale pour nous tous.

Serge s'approcha du fauteuil bricolé, le fit pivoter et disparut avec sa sœur.

Lorsqu'il surgit à côté de Clotilde, elle faillit hurler d'épouvante.

— Tu as entendu ? Tu vois, ils sont prêts. Il faut nous sauver maintenant, tout de suite. Nous allons passer prendre tes affaires et puis nous partirons sans attendre.

Elle inclina la tête tandis qu'il poussait le fauteuil roulant loin de la bergerie.

— Nous n'avons pas un instant à perdre... Au fait, tu as écrit au directeur du Puy ?

— Oui, j'ai écrit...

— Je connais un endroit où nous pourrons passer la nuit. Ils ne nous trouveront pas et demain nous rejoindrons Aix.

Une fois sur la route, il se mit à courir, poussant devant lui le fauteuil qui, de temps en temps, émettait un petit couinement.

FIN

Première édition de
Tendres termites

C'est aussi :

En France :

- Mort de Brigitte Dewèvre, c'est le début de l'affaire de Bruay-en-Artois ;
- Programme commun de gouvernement signé entre le PS, le PCF et le MRG ;
- Début de l'affaire du talc Morhange ;
- Fondation par Jean-Marie Le Pen du Front National (FN) ;
- Procès de Bobigny ; défendue par Gisèle Halimi, une jeune fille est relaxée après avoir avorté ;
- Exécution de Roger Bontems et de Claude Buffet à Paris ;
- Georges Marchais est élu secrétaire général du PCF ;
- Exposition dite Pompidou au Grand Palais à Paris.

En littérature :

- Prix Nobel de littérature : Heinrich Böll (Allemagne) ;
- Prix Goncourt : *Les Boulevards de ceinture* de Patrick Modiano ;
- *La Nuit américaine* de Christopher Frank ;
- *Le Pape des escargots* de Henri Vincenot ;
- *Abraham Brooklyn* de Didier Decoin ;
- *Le Tiers des étoiles* de Maurice Clavel.

Au cinéma et à la TV :

- Palme d'or du Festival de Cannes : *L'Épouvantail* de Jerry Schatzberg et *La Méprise* d'Alan Bridges ;
- *Le Dernier Tango à Paris* de Bernardo Bertolucci ;
- *Le Viager* de Pierre Tchernia ;

- *Orange mécanique* de Stanley Kubrick ;
- *Le Grand Blond avec une chaussure noire* d'Yves Robert ;
- *César et Rosalie* de Claude Sautet ;
- *Frenzy* d'Alfred Hitchcock ;
- *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans oser le demander* de Woody Allen ;
- *Nous ne vieillirons pas ensemble* de Maurice Pialat ;
- Première diffusion de la série *Amicalement vôtre* ;
- *Les Gens de Mogador* de Robert Mazoyer.

Le prix du Quai des Orfèvres est attribué à :
Trop c'est trop de Pierre-Martin Perreaut.

Biographie :

« *Je ne fuis pas la réalité, je la précède.* »

Né en 1928, cet enfant des Corbières à l'accent ensoleillé écrit dès l'âge de dix ans, marqué par sa terre et les gens rudes qui l'habitent.

Au cours de ses études, il rencontre celle qui deviendra son épouse, la femme d'une vie, la mère de leurs trois enfants.

C'est elle qui tape son premier manuscrit alors qu'il est parti à l'armée et qui l'enverra aux éditions Hachette.

G.-J. Arnaud sera aussitôt publié sous le pseudonyme de Saint-Gilles – nom de son village natal.

Ce premier roman, *Ne tirez pas sur l'inspecteur*, obtient le prix du Quai des Orfèvres, en 1952.

Depuis, sous de nombreux pseudonymes, il s'est attaqué à tous les genres : policier, espionnage, science-fiction, suspense, roman historique, pièce de théâtre... Mais c'est comme auteur majeur de la série Spécial Police aux éditions Fleuve Noir qu'il s'impose dès 1960, liant son nom à l'histoire du roman policier français et ce malgré sa modestie.

En 1966, le prix du Roman d'espionnage couronne *les Égarés* et, en 1977, le prix Mystère de la Critique est attribué à *Enfantasme* qui sera adapté au cinéma sous le titre *les Enfants de la nuit*.

Aujourd'hui on répertorie plus de quatre cents ouvrages à son actif, dont de nombreux ont fait l'objet d'une adaptation cinématographique ou télévisuelle : *les Longs Manteaux*, *Zone rouge*, *Sommeil blanc*, *Un petit paradis*, *la Tribu des vieux enfants*...

On ne saurait oublier le fleuron de la mythique collection Anticipation au Fleuve Noir qu'est *la Compagnie des Glaces*, avec plus de soixante-deux titres.

Dans son œuvre, il met en scène les gens du quotidien, les petits, ceux que nous côtoyons tous les jours sans les connaître et qui sont, bien souvent, victimes ou bourreaux. Leur passé les poursuit, leur avenir les angoisse, leurs grandeurs et leurs bassesses les habitent.

Miroirs de notre société, nous pouvons nous y reconnaître sans difficulté. Ce qui différencie cependant ces personnages de ceux du quotidien, c'est qu'ils vont au bout des situations dans lesquelles ils sont plongés, à la fois monstres et proies.

G.-J. Arnaud précise : « *Je déteste les personnages d'une seule pièce. S'il*

n'y a ni ombre ni facettes, aucun personnage ne mérite d'être décrit. »

Des personnages à la Pinter !

Les lieux qu'ils fréquentent, les maisons qu'ils habitent, deviennent tout aussi importants, lieux de drames et de joie, cadres de la vie.

Si G.-J. Arnaud reste en marge du mouvement du néo-polar, cela ne l'a pas empêché bien avant l'heure de donner à lire sa vision du monde : *« Le mal est dans l'homme et dans la société qu'on lui impose et qu'il accepte... J'essaye d'éviter le piège de l'actualité. Les gens s'y laissent souvent prendre, sont esclaves de leurs idées, de l'ambiance du moment, et souhaitent qu'on aille jusqu'au bout d'une démonstration politique ou sociale. Or, le polar a une logique et le crime ne se trouve pas toujours à droite. »*

On est loin de ce que l'on nomme de façon péjorative « le roman de gare », plus proche au contraire de cette vraie littérature qui nous laisse une vision de son époque et dont Jay McInerney nous dit : *« Il est important de raconter des histoires, d'inventer des récits qui permettent aux gens de comprendre leurs propres existences, de créer des mythes... La littérature révèle l'essence, la réalité de nos époques. »*

Du même auteur :

(Sous le pseudonyme de Saint-Gilles)

Ne tirez pas sur l'inspecteur, Hachette, « L'Énigme », 1952 (prix du Quai des Orfèvres)

Noces d'acier, Hachette, « Le Point d'interrogation », 1954

Éditions L'Arabesque

(Sous le pseudonyme Saint-Gilles)

Collection Crime parfait

Du sable pour linceul (n° 1, 1957)

Puisque je dois mourir (n° 5, 1957)

À l'heure de notre angoisse (n° 9, 1957)

Je m'accuse (n° 13, 1958)

Dernière heure (n° 17, 1958)

Seule la mort (n° 21, 1958)

Du miel et du fiel (n° 26, 1959)

Un froid de morgue (n° 30, 1959)

Collection Espionnage :

Action à froid (n° 44, 1957)

Commando pirate (n° 49, 1957)

Baroud au Tibesti (n° 55, 1957)

Direction Budapest (n° 61, 1957)

Traquenard à Bagdad (n° 65, 1957)

Rendez-vous à Pékin (n° 71, 1958)

Ultime parade (n° 86, 1958)

Traité sur la mort (n° 106, 1959)

(Sous le pseudonyme Georges Ramos)

Collection Parme

Boléro passionné (n° 12, 1957)

Frénésie en noir (n° 17, 1957)

Les Amants du Tech (n° 24, 1958)

Heures chaudes (n° 26, 1958)

Délire au soleil (n° 28, 1958)

Jeux farouches (n° 31, 1958)

La Soif aux lèvres (n° 35, 1959)

Collection Colorama :

La Croqueuse d'émeraude, 1960

(Sous le pseudonyme Frédéric Mado)

Collection les Nymphes

Péchés de jeunesse, 1958

Voluptueux dialogues, 1959 (illustration Aslan)

Amours en fraude, 1959

Étreintes, 1959 (illustration Jef de Wulf)

Fantasque Brigitte, 1959 (illustration Aslan)

(Sous le pseudonyme Gino Arnoldi)

Collection les Nymphes

Chaleurs, 1959 (illustration Aslan)

Les Extases de Pepa, 1959 (illustration Jef de Wulf)

Impudiques, 1959

Interludes charnels, 1959

Regain de désir, 1959 (illustration Aslan)

Aime-moi comme je t'aime, 1961

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

Collection Espionnage

Pré-sabotage (n° 139, 1960)

Offensive sans répit (n° 187, 1961)
Provocation (n° 366, 1965)
Zone maudite (n° 381, 1965)
Poivre aux yeux (n° 391, 1965)
Gâchis au Chili (n° 401, 1965)
Frappez la monnaie (n° 416, 1965)

(Sous le pseudonyme Gil Darcy)

Collection Espionnage

Luc Ferran du N.I.D. (n° 74, 1958)
Luc Ferran attaque (n° 76, 1958)
Luc Ferran liquide (n° 78, 1958)
Luc Ferran s'acharne (n° 82, 1958)
Sérénade pour Luc Ferran (n° 90, 1959)
Luc Ferran boit du pulque (n° 94, 1959)
Luc Ferran feinte en Finlande (n° 105, 1959)
Luc Ferran et la veuve (n° 116, 1959)
Luc Ferran cravache (n° 147, 1960)
Luc Ferran dans le brouillard (n° 171, 1961)
Luc Ferran quitte le N.I.D. (n° 430, 1966)
Luc Ferran et son Noël rouge (n° 435, 1966)
Luc Ferran est trahi (n° 440, 1966)
Luc Ferran sauve la base (n° 445, 1966)
Objectif truqué (n° 450, 1966)
Luc Ferran joue les beatniks (n° 455, 1966)
Week-end au château (n° 462, 1966)
Luc Ferran et le réseau radioactif (n° 465, 1966)
Escalade diabolique (n° 475, 1967)
Bas les masques (n° 495, 1967)
Amère mission pour Luc Ferran (n° 585, 1969)

Collection Baroud

(Sous le pseudonyme David Kyne)

Embuscade en Birmanie (n° 47, 1969)

Éditions Ferenczi

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

La Peur dans les veines (n° 195, 1958)

Collection Feux rouges

Urgence à Sydney (n° 19, 1959)

Coup de force à Cuba (n° 29, 1959)

Le Sel sur les plaies (n° 32, 1959)

Territoire en alerte (n° 39, 1960)

À tête coupée (n° 44, 1960)

Bridge pour agents spéciaux (n° 47, 1960)

Éditions Fleuve Noir

(Signé G.-J. Arnaud)

Collection Grands Romans :

L'Enfer des humiliés, 1959

Les Nuits fauves, 1960

À l'ombre du défi, 1961

Le Sang d'un été, 1961

De soleil et de boue, 1962

Les Lendemain sauvages, 1962

Noir est l'horizon, 1962

La Troisième Moisson, 1964

Les Seigneurs méprisés, 1964

Les Épaves de l'oubli, 1965

Nous, les Lemonnier, 1968

La Recluse, 1987

La Vie truquée, 1997

Collection Spécial Police :

Virus (n° 226, 1960)

L'Éternité pour nous (n° 234, 1960)

Faux frères (n° 258, 1961)

Haut vol (n° 272, 1961)

Dernier convoi (n° 285, 1962)

Agonie (n° 303, 1962)

Afin que tu vives (n° 313, 1962)

Un coup de chien (n° 336, 1963)
Exhumation (n° 350, 1963)
Chutes (n° 367, 1963)
Les Aveux (n° 389, 1964)
Témoin unique (n° 408, 1964)
Droit d'asile (n° 428, 1964)
La Mine (n° 448, 1965)
Les Détrouseurs (n° 466, 1965)
La Tentation (n° 479, 1965)
Infortune (n° 508, 1966)
Substitution (n° 533, 1966)
Tel un fantôme (n° 543, 1966)
Tatouage (n° 574, 1967)
Les Yeux fous (n° 594, 1967)
Les Intrus (n° 618, 1967)
Notre oncle de Cincinnati (n° 637, 1968)
Les Lacets du piège (n° 658, 1968)
Ronde funèbre (n° 688, 1968)
Le Guet-apens (n° 705, 1969)
Le Rescapé (n° 722, 1969)
Balle de charité (n° 748, 1969)
Retour de fièvre (n° 776, 1970)
Traumatisme (n° 792, 1970)
L'Endos (n° 823, 1970)
Un charter pour l'enfer (n° 855, 1971)
Séquelles (n° 874, 1971)
Les Longs Manteaux (n° 912, 1971)
Basse besogne (n° 937, 1972)
Tendres termites (n° 966, 1972)
Le Cœur froid (n° 988, 1972)
Au nom du père (n° 1023, 1973)
La Défroque (n° 1044, 1973)
Un petit paradis (n° 1086, 1974)
L'Œil du serpent (n° 1125, 1974)
Chiens écorchés (n° 1143, 1974)
La Maison piège (n° 1153, 1975)
Monsieur Paloma (n° 1163, 1975)
L'Homme noir (n° 1190, 1975)
Enfantasme (n° 1235, 1976)
Plein la vue (n° 1250, 1976)
Deux doigts dans la porte (n° 1268, 1976)
Je ne vivrai plus jamais seule (n° 1295, 1976)
La Tête dans le sable (n° 1313, 1977)
L'Enfer du décor (n° 1343, 1977)

Profil de mort (n° 1355, 1977)
Les Gens de l'hiver (n° 1368, 1977)
Les Jeudis de Julie (n° 1389, 1978)
L'Aboyeur (n° 1423, 1978)
Brûlez-les tous ! (n° 1435, 1978)
Les Enfants de Perilla (n° 1447, 1978)
Noël au chaud (n° 1479, 1979)
Raison perdue (n° 1506, 1979)
La Tribu des vieux enfants (n° 1512, 1979)
Les Gêneurs (n° 1525, 1979)
Les Imposteurs (n° 1570, 1980)
Le Coucou (n° 1574, 1980)
La Vasière (n° 1620, 1981)
Quartier condamné (n° 1676, 1981)
Ami-ami flic (n° 1691, 1982)
Bunker parano (n° 1743, 1982)
Le Pacte (n° 1813, 1983)
Nécro (n° 1818, 1983)
Le Veilleur (n° 1887, 1984)
Mozart panique (n° 1939, 1985)
Drôle de regard (n° 1949, 1985)
Mère carnage (n° 2000, 1986)

Collection Noire :

Une si longue angoisse (n° 5, 1988)
Le Petit Bonheur piégé (n° 50, 1998)

Collection Noirs :

Spoliation, 2000

Collection Espionnage :

Forces contaminées (n° 274, 1961)
Mission D.C. (n° 327, 1962)
Fac-similés (n° 353, 1963)
Brumes jaunes (n° 374, 1963)
Mainmise (n° 403, 1963)
La Cellule imparfaite (n° 426, 1964)
Équipage en alerte (n° 449, 1964)
Commandos perdus (n° 466, 1965)
Fonds dangereux (n° 515, 1965)
Convois suspects (n° 524, 1966)
Les Égarés (n° 573, 1966)

Cargaison insolite (n° 595, 1967)
Le Commander rit jaune (n° 614, 1967)
Doublé pour le Commander (n° 654, 1968)
Le Commander souffle la torche (n° 669, 1968)
Le Commander prend la piste (n° 715, 1969)
Le Commander et l'évadé (n° 733, 1969)
Piège pour une nation (n° 754, 1969)
Un amiral pour le Commander (n° 784, 1970)
L'Amnésique venu de la mer (n° 814, 1970)
Échec au froid Commander (n° 828, 1970)
Coup de vent pour le Commander (n° 855, 1971)
Le Commander et la Mamma (n° 877, 1971)
Le Commander dans un fauteuil (n° 911, 1971)
Jouez serré, Commander (n° 939, 1972)
Le Commander et le révérend (n° 957, 1972)
Des milliers de vies (n° 967, 1972)
Le Commander et la combine (n° 989, 1972)
Ô combien de marins... (n° 1014, 1973)
Le Commander et les spectres (n° 1024, 1973)
Compagnons de sang (n° 1045, 1973)
Le Commander et la voyante (n° 1064, 1973)
Pour mémoire, Commander (n° 1071, 1973)
Le Commander et la tueuse (n° 1094, 1974)
Le Commander et le déserteur (n° 1104, 1974)
Les Fossoyeurs de liberté (n° 1122, 1974)
Escadron spécial (n° 1134, 1974)
Smog pour le Commander (n° 1161, 1975)
Le Commander et le vigile (n° 1183, 1975)
Trio infernal pour le Commander (n° 1196, 1975)
Le Moine d'Asmara (n° 1210, 1975)
Du blé pour le Commander (n° 1234, 1976)
Agonie pour une capitale (n° 1246, 1976)
Sorcières en jeans (n° 1266, 1976)
Aux armes, Commander (n° 1280, 1976)
La Peste aux mille milliards de dents (n° 1291, 1976)
Le Commander enterre la hache (n° 1330, 1977)
Alternative mortelle (n° 1344, 1977)
Peur blanche pour le Commander (n° 1359, 1977)
Le Gaucho de Munich (n° 1371, 1977)
Subversive club (n° 1385, 1978)
Le Mauve sied au Commander (n° 1399, 1978)
Le Lait de la violence (n° 1414, 1978)
Coupe sanglante pour le Commander (n° 1428, 1978)
Le Couple inquiet de Montréal (n° 1461, 1979)

Pas de miracle pour le Commander (n° 1483, 1979)
Le Vent des morts (n° 1492, 1979)
Colonel dog (n° 1518, 1980)
Les Momies de Mexico (n° 1527, 1980)
Coquelicot party (n° 1551, 1980)
Israel, ô Israel (n° 1558, 1980)
Fanatiquement votes (n° 1585, 1980)
Contrat provocation (n° 1595, 1981)
Le Fric noir (n° 1604, 1981)
Dossiers brûlants (n° 1626, 1981)
Les Veuves de Berlin (n° 1638, 1982)
Syndrome toxique (n° 1659, 1982)
Les Rescapés du Salvador (n° 1694, 1983)
Le Milliard des émigrés (n° 1711, 1983)
La Dîme du diable (n° 1746, 1984)
Toubib-connection (n° 1774, 1984)
Le Cancrelat de Miami (n° 1789, 1984)
Amères frontières (n° 1818, 1985)
Potion tragique (n° 1834, 1985)
Cerveaux empoisonnés (n° 1852, 1986)

Collection Angoisse :

Le Dossier Atrée (n° 216, 1972)
La Mort noire (n° 230, 1973)
Ils sont revenus (n° 241, 1973)
La Dalle aux maudits (n° 248, 1974)

Collection Gore :

Le Festin séculaire (n° 8, 1985)
Grouillements (n° 28, 1986)

Collection Anticipation :

Cycle de « La Grande Séparation »

Les Croisés de Mara (n° 469, 1971)
Les Monarques de Bi (n° 509, 1972)
Lazaret 3 (n° 538, 1973)
Les Ganéthiens, 2000

Cycle de « La Compagnie des glaces »

La Compagnie des glaces (n° 997, 1980)

Le Sanctuaire des glaces (n° 1038, 1981)
Le Peuple des glaces (n° 1056, 1981)
Les Chasseurs des glaces (n° 1077, 1981)
L'Enfant des glaces (n° 1104, 1981)
Les Otages des glaces (n° 1116, 1982)
Le Gnome halluciné (n° 1122, 1982)
La Compagnie de la banquise (n° 1139, 1982)
Le Réseau de Patagonie (n° 1157, 1982)
Les Voiliers du rail (n° 1180, 1982)
Les Fous du soleil (n° 1198, 1982)
Network-Cancer (n° 1207, 1983)
Station fantôme (n° 1224, 1983)
Les Hommes Jonas (n° 1249, 1983)
Terminus amertume (n° 1267, 1983)
Les Brûleurs de banquise (n° 1271, 1983)
Le Gouffre aux garous (n° 1286, 1984)
Le Dirigeable sacrilège (n° 1303, 1984)
Liensun (n° 1321, 1984)
Les Éboueurs de la vie éternelle (n° 1333, 1984)
Les Trains cimetières (n° 1351, 1985)
Les Fils de Lien Rag (n° 1364, 1985)
Voyageuse Yeuse (n° 1388, 1985)
L'Ampoule des cendres (n° 1405, 1985)
Sun Company (n° 1431, 1986)
Les Sibériens (n° 1449, 1986)
Le Clochard ferroviaire (n° 1460, 1986)
Les Wagons mémoire (n° 1477, 1986)
Mausolée pour une locomotive (n° 1490, 1986)
Dans le ventre d'une légende (n° 1503, 1986)
Les Échafaudages d'épouvante (n° 1516, 1987)
Les Montagnes affamées (n° 1541, 1987)
La Prodigieuse Agonie (n° 1552, 1987)
On m'appelait Lien Rag (n° 1571, 1987)
Train spécial pénitentiaire 34 (n° 1581, 1987)
Les Hallucinés de la voie oblique (n° 1596, 1987)

Collection Compagnie des glaces :

L'Abominable Postulat (n° 37, 1988)
Le Sang des Ragus (n° 38, 1988)
La Caste des aiguilleurs (n° 39, 1988)
Les Exilés du ciel croûteux (n° 40, 1988)
Exode barbare (n° 41, 1988)
La Chair des étoiles (n° 42, 1988)

L'Aube cruelle d'un temps nouveau (n° 43, 1988)
Les Canyons du pacifique (n° 44, 1989)
Les Vagabonds des brumes (n° 45, 1989)
La Banquise déchiquetée (n° 46, 1989)
Soleil blême (n° 47, 1989)
L'Huile des morts (n° 48, 1989)
Les Oubliés de Chimère (n° 49, 1989)
Les Cargos-dirigeables du soleil (n° 50, 1990)
La Guilde des sanguinaires (n° 51, 1990)
La Croix pirate (n° 52, 1990)
Le Pays de Djoug (n° 53, 1990)
La Banquise de bois (n° 54, 1990)
Iceberg-ship (n° 55, 1990)
Lacustra city (n° 56, 1990)
L'Héritage du Bulb (n° 57, 1991)
Les Millénaires perdus (n° 58, 1991)
La Guerre du peuple du froid (n° 59, 1991)
Les Tombeaux de l'Antarctique (n° 60, 1991)
La Charogne céleste (n° 61, 1992)
Il était une fois la compagnie des glaces (n° 62, 1992)
L'Avenir des dupes, Omnibus XVI-CDG, 2000

Collection Chroniques glaciaires :

Les Rails d'incertitude, Anticipation (n° 1995, 1996)
Les Illuminés, SF Métal (n° 26, 1997)
Le Sang du monde, SF Métal (n° 36, 1998)
Les Prédestinés (n° 4, 1999)
Les Survivants crépusculaires (n° 5, 1999)
L'Œil parasite (n° 7, 1999)
Planète nomade (n° 8, 2000)
Roark (n° 9, 2000)
Les Baleines Solinas (n° 10, 2000)
La Légende des hommes Jonas (n° 11, 2000)

Collection la Compagnie des glaces, nouvelle époque

La Ceinture de feu (n° 1, 2001)
Le Chenal noir (n° 2, 2001)
Le Réseau de l'éternelle nuit (n° 3, 2001)
Les Hommes du cauchemar (n° 4, 2001)
Les Spectres de l'Altiplano (n° 5, 2001)
Les Momies du massacre (n° 6, 2002)
L'Ombre du serpent gris (n° 7, 2002)
Les Griffes de la banquise (n° 8, 2002)

Les Forbans du Nord (n° 9, 2002)
Les Icebergs lunaires (n° 10, 2002)
Le Sanctuaire de légende (n° 11, 2002)
Les Mystères d'Altai (n° 12, 2002)
La Locomotive-dieu (n° 13, 2003)
Pari cataclysme (n° 14, 2003)
Movane la chamane (n° 15, 2003)
Channel Drake (n° 16, 2003)
Le Sang des aliens (n° 17, 2003)
Caste barbare (n° 18, 2004)
Parano River (n° 19, 2004)
Indomptable fleur (n° 20, 2004)
Le Masque de l'autre (n° 21, 2005)
Passions rapaces (n° 22, 2005)
L'Irrévocable Testament (n° 23, 2005)
Ultime mirage (n° 24, 2005)

Collection Les Aventures d'Hugo Cardone :

Les Compagnons d'éternité, Aventure et mystère (n° 7, 1995)
La Forêt des hommes volants, Aventure et mystère (n° 15, 1996)
L'Atoll des bateaux perdus, SF Mystère (n° 14, 1997)

Éditions Eurédif

(Sous le pseudonyme Ugo Solenza)

Il ne viendra plus personne, Suspense poche (n° 6, 1975)
Le Vampire des routes, Quotidien fantastique, 1980

Collection Cupidon :

Les Visiteuses (n° 2, 1973)
Comme un fruit mûr (n° 32, 1974)

Collection Aphrodite :

La Croisière de charme (n° 78, 1972)
La Dragée haute (n° 93, 1973)
La Pension des caprices (n° 99, 1973)
Duos pervers (n° 100, 1973)
La Nuit d'Athènes (n° 127, 1975)
Les Nuits de Santa Barbara (n° 138, 1975)

Lèvres de soie (n° 147, 1976)
Le Bateau des filles perdues (n° 152, 1976)
À l'amour comme à la guerre (n° 162, 1976)
Le Repos des guerrières (n° 170, 1976)
La Croisière du Genius (n° 226, 1978)
Les Petites Voisines (n° 338, 1980)

Cycle Pascal

Les Fourberies de Pascal (n° 310, 1979)
Les Prouesses de Pascal (n° 365, 1981)
Les Intrigues de Pascal (n° 372, 1981)
Les Audaces de Pascal (n° 388, 1981)
Pascal et les pensionnaires (n° 396, 1981)
Les Miracles de Pascal (n° 404, 1982)
Le Cinéma de Pascal (n° 420, 1982)
Pascal homme à tout faire (n° 432, 1982)
Pascal et les frustrés (n° 444, 1982)
Pascal au ciel serein (n° 456, 1983)
Pascal et la dame brune (n° 468, 1983)
Pascal garçon modèle (n° 480, 1983)
Votre dévoué Pascal (n° 492, 1983)
Les Métamorphoses de Pascal (n° 504, 1984)
Pascal et l'éroticophone (n° 516, 1984)
Une bergère pour Pascal (n° 528, 1984)
S.O.S. Pascal (n° 540, 1984)
Pascal et les sirènes (n° 552, 1984)

Collection Diane :

Cycle Marion

Marion (n° 1, 1974)
Marion à Dublin (n° 3, 1974)
Marion la proscrite (n° 4, 1974)
Lady Marion (n° 5, 1974)
Une rançon pour Marion (n° 7, 1974)
Marion l'infidèle (n° 9, 1974)
Marion galante (n° 15, 1975)
Marion des bruines (n° 18, 1975)
Marion d'Irlande (n° 23, 1975)
Perverse Marion (n° 25, 1975)
Complot pour Marion (n° 28, 1975)
Un roi pour Marion (n° 30, 1975)
Les Démons de Marion (n° 34, 1976)

Marion des mers (n° 36, 1976)
La Gloire de Marion (n° 37, 1976)

Collection Aphrodite classique

(Sous le pseudonyme Pierre Rabeau)

Les Confessions d'un cagot (n° 25, 1976)
(Sous le pseudonyme Laure de Sevetan)

Les Robinsonnes (n° 48, 1977)
(Sous le pseudonyme Lilas Marny)

Mademoiselle doigts de velours (n° 55, 1978)
(Sous le pseudonyme Osman Walter)

Love Cab (n° 68, 1978)
Les Scandaleuses Sœurs Grant (n° 74, 1979)
(Sous le pseudonyme Armand de Chevilly)

Le Neveu incestueux (n° 72, 1979)

Collection Play Boy :

(Sous le pseudonyme Manuel Mathias)

Clefs de voûte, 1984

Éditions Baleine
(Signé G.-J. Arnaud)

L'Antizyklon des Atroces, collection le Poulpe, 1998

Éditions L'Atalante
(Signé G.-J. Arnaud)

L'Homme au fiacre, 1998
Le Rat de la conciergerie, 1998
La Congrégation des assassins, 1999

Le Prince des ténèbres, 1999

Le Voleur de tête, 2000

La Mort en guenilles, 2000

Éditions Calmann-Lévy

(Signé G.-J. Arnaud)

Les Moulins à nuages, 1988 (Prix RTL Grand Public)

Les Oranges de la mer, 1990

Les Patates amères, 1993

Éditions Juillard

(Signé G.-J. Arnaud)

Crâne d'argent, 1992

Léa de port Galère, 1993

Éditions Autres temps

(Signé G.-J. Arnaud)

Carméla Vif-Argent, 1998

Éditions Encre

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

Maudit Blood, Étiquette noire, 1985

Éditions Le Masque

(Signé G.-J. Arnaud)

L'Étameur des morts, 2001

Le Néant des pierres, 2001

Le Cavalier squelette, 2002

Éditions Syros Jeunesse

(Signé G.-J. Arnaud)

La Fille de verre, Rat Noir (n° 7, 2003)

Éditions du Quai n° 3

Les Indésirables, Wagon-Livres, 2005

Éditions Artima

Bande dessinée

Comics Pocket, série Flash espionnage

Le Commander dans un fauteuil, vol. 1, vol. 2 (n° 6, no 7, 1981)

L'Amnésique venu de la mer, vol. 1, vol. 2 (n° 9, n° 10, 1982)

Comics Pocket, série Le Commander

Le Commander rit jaune (n° 1, n° 2, 1976)

Double pour le Commander, vol. 1, vol. 2 (n° 3, n° 4, 1976)

Le Commander souffle la torche, vol. 1, vol. 2 (n° 5, n° 6, 1977)

Le Commander prend la piste, vol. 1, vol. 2 (n° 7, n° 8, 1978)

Éditions Dargaud

Bande dessinée

La Compagnie des glaces

Cycle Jdrien

Lien Rag (n° 1, 2003)

Floa Sadon (n° 2, 2003)

Kurts (n° 3, 2003)

Frère Pierre (n° 4, 2004)

Jdrou (n° 5, 2005)

Yeuse (n° 6, 2005)

Pietr (n° 7, 2005)

Cycle Cabaret Miki

Le Peuple du sel (n° 1, 2006)

Otages des glaces (n° 2, 2006)

Zone occidentale (n° 3, 2007)

Big tube (n° 4, 2007)

La Fin d'un rêve (n° 5, 2008)

Cycle la Compagnie de la banquise

Terror Point (n° 1, 2008)

Terre de feu, terre de sang (n° 2, 2009)

Le Feu de la discorde (n° 3, 2009)

Espionnage magazine

(Sous le nom Saint-Gilles)

Rallye documents (n° 1, avril 1959)

Bétail humain (n° 2, 1959)

Fugues et Polonaises, (n° 3, décembre 1959)

(Sous le nom Gil Darcy)

Réseau nazi, (n° 3, janvier 1960)

Faux billets, (n° 6, février 1960)

Scotch pour Luc Ferran, (n° 7-8, mars-avril 1960)

Nouvelles récentes

Les Gardiennes, Eden, Eden fiction, 2003

« Les Nuits samouraïs », in *De minuit à minuit*, Fleuve Noir, 2000

Revue 813, (n° 69, décembre 1999). Hommage posthume de G.-J. Arnaud à M. Perisset

Les Secrets de l'allée Courbet, Autrement, collection Noir Urbain, 2004
36 nouvelles noires pour *L'Humanité* (collectif), Hors commerce, collection Hors noir, 2004

Revue 813, (n° 88-89, juin 2004) : « Tel qu'en lui-même », article en l'honneur de Brice Pelman

« Le puzzle », *L'Instant Noir*, 1987

Filmographie :

Cinéma

L'Éternité pour nous, le cri de la chair de José Bénazéraf, 1963, avec Michel Lemoine, Sylvia Sorrent, Monique Just.

Le Cœur froid d'Henri Helman, 1977, avec Maud Rayer, André Pousse, Elisabeth Kaza, Michel Robin, Albert Médina et Maria Laborit.

L'Enfant de la nuit (Enfantasme) de Sergio Gobbi, 1978, avec Antonio Cantafora, Jean-Claude Bouillon, Serge Youssoufian, Agostina Belli.

Les Longs Manteaux de Gilles Béhat, 1986, avec Bernard Giraudeau, Claudia Ohana, Robert Charlebois, Federico Luppi.

Zone rouge de Robert Enrico, 1986, avec Sabine Azéma, Richard Anconina, Jean Reno, Hélène Surgère, Jacques Nolot.

Sommeil blanc de Jean-Paul Guyon, 2009, avec Hélène de Fougerolles, Laurent Lucas, Marc Barbé, Julien Frison.

Télévision

La Taupe, scénario de G.-J. Arnaud, 1953.

Efficax de Philippe Ducrest, 1979, avec Nathalie Delon, Bernard Fresson, Jacques Riberolles, Jean-Claude Dauphin, Paulette Dubost.

Euphorie II de Philippe Ducrest, 1979, avec Nathalie Delon, Jean Sorel, Muriel Catala.

Chambre 17, de Philippe Ducrest, 1981, avec Philippe Léotard, Anna Karina.

Ces trois-là de Philippe Ducrest.

Un petit paradis de Michel Wyn, 1981, avec Richard Berry, François Chaumette, Yolande Folliot, Odile Mallet.

Le Cercle fermé de Philippe Ducrest, 1982, avec Jean Sorel, France Anglade, Sylvie Fennec, Paulette Dubost.

La Tribu des vieux enfants de Michel Favart, 1982, avec Thierry Lhermitte, Dominique Laffin, Sophie Barjac, Pascale Bardet, Humbert Balsan.

Raison perdue de Michel Favart, 1984, avec Emmanuelle Béart, Patrick Fierry, Marie Rivière, Gisèle Grimm, Jean-Pierre Miguel.

La Maison piège de Michel Favart, 1985, avec Patachou, Hélène Surgère, Anny Romand, Philippine Leroy-Beaulieu, Jean-Pierre Sentier.

La Nuit du coucou de Michel Favart, 1986, avec Florent Pagny, Marie Rivière, Isabel Otero.

L'Argent flambé (série *le Lyonnais*) de Michel Favart, 1992, avec Kader Boukhanef, Pierre Santini, Bernard Freyd, Sylvie Fennec.

Un soupçon d'innocence (d'après *Les Jeudis de Julie*) d'Olivier Peray, avec Pascale Arbillot, Victoire Bélezy, Mélusine Mayance (prochainement sur les écrans).

Théâtre

Les Gens de l'hiver (La Seyne-sur-Mer)

La Folie hexagonale (compagnie César Gattegno, théâtre du Rocher)

French **PULP** ÉDITIONS

Éditeur : Nathalie Carpentier

ISBN : 9791025101384

© French Pulp editions-C.A.L.

Site Internet :

www.frenchpulp.com

Design © ilovemydesigner.com

© Kjpargeter/shutterstock.com

© Majiveckashutterstock.com

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie, diffusion ou utilisation de tout ou partie de cette oeuvre autre que personnelle est strictement interdite et constituera une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

C.A.L.

3, rue de Téhéran - 75008 Paris
email : carpentier@frenchpulp.com

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Version ePub par [La Livrerie Numérique](#).